



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

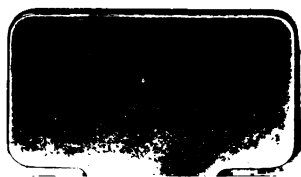
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

1126

Soc. 20485 e. 93
16











BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE LAON.



BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE LAON.

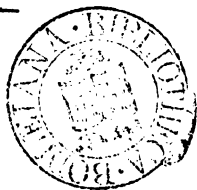
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

TOME XVI.



ON SOUSCRIT :

A LAON, chez tous les Libraires.

PARIS ;

Librairie archéologique de DIDRON, rue St-Dominique-St-Germain, 32.

1867.

Laon. Imp. H de Coquet et G. Stenger

RAPPORT

SUR

SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1864-1865.

MESSIEURS,

Les mémoires qui composent notre bulletin de 1864-1865 et dont j'ai à vous rendre compte sont assez substantiels et assez nombreux pour prouver que la Société académique de Laon reste digne de son passé.

Le premier mémoire, par ordre d'inscription, est relatif à la *Canalisation de l'Oise et de la fausse Sambre, sous le règne de Louis XIV.*

L'auteur, M. Matton, comme les bénédictins ses prédécesseurs, a su approprier à son œuvre, pour les travailleurs à venir, une foule de détails qui intéressent le lecteur sans détourner l'esprit du sujet principal.

La canalisation de l'Oise, en amont de La Fère, est le point de départ de l'activité industrielle de cette contrée. Elle s'est accomplie au milieu de nombreuses et vives oppositions, non que les habitants fussent plus ignorants qu'aïeux des intérêts de l'avenir, mais la misère des temps les avait habitués à vivre au jour le jour, et tout ce que le canal devait leur imposer de gêne, de servitudes et de sacrifices était d'autant plus vivement senti que le pouvoir absolu, dans l'exécution de ses plus louables dessins, apporte toujours quelque peu de violence.

Un rapport de M. Matton sur un opuscule de M. Coët, membre de la Société des antiquaires de Picardie, est venu ensuite enrichir notre bulletin de détails biographiques sur le fameux démagogue Babeuf, né à Saint-Quentin le 23 novembre 1760.

Dans un article intitulé : *Les manuscrits à miniatures de la*

bibliothèque de Laon, M. Pilloy nous a fait une excellente analyse du grand ouvrage que notre collègue, M. E. Fleury, a publié sur ce sujet et qui a été couronné par l'Institut.

En reproduisant, du reste, dans son mémoire, les bois si fidèlement et si habilement dessinés que M. Fleury a introduits dans son livre, M. Pilloy popularisera la renommée de nos manuscrits, que M. Fleury a répandue parmi les savants.

Pénétré de cette idée que les *Pictores* se servaient, pour orner les grandes capitales des manuscrits, de plaques métalliques découpées à jour, dont la plume n'avait plus qu'à suivre les linéaments, ou de caractères gravés en relief et à l'envers qu'il suffisait d'enduire de couleur et d'appuyer fortement sur le velin pour obtenir l'esquisse de la lettre, M. Fleury a surpris en quelque sorte, dans l'exécution de ce dernier procédé, le *Pictor* du manuscrit N° 106.

La prévention de l'auteur était d'ailleurs suffisamment justifiée par ce qu'on sait de Schœffer, copiste du XV^e Siècle qui, perfectionnant l'art de ses devanciers, imprimait les majuscules polychrômes en glissant successivement, dans la même forme, divers caractères partiels qui devaient constituer l'ensemble de la lettre et qui, chargés chacun d'une couleur différente, devaient en même temps l'enluminer.

Quant aux plaques métalliques découpées à jour, c'est à l'aide d'un guide-âne de ce genre que Théodoric, roi des Ostrogoths, et ses successeurs traçaient le monogramme de leur signature.

Notre bulletin s'est ouvert ensuite à un rapport de M. Taiée sur les travaux de plusieurs Sociétés savantes, correspondantes de la nôtre, et ces quelques pages consciencieusement pensées et élégamment écrites ont ouvert la voie à une émulation littéraire qui hésite trop longtemps à se produire parmi nous.

Après cette intéressante lecture, nous retrouvons l'infatigable M. Matton, et, cette fois, c'est de la *Commune de Laon au XIII^e Siècle*, qu'il vient nous entretenir.

La *Commune de Laon* a eu déjà son historien. Génie profond, esprit pénétrant, écrivain nerveux, Augustin Thierry a

laissé une si forte empreinte sur tous les sujets qu'il a touchés, que la pensée qui s'y reporte nuira longtemps encore à ceux qui auront le courage d'y toucher eux-mêmes.

L'histoire, cependant, a tant d'aspects différents et si vaste est son domaine, qu'on y trouve non-seulement à glaner, mais à moissonner pour tout le monde. Ce sont aussi de véritables gerbes qu'y a recueillies M. Matton, mais sur cette récolte, il faut le dire, Augustin Thierry avait prélevé les droits du seigneur.

Une notice fort intéressante sur Dom Bugniâtre, *le premier et le plus érudit des historiens de Laon*, nous a été donnée par M. Thillois, notre vénérable doyen.

En exécution d'un traité conclu avec le conseil de sa ville natale, Dom Bugniâtre avait entrepris d'écrire une *histoire du diocèse de Laon* et s'était mis à l'œuvre, avec tant d'activité, qu'en trois ans il en rassembla les *instruments* en 900 pages in-folio.

L'histoire vint ensuite, mais la ville ne voulut ni de l'un ni de l'autre; elle refusa de payer la subvention promise et les longs débats qui s'agitèrent à ce sujet forment une petite épopée très-curieuse.

M. Thillois la raconte avec une verve *humoristique* qui pourrait bien avoir trouvé un stimulant et dans la délibération du conseil municipal qui, à une autre époque, vota la démolition de la tour du roi, et dans les emprunts faits, sans reconnaissance, au manuscrit de Dom Bugniâtre, par quelques-uns de ses successeurs.

Quoiqu'il en soit, nous devons être tous heureux, Messieurs, de voir notre confrère tenir si fermement la plume à un âge où tant d'autres l'ont, depuis longtemps, laissé tomber.

M. Gomart, un de nos membres les plus instruits et les plus laborieux, nous a envoyé, avec des notes explicatives, une vue à vol d'oiseau, de la ville de Laon au XVII^e siècle, qui en reproduit la physionomie exacte et supplée à une ample description.

Notre bulletin se termine par une *Etude sur les filigranes des papiers employés en France au XIV^e et XV^e siècle*, par MM. Matton et Midoux.

On a dit aux littérateurs : *Donnez-nous du nouveau, n'en fut-il plus au monde* ; on ne saurait imposer la même règle aux archéologues, puisque le passé ne s'invente pas ; mais là, le nouveau est ce qui n'est pas connu, ce qui n'a pas été mis en lumière ou en exploitation.

Or, à ce point de vue, le travail de MM. Matton et Midoux est une œuvre sans précédent et d'initiative absolue. Quel parti en tirera la science historique ? Les auteurs n'ont pas voulu demander la réponse à leur imagination d'inventeurs ; ils ont préféré sagement l'attendre des émules futurs que le besoin de tout pénétrer, de tout savoir et de tout dire leur donnera pour collaborateurs.

Nos confrères apportent à la science une idée et une collection déjà fort nombreuse, qu'il s'agit d'augmenter pour motiver des conclusions qui ne soient pas hypothétiques, mais en partie justifiées et toutes raisonnables.

La science des filigranes, qui touche intimement à l'histoire de l'industrie et de la typographie se fera, nous pouvons en être surs, comme se sont faits l'art héraldique, la numismatique et l'épigraphie.

Les planches qui accompagnent la notice de MM. Matton et Midoux sont arrivées, du reste, de prime-saut à la perfection du genre.

Permettez-moi d'ajouter que le papier dit mécanique qui se fabrique aujourd'hui en rouleau sans fin, n'a ni filigrane ni vergures, ni pontuseaux, parce qu'il se fait sur des toiles métalliques analogues à celles qu'on plaçait sur les moules en fils de laiton parallèles soutenus par des réglettes, qui étaient employés dans les anciennes fabriques, pour obtenir le papier velin.

Et maintenant, Messieurs, vous le voyez, notre Société académique a vécu utilement et honorablement ; c'est à nous de faire qu'elle continue.

Le Secrétaire général,

DÉY.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE LAON.

ANNÉE 1864-1865.

1^{re} PARTIE.
COMPTES-RENDUS DES SÉANCES.

PREMIÈRE SÉANCE.

(7 Novembre 1864.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique annonçant l'envoi fait à la Société, d'une circulaire récemment adressée par lui aux recteurs d'Académie, à l'occasion des cours ou lectures publiques qu'il désirerait voir organiser dans les villes de province, à l'exemple de ceux créés l'année dernière à Paris.

Après avoir lu cette circulaire elle-même, M. le Président consulte la Société sur la part de concours qu'elle pourrait prêter pour la réalisation, à Laon, de ce projet.

Après l'échange de plusieurs observations, la Société reconnaît qu'en supposant que quelques membres de la compagnie voulussent se charger de ces cours ou conférences, les auditeurs feraient probablement défaut et que Laon ne

possède pas les éléments nécessaires à une création de ce genre.

Il est ensuite procédé par scrutins successifs aux élections pour le renouvellement du bureau de la Société pour l'année 1864-1865.

Il en résulte que :

M. de Vilestivaud est nommé *Président*.

M. Piette, *Vice-Président*.

M. Taiée, *Secrétaire-Général*.

M. Pilloy, *Secrétaire des séances*.

M. Filliette, *Trésorier*.

Enfin, la Société prie M. Piette, Vice-Président, qui accepte, de conserver en même temps les fonctions d'archiviste qu'il occupe depuis longtemps.

M. de Vilestivaud remercie en quelques mots la Société d'avoir bien voulu lui continuer cette année l'honneur de la présidence.

Il est procédé ensuite par scrutin de liste à la nomination des trois membres qui, avec le bureau, doivent composer le conseil d'administration. Sont nommés MM. Batton, Déy et de Coquet.

La Commission de lecture est formée, pour cette année, de MM. Batton, Thillois, Piette et Déy.

M. Filliette, Trésorier, rend le compte de la gestion pour l'année 1863-1864 et dépose ce compte sur le bureau, ainsi que les pièces à l'appui.

Il en résulte que l'actif de la Société, au 3 novembre 1863, jour où le précédent compte a été arrêté, était de. 1799 95.

Les recettes opérées pendant l'année ont été

de. 837 60

Total des recettes. 2637 55

Les dépenses ont été de. 665 95

De sorte qu'il reste en caisse aujourd'hui . . . 4971 60

Après avoir pris communication de ce compte et des pièces à l'appui, la Société donne acte au Trésorier de la présentation et déclare l'approuver.

DEUXIÈME SÉANCE

(20 Décembre 1864.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie ; 2^e et 3^e livraisons de 1864. — Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Industrie de la Lozère, 1863 : septembre et octobre, et 1864 ; juillet et août. — L'art Chrétien ; Juin, août et octobre 1864. — Culte et iconographie de Saint-Jean-Baptiste dans le diocèse d'Amiens, par M. l'abbé Corblet. — Revue agricole, scientifique et artistique de Valenciennes ; Tome XVII. 1864. — Bulletin de la Société scientifique et artistique du Var ; 1863-1864. — Bulletin de la Société d'Emulation de l'Allier, Tome VIII^e ; 3^e livraison. — Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; 1864, 4^e trimestre. — Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges ; Tome II. 2^e cahier. — Mémoires de la Société Impériale, d'agriculture, sciences et arts de Douai ; 2^e série, Tome VII, 1861-1862. — Bulletin de la Société Archéologique historique et Scientifique de Soissons ; Tome XVI^e. — Bulletin de la Société Archéologique de Béziers ; 2^e série, Tome III^e, 2^e livraison. — Bulletin des travaux de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de St-Pol (Pas-de-Calais) ; 3^e trimestre. -- Revue des Sociétés Savantes des départements ; 1864, Tome III^e, Avril, mai, juin, juillet et août 1864. — Compte-rendu des ouvrages, et distribution des récompenses des Sociétés Savantes des départements en 1864.

M. le Président lit une lettre de S. Exc. M. le Ministre de

l'Instruction publique, qui demande à la Société de lui désigner ceux des ouvrages littéraires ou autres qu'il serait le plus utile de répandre dans le département. Il tiendra note de cette désignation pour le moment où des dons seront faits par le gouvernement aux bibliothèques communales. Après discussion sur l'objet de cette demande, la Société désigne MM. Filliette, Thillois, de Coquet, Batton et Taiée pour faire partie d'une commission qui fera des recherches, afin de recueillir les renseignements demandés par Son Excellence.

M. le Président donne ensuite lecture d'une autre lettre par laquelle M. le Ministre indique que la distribution des récompenses décernées aux Sociétés Savantes, à la suite du concours de 1864, aura lieu aux premiers jours d'avril 1865 et invite les membres qui voudront prendre part aux lectures publiques, à transmettre au Ministère, au plus tard le 1^{er} mars prochain, les manuscrits de leurs notices ou mémoires.

Enfin, il est donné lecture d'une lettre de M. le Secrétaire de la Société archéologique de Seine-et-Marne et de l'extrait d'un travail lu à cette Société, relatif à Tellier, conventionnel élu par ce département, et desquels il résulterait que ce personnage qui a attiré sur lui l'attention publique par une fin malheureuse, causée par un sentiment exagéré du devoir, serait né à Laon. M. Piette s'offre de faire des recherches dans les archives de la mairie pour vérifier le fait. Il informera la Société, à l'une des prochaines séances, du résultat de ses investigations.

TROISIÈME SÉANCE.

(17 Janvier 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

M. le Président dépose sur le bureau une lettre de M. E. Cortet, secrétaire particulier de M. le comte de Héricourt,

faisant connaître les conditions de souscription à l'Annuaire des Sociétés Savantes de France et de l'Etranger ;

L'avis donné par la Société des Sciences naturelles et historiques de l'Yonne, que la commission du prix Crochot a mis au concours pour 1865 l'éloge historique de Vauban ;

Un semblable avis donné par la Société Académique de Saint-Quentin touchant les sujets mis au concours en 1865.

Ouvrages offerts : Le Musée Napoléon à Amiens, brochure de M. J. Corblet. — Revue de l'art chrétien ; Décembre 1864. — Bulletin de la Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts du département de la Lozère ; Septembre, octobre et novembre 1864. — Revue agricole , industrielle , littéraire et artistique de la Société de Valenciennes ; Octobre 1864.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Huchet, du Mans , informant la Société qu'il va publier un ouvrage sur l'Art gaulois d'après les médailles. Un spécimen des planches est joint à cette lettre. La Société décide qu'elle souscrira pour un exemplaire à cette publication qui promet d'être très-intéressante.

Il est ensuite porté à la connaissance de la Compagnie que la commission chargée par elle de désigner à M. le Ministre les ouvrages à donner par l'Etat aux bibliothèques communales, s'est réunie depuis la dernière séance et que la liste des livres dont elle a fait choix a été adressée à Son Excellence.

QUATRIÈME SÉANCE.

(3 Février 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

M. le Président dépose sur le bureau une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique qui fait connaître que, par arrêté du 23 janvier , il a décidé que la distribution des récompenses accordées aux Sociétés Savantes à la suite du concours de 1864, aurait lieu à la Sorbonne, le samedi 22

avril prochain, à midi, et que la réunion générale qu'il se propose de présider sera précédée de trois jours de lectures publiques, les mercredi 19, jeudi 20 et vendredi 21 avril. Son Excellence renouvelle la demande qu'elle a déjà faite de lui désigner les noms de ceux des membres de la Société qui se proposeraient de faire des lectures. Après délibération, la Société désigne pour la représenter à ces assemblées MM. Fleury, Taiée et de Senneville.

M. le Président dépose ensuite sur le bureau :

Une lettre de M. le Maire de Niort à laquelle sont joints des imprimés du règlement de l'Exposition artistique qui sera ouverte dans cette ville, en mai prochain, à l'occasion du concours régional, ainsi que des modèles de déclaration de concours à cette exposition ; ces imprimés sont distribués aux membres présents. — Un fascicule : De l'abolition de la misère, étude par M. J. Fuix : remis à M. Filliette pour examen et rapport. — Histoire de Ham et de ses prisonniers par M. Gomard membre, titulaire ; cet ouvrage est remis à M. Déy avec prière d'en rendre compte à la Société. — L'art chrétien ; Livraison de janvier 1865. — Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de l'arrondissement de Valenciennes ; Novembre 1864.

M. DÉY donne ensuite lecture de l'introduction à un travail qu'il rédige en ce moment sur la *main-morte réelle au moyen-âge*.

M. THILLOIS remet une copie d'un manuscrit contenant l'inventaire des biens meubles de la fabrique Notre-Dame de Laon, en 1383.

Un membre propose de publier un manuscrit intéressant qui se trouve aux archives de la Préfecture : l'histoire de l'abbaye Sainte-Benoîte d'Origny, par Delafons.

Un autre membre pense, à cette occasion, que si la Société veut entrer dans la voie des publications d'ouvrages inédits concernant le département, il en est un qui doit avoir la priorité sur celui qui vient d'être désigné, à cause du très grand intérêt qu'il offre au point de vue de l'histoire d'un

grand nombre de localités voisines de Laon, à une époque où le pays a été si agité et a subi tant de vicissitudes ; c'est l'histoire de la Ligue dans le Laonnois, par Antoine Richart, renfermée dans un manuscrit que possède la bibliothèque de la ville de Laon.

Après discussion, la Société reconnaît, en effet qu'il y a lieu de préférer ce dernier ouvrage au premier. Elle décide en conséquence que la publication en sera entreprise aussitôt l'achèvement du 16^e volume du *Bulletin* ; elle autorise M. le Président à faire des démarches auprès de M. le Maire de Laon pour obtenir la communication du manuscrit.

CINQUIÈME SÉANCE.

(du 10 Mars 1865.)

Présidence de M. de VILESTIAUD.

Ouvrages offerts : Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie ; Tome VIII, 1862-1863-1864. — L'art chrétien, février 1865. — Bulletin de l'Académie du Gard ; Janvier à octobre 1863. — Mémoires de l'Académie Impériale de Reims ; 1862-1863, numéros 3 et 4. — Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de l'arrondissement de Valenciennes ; Décembre 1864. — Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Marne ; Année 1864. — Revue du Comice agricole de Saint-Quentin ; Tome XIII, 1864. — Annales de la Société Académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure ; 1864, 1^{er} semestre. — Revue des Sociétés Savantes des départements ; Novembre et décembre 1864. — Mémoires de la Société académique, d'archéologie, sciences et arts de l'Oise ; 1864, Tome X^e, 2^e partie. — Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Hauréau, le 29 juillet 1864.

M. le Président lit une lettre par laquelle le directeur de l'Institut des provinces de France l'informe que le congrès

des Sociétés Savantes de la rue Bonaparte, 44, se réunira cette année le 20 avril, et le prie d'assister à cette session, accompagné de deux membres de la Société.

M. MATTON donne enfin lecture de partie d'un mémoire sur la canalisation de l'Oise et sur les tentatives d'établissement du canal de la Sambre à l'Oise sous Louis XIV.

SIXIÈME SÉANCE.

(14 avril 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

Ouvrages offerts :

Babœuf à Roye, par E. Coët, Péronne; 1865.

Rapport sur les fouilles de Beuvroignes, par M. J. Corblet; Amiens; 1865. — L'art chrétien, Mars 1865. — Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Lozère; Tome XV, et XVI; 1864-1865. — Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire XV^e et XVI^e volumes. — Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique de la Société Impériale d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes. — Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy; Tome XXV^e, 1862. — Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube; Tome XIV^e, 2^e série.

La Société décide que la publication du manuscrit d'Anthoine Richart sera commencée le plus promptement possible, M. le Maire de Laon ayant bien voulu, sur la demande que lui en a faite M. le Président, confier ce manuscrit à la Compagnie. Cet ouvrage est remis à M. Matton qui s'est chargé d'en faire faire la copie aux frais de la Société.

M. MATTON donne ensuite lecture d'actes capitulaires de l'église Notre-Dame de Laon, extraits des manuscrits de dom Grenier possédés par la Bibliothèque impériale. Plu-

sieurs de ces actes donnent de curieux renseignements sur les mœurs des XIV^e et XV^e siècles.

SEPTIÈME SÉANCE.

(26 Mai 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

M. le Président donne lecture d'une lettre que lui a adressée M. Hachette, président de la Société archéologique de Château-Thierry pour le remercier de l'envoi du XIV^e volume du Bulletin de la Société académique de Laon. « Cette marque d'intérêt donnée spontanément » dit M. Hachette « à notre jeune association a été vivement sentie » et appréciée par elle. » Il termine en disant : « qu'il se plait » à penser que les diverses Sociétés savantes de l'Aisne ne » formeront qu'une seule famille scientifique et qu'il s'établira de plus en plus entre elles, une sorte de rayonnement » mutuel, source de progrès pour la science et de précieuses » relations pour ceux qui la cultivent. »

Les sentiments exprimés par M. Hachette sont ceux qui animent tous les membres de la Société académique de Laon. C'est en effet l'union des Sociétés, les relations qui existent entre elles, les échanges et les communications de travaux, qui déterminent une louable émulation toute au profit de l'art et de la science. C'est aussi ce qu'a compris M. le Ministre de l'Instruction publique en instituant ces réunions, ces concours où sont appelées toutes les Sociétés savantes de l'Empire et auxquels sont dues tant d'œuvres remarquables.

La Compagnie saisira donc toutes les occasions qui se présenteront de prouver qu'elle est animée de ces sentiments et qu'elle les met en pratique.

Elle décide donc que la nouvelle Société d'archéologie, sciences et arts du département de Seine-et-Marne, qui vient

de lui adresser le bulletin des travaux de la première année de son existence, sera admise à titre de correspondante et que M. le Président avisera de cette décision son collègue de Melun, en lui adressant le dernier volume du bulletin de la Société laonnoise.

Ouvrages offerts :

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne; 1864, 4^e trimestre. -- Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, 1865; Mars et avril. — Revue de la Société impériale d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes; Mars 1865. — Annales de la Société académique de Nantes; 2^e semestre de 1864. — L'Art chrétien; avril 1865. — Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen; 1864. — Mémoires de la Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes; dernier fascicule de 1864.

M. le Président donne ensuite lecture du discours, prononcé par Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique, à la réunion des Sociétés Savantes, le 22 avril 1865.

M. MATTON rend compte du travail de M. E. Coët, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, ayant pour titre : Babeuf à Roye.

M. FILLIETTE, de son côté, dit quelques mots sur l'ouvrage de M. J. Fuix, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées du département de la Somme, intitulé : de l'Abolition de la misère. L'étude de M. Fuix est rédigée avec beaucoup de talent, mais la Société doute que la misère soit jamais éteinte par les moyens que préconise l'auteur. Ses calculs sont basés sur trop de probabilités, pour que l'on doive espérer qu'un tel ensemble de faits puisse jamais s'accomplir.

HUITIÈME SÉANCE.

(23 Juin 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

Ouvrages offerts :

L'Art chrétien ; Mai 1865. — Revue de la Société Impériale d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes ; avril 1865. — Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var ; 1864 et 1865. — Bulletin de la Société médicale d'Emulation de Paris ; 3^e fascicule. — Bulletin de l'Académie Impériale de Metz ; 12^e année.

M. BATTON offre, de la part de l'auteur, le catalogue des légende des monnaies mérovingiennes, rédigé par M. Guillemot fils aîné, de la Rochelle. Remerciement et dépôt à la bibliothèque.

M. PILLOY lit ensuite le commencement du compte-rendu de l'ouvrage de M. Fleury sur les manuscrits à miniatures de la Bibliothèque de Laon.

NEUVIÈME SÉANCE.

(4 Août 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

Ouvrages offerts :

Les manuscrits à miniatures de la Bibliothèque de Laon, par M. Ed. Fleury. — 1^{re} livraison de l'Art Gaulois, par M. Huchet. — Bulletin de la Société des Antiquaires de la Normandie ; 3^e série. — Bulletin de la Société de Lille. — Bulletin de la Société libre de la Seine-Inférieure. — Revue des Sociétés Savantes des départements. — L'Art chrétien ; Juin 1865.

M. TAIRÉ, donne lecture des comptes-rendus des 15^e et 16^e

volumes, des mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire ; du 35^e volume des Annales de la Société académique de Nantes ; de la Revue des Sociétés Savantes des départements (novembre et décembre 1864), et du rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au nom de la commission des Antiquités de France, par M. B. Haureau, et dépose son manuscrit sur le bureau.

M. le Président lit ensuite une lettre de M. Goethals, savant belge, qui demande à échanger ses œuvres contre les publications de la Société. Cette lettre est remise à M. Taiée pour examen. Il sera pris une décision sur la demande de M. Goethals à la prochaine séance.

M. THILLOIS donne lecture d'une notice sur dom Bugnâtre, religieux bénédictin de la congrégation de St-Maur, historien de Laon.

Enfin, M. MATTON lit une notice sur la commune de Laon au XII^e siècle.

DIXIÈME SÉANCE.

(6 Octobre 1865.)

Présidence de M. de VILESTIVAUD.

Ouvrages offerts :

Archives départementales et communales, à propos du projet de loi sur les conseils généraux et municipaux. par G. Saint-Joamy, avocat. — Annales de la Société d'Emulation des Vosges ; Tome XI^e. 1863. — Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère ; Juin 1865. — Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers ; 3^e livraison du tome III. — Revue des Sociétés Savantes des départements ; Mars et avril 1865. — Annales de la Société académique de Nantes ; 4^{re} Semestre de 1865. — Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; 1865, 1^{re} tri-

mestre, — Bulletin de la Société académique, sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de St Quentin; Tome V^e, 1863-1864. — Mémoires de l'Académie d'Arras; Tome XXXVII^e. — Distribution des récompenses accordées aux Sociétés Savantes des départements, le 22 avril 1865. — Bulletin de la Société des Antiquaires, de France; 1865. — Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry. 1864. — Bulletin de la Société impériale d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes; Juin et juillet 1865. — Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie; année 1865. — Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. Tome VIII (1862 et 1863).

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'Instruction publique l'informe que par un récent arrêté, il a accordé à la Société académique de Laon une subvention de 350 francs.

La Société est reconnaissante de ce nouveau témoignage de sympathie de la part de Son Excellence. Elle prie M. le Président de lui transmettre l'expression de sa gratitude, en même temps qu'il accusera la réception de cette décision.

M. PIETTE lit ensuite une lettre de M. Gomart qui demande si la Société veut entrer dans la moitié des frais de reproduction d'une vue à vol d'oiseau de Laon à la fin du xvi^e siècle, par Jean Janssonius. Cette gravure, dit il, est autant intéressante qu'elle est rare et la reproduire serait rendre un véritable service à l'histoire du pays.

La Société accède à cette proposition et charge M. Piette d'en informer M. Gomart.

La proposition faite par M. Goethals, de Bruxelles, est de nouveau mise en discussion et la Compagnie décide qu'elle sera acceptée. M. le Secrétaire-Général est en conséquence prié d'informer cet auteur, qu'elle consent à échanger les ouvrages énumérés dans sa lettre, contre toutes les publications de la Société.

M. MATTON, donne ensuite la lecture d'un travail qu'il a entrepris en collaboration avec M. Midoux membre de la Société Académique sur les filigranes des papiers aux XIV^e, et XV^e siècles.

La Société applaudit, sans réserves, à l'idée qu'ont eue MM. Matton et Midoux d'entreprendre une étude aussi intéressante que neuve, et dont on peut prévoir le succès. Les dessins exécutés par M. Midoux avec une exactitude rigoureuse, jetteront une grande clarté dans les descriptions de la notice et l'ensemble sera certainement, une œuvre digne d'encouragement.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

ANNÉE 1864-1865.

2^me PARTIE.

MÉMOIRES COMMUNIQUÉS.

CANALISATION

de l'Oise et de la Fausse-Sambre sous le règne de Louis XIV,

Par M. MATTON, membre titulaire.

Nos contrées, appauvries par les guerres ruineuses de la fin du règne de Louis XIII et de la minorité orageuse de son successeur, n'offraient plus au milieu du xvii^e siècle, que de faibles ressources à l'Etat. Les populations obtenaient par leurs largesses à l'entourage des ministres, des affranchissements périodiques de taille, qui diminuaient d'autant les revenus de la monarchie. Elles faisaient, pour cela, ressortir l'étendue de leurs pertes causées par les mouvements des armées belligérantes, leurs sacrifices aux nécessités de la situation et leur dévouement à un monarque plein d'amour-propre et très sensible aux flatteries. Des enquêtes où l'odieuse des gens de guerre était signalé en détail par les officiers des justices royales, s'accordaient à retracer des misères de tout genre. M. Edouard Fleury, M. Adolphe, Feillet et les *Désordres de Marle* racontés

par Nicolas Lehault, nous en ont laissé des récits très-sincères.

Les souffrances des populations rurales étaient excessives. L'insolence et les déprédations des soldats français et étrangers leur faisaient détester l'uniforme. Elles ne voyaient, dans celui qui le portait, qu'un ennemi à fuir ou à tuer. La justice sommeillait forcément; ses officiers n'osaient ordinairement s'aventurer au dehors pour assurer l'application des lois; car chacun portait une arme qui devenait offensive à la moindre contrariété. Le bien-être de la famille, l'instinct de la conservation excitaient à la convoitise et au mépris des droits d'autrui. Les populations, aigries par le pillage et les excès des soldats, s'installaient au centre des bois et y formaient des abris où elles cachaient leurs bestiaux et leurs meubles (4). Selon elle, Anne d'Autriche,

(1) « Le jour de la Pentecoste (1650) sur le soir, l'armée conduite par M. le mareschal du Plessy-Praslin vint camper à Saint-Gobain et villages circonvoisins comme Missencourt, Brancourt et autres scitués à la lizière de la forest de Saint-Gobain, et y auroit demeuré trois sepmaines entières durant lesquels les paisans en grand nombre se seroient reffugiez en ladite forest, notamment, en une taille assez proche dudit Missencourt, lieudit la Renardiére et fond de la Papilloterye, contenant 90 arpents de bois ameublés par Jean Sabati le jeune, dudit Saint-Gobain.... Durant que lesdits paisans avoient esté en ladite taille, ils auroient pris quantité de bois de corderie, fagotz et bourrées, bruslé iceulx en grande quantité, mesme pris et emporté les charbons de six faudes. Plus de 50000 personnes qui s'y estoient non seulement reffugiez, mais qui avoient reservez tant peu de biens qu'ils avoient affin de le conserver ou sauver leur vie qu'ils estoient souvent au danger de perdre au subject qu'un grand nombre de soldatz de l'armée commandée par le mareschal Duplessis-Praslin faisoient des courses continuelles dans ladite forest de sorte qu'ils n'ont seulement pris une grande quantité de bois et charbon qu'ils ont vendu aux environs de La Fère.... Les gens de guerre qui y vivoient avec toute licence, ravageant le pays, bastans, tuans ceux qu'ilz rencontroient sans espargner personnes et cherchoient mesme les reffugiez en la forest de Saint-Gobain qui y estoient et rançonnoient indifferemment. — Les paysans soubz prétexte de l'impunité qui règne pendant le temps de la guerre s'emportoient a des excès estranges et s'entrebattoient continuellement les uns les autres à coup de couteaux et fusils, et devenoient sy insolents qu'il n'y avoit presque sureté quelconque

reine régente, et Mazarin, son ministre, pouvant faire cesser la guerre qui consommait leur ruine, devenaient ennemis en la continuant. Ces deux personnages, devenus successivement maîtres du comté de Marle : la reine, par assignat de douaire (12 octobre 1643) (1) ; le ministre, par engagement (9 juillet 1654), leur étaient odieux. La perception des droits seigneuriaux, vainement réclamés, entretenait un levain de haine. Les paysans réfugiés dans les bois engagés à Mazarin, croyaient pouvoir impunément s'emparer de ce qui s'y trouvait. De là, une privation de revenus pour le ministre.

Celui-ci s'aboucha, en 1655, avec De Faverolles, ancien échevin de la ville de Paris, et lui afferma pour six ans le domaine du comté de Marle (2). La coupe annuelle de 415 arpents de bois de haute futaie de la forêt de St-Gobain en était le meilleur produit. De Faverolles, comptant approvisionner la ville de Paris, avait stipulé que le cardinal ferait construire un canal en amont du moulin de Chauny, pour élever et maintenir les eaux jusqu'au pont de Beautor, où la navigation commençait. Elle était alors interrompue au pont de Chauny, sous les arches basses et étroites duquel les petits bateaux chargés de bois, de grains ou de charbon de bois, et menés à un bassin tenant aux moulins, passaient à peine, ce qui obligeait de transborder à grand frais les marchandises au bas de ces usines (3), opérations que les mariniers, dans leur énergique langage, désignaient par le mot réuissier.

Le canal fut donc creusé par l'architecte Villedot, moyennant une somme de 48,000 livres, et bien utilisé tant que dura le bail. Le service de la navigation se désorganisa

dans le pays. — Près de 50,000 personnes se réfugièrent, en 1650, dans la forêt de Saint-Gobain, pour éviter les déprédations des troupes. (Archives de l'Aisne, bailliage de La Fère, B. 963 et 1259.)

(1) Archives de l'Aisne, Maîtrise de La Fère, audiencier de 1642 à 1656.

(2) Archives de l'Aisne, Maîtrise de La Fère.

(3) id. illiage de Chauny, Enquêtes, 1689.

ensuite. D'abord les mariniers ouvrirent eux-mêmes l'écluse et la reformèrent à leur sortie avec assez de négligence. Le canal se combla en partie et devint d'une circulation très difficile. Les bateliers eurent alors recours à l'assistance du meunier qui, joyeux de l'aubaine, les rançonna outre mesure. Celui qui arrivait au canal lui payait 4 livres, des épingles ou courroies à sa femme et de la boisson aux valets du moulin. Moyennant ces satisfactions, l'usinier ouvrait l'écluse à côté de la ventellerie et laissait échapper l'eau nécessaire pour franchir le gué de Manicamp. Mais à peine le batelier s'était-il éloigné, que le rusé meunier fermait, pour contraindre son obligé à une autre rançon; conduite d'autant plus répréhensible, que l'abbaye de Saint-Eloi-Fontaine, propriétaire des moulins, avait formellement stipulé qu'il ouvrirait les vannes.

Les commis de De Faverolles, les marchands et les bateliers se plaignirent à diverses reprises des difficultés de la navigation au passage de Sampigny. Un barrage formé par le sable se rattachait en amont à un banc de gros grès et formait un tournant fort dangereux, immédiatement au-dessus du pont. « La rivière vient frapper de vive force » la rive du côté de la prairie qu'elle endommage tous les » ans, transporte les terres qu'elle lui oste à l'autre rive du » costé de Sampigny, de sorte que le lit de la rivière est » entièrement changé et que l'ouverture et passage dudit

(1) De Senneville subit lui même ces inconvénients et chercha les moyens de s'en exempter, vers 1669, à l'expiration du bail du meunier. Celui-ci « ne » lui vouloit pas donner de lascheure d'eau sans argent . De Senneville prit à ferme lesdits moulins, « et alors il a fait passer ledit bois jetté à bois perdu, » par la grande porte desdits moulins, laquelle n'est pas un passage public, » mais une porte particulière servant à la retenue et escoulement des eaux à » l'effect de faire tourner lesdits moulins et donner l'eau nécessaire aux mari- » niers qui ont leurs vaisseaux au-dessus diceux, lorsqu'ils sont prêts à » partir. » (Archives de l'Aisne, bailliage de Chauny, Procédures civiles, 1670 ; enquêtes, 1687-1689.)

» pont seroit entièrement bouché, si de temps en temps le
» besoin de passer ne faisoit oster le sable qu'elle pousse
» incessamment de ce costé là... veu ces incommoditez il
» falloit premièrement faire avancer les vaisseaux le long
» de la rive du costé de la prairie pour les tirer à force
» d'hommes et à l'embouchure du pont, en un endroit
» où à peine y avoit place pour les y arrester, le sable
» occupant tout le lit. Comme la dite arche estoit mal
» tournée, rompue et brisée, et comme aussi l'eau qui
» passe dessous a beaucoup de rapidité, veu la grande
» chute, il falloit retenir lesdits vaisseaux à force d'hom-
» mes. » Cette chute étoit de deux pieds et demi au pont,
dont l'arche principale de biais, étoit large de vingt pieds
et fort ancienne. Le passage s'effectuait très-difficilement
en aval. Il fallait ordinairement six à huit journées de 40
à 60 hommes solidement armés de cordages, pour faire
passer un bateau. Les hommes du pays se prêtaient volon-
tiers à la manœuvre, mais il leur fallait un stimulant.
« Sempigny n'estoit qu'un hameau rempli de pauvres
» paisans. Quand un bateau arrivoit, la première chose qui
» se faisoit, estoit que les paisans dont on estoit content de
» se servir, demandoient qu'on les mist à table et qu'on les
» fist boire. Il falloit y passer à leur volonté. »

Les agents de De Faverolles prièrent de Froidour de com-
muniquer leurs plaintes au Cardinal et de lui faire recon-
naître l'inutilité du canal de Chauny, si on ne réparait le
passage de Sempigny. Colbert et de Châtillon, ingénieur et
intendant des fortifications de Picardie et de Champagne, le
visitèrent à diverses reprises. Ils apprécièrent l'utilité des
travaux, mais laissèrent finalement les choses dans le même
état.

Les bateliers et les commerçants intéressèrent à leur
cause le prévôt des marchands et les échevins de Paris,
qui, prenant à cœur les intérêts de leur cité, profitèrent du
séjour de Louis XIV à La Fère pour visiter Sempigny. Ils
reconnurent la légitimité des plaintes, mais la cour fut

insensible. Les plaignants tâchèrent alors de gagner De Faverolles à leur cause. Ils le prièrent de contribuer aux réparations dont ils comptaient pouvoir couvrir les frais, par l'établissement d'un péage; mais De Faverolles avait hâte de terminer son bail qui expirait le 1^{er} octobre 1662. La faiblesse des bénéfices déterminait sa résolution de ne point le renouveler. Réduits à leurs propres ressources, les marchands et les bateliers firent enlever, à différentes reprises les sables, gênant tellement la navigation à l'embouchure du pont, que les mariniers de La Fère et de Chauny avaient seuls la hardiesse de s'y risquer.

Des efforts plus puissants allaient être tentés pour faire avancer la navigation de l'Oise à ses dernières limites (4). Mazarin, informé que l'aventureux duc de Guise, Henri de Lorraine, cherchait à se procurer des ressources qui lui manquaient souvent, lui fit entrevoir tous les avantages de nouveaux débouchés aux produits de la forêt du Nouvion et de la verrerie (du Garmouzet) qu'il se proposait d'établir près de la fontaine Malène, sous la direction de Nicolas Vaillant, écuyer, seigneur de Charlefontaine, gentilhomme

(1) Jusqu'alors la navigation se réduisait, en amont de La Fère, à la circulation de nacelles conduites par des *navieurs* ou bateliers. On donnait à chaque chargement le nom de *navée*. Henri Sobrelet reçut 2 sols 8 deniers pour avoir « admené à nef de Travecy à La Fère le blé et l'avoine qui estoient deubz à ladite maison (maladrerie de La Fère) par Colin Courleur dudit Travecy ». Brulet, d'Achery, reçut aussi 8 deniers « pour avoir admené de la disme de « Mayocq (Mayot) à nef à La Fère trois mencauds de blé ». Guiet Couet, *manouvrier et navieux* à La Fère, recevait 18 deniers de chaque *navée* pour conduire des pierres mises à la disposition de la maladrerie de La Fère, par Henri de Ramburelle, lieutenant au gouvernement de cette ville. Michault Barenton, *manouvrier et navieux*, 12 deniers par *navée* pour conduire du bois. (Comptes de la maladrerie de La Fère, 1480). — Ces bateliers étaient fort utiles à la population en cas d'inondation : ainsi le faubourg de St-Firmin de La Fère fut inondé en 1610 ; les propriétaires de nacelles ne prirent que 3 deniers par personne. Ces nacelles devaient rentrer tous les soirs dans l'enceinte de la ville et y être attachées à clé. (Archives de la ville de La Fère, délibérations de la chambre de paix, 1609-1610.)

verrier (1). L'argent était rare dans nos contrées. Henri de Lorraine écouta volontiers le cardinal et son neveu, Armand Charles de Mazarin. Celui-ci lui céda le canal de Chauny sous la condition expresse de le réparer et d'en établir même un nouveau, si l'ancien, construit sur un sable mouvant, venait à manquer. Le canal devait ensuite être entretenu à frais communs par le cessionnaire et le cédant. Ce dernier se réservait l'exercice de la justice et l'exemption de droits pour ce qu'il tirerait des domaines de Marle et de La Fère. Il abandonnait un pont sujet à péage et d'une très grande utilité pour la ville de Chauny, qui en demandait avec instance le rétablissement.

Le duc de Guise remit donc en bon état le canal et le pont de Chauny, dans le courant de l'été de l'année 1662, puis dirigea toute son attention vers la forêt du Nouvion. L'ingénieur Du Bourgneuf y creusa un fossé très large, maintenu par des vannes, en amont du moulin, pour faire arriver l'eau dans un canal communiquant au ruisseau de l'ancienne Sambre. Ce ruisseau séparait la forêt et les prairies qu'il cotoyait jusqu'aux étangs et moulins à eau détruits du Moulin lointain et de Boué. Son cours, détourné en aval de ce dernier (2) depuis longtemps, traversait le parc du bois

(1) Cette verrerie fut construite en vertu d'un arrêt du Conseil d'Etat du 1^{er} juillet 1662, autorisant Henri de Lorraine à établir des verreries en ses forêts du duché de Guise. (Archives de l'Aisne, B. 1234, et Bibl. imp. M. de dom Grenier, 21^e paquet, n^o 3).

(2) De Froidour signale en ces termes la suppression de l'ancien lit : « Au dessous dudit lieu de Bouée, nous avons recongneu un reste d'ancien fossé que les habitants du lieu nous auroient dit avoir esté autrefois le cours ordinaire du ruisseau qui descendoit dans le Hainaut, par le moyen duquel on pouvoit établir la navigation du costé de Flandre, mais que les seigneurs ducs de Guise, estant maîtres de la source et du fond d'où procedde ledit ruisseau, en avoient diverty le cours et l'auroient fait passer dans le parc du bois du Gard, lequel il traverse de bout à autre en passant audit bois ». Il y a tout lieu de croire que ces travaux furent entrepris pour protéger les frontières françaises. Cassini a indiqué par deux lignes ponctuées l'ancien lit, dont on distingue encore parfaitement les traces, près du chemin de Morteau.

du Gard où Hugues Dufour formait un vaste dépôt de bois de toute espèce, de portes d'écluses, de charbon de bois, etc.

L'ingénieur Du Bourgneuf indiqua les travaux à exécuter du Nouvion à Sampigny. Son devis, terminé le 27 octobre 1661, fut joint à une requête et adressé, le 21 du mois suivant, au conseil d'Etat, qui lui fut très sympathique. De Saint-Pouange, commissaire du Roi en Picardie, d'un côté, et Charmolue de La Garde, au nom des trésoriers des finances, ses confrères, de l'autre, firent le mois suivant des enquêtes exprimant des avis favorables.

Le conseil d'Etat, renseigné, examina l'affaire très attentivement, et donna, le 1^{er} juillet 1662, son entière approbation. Le roi octroya ses lettres-patentes qui furent expédiées de St Germain-en-Laye. Elles autorisaient Henri de Lorraine à rendre la rivière d'Oise flottable et navigable en creusant et en élargissant son lit et ceux de ses affluents du Nouvion à Vadencourt ; à s'emparer de trois perches de terrain de chaque côté, et des eaux courantes et stagnantes ; *à abattre les moulins et les autres obstacles à la navigation*. Les îlots et attérissements étaient abandonnés au concessionnaire, avec toute justice ressortissant directement au Parlement de Paris comme franc-alieu noble.

Les lettres-patentes assuraient à la fois au duc de Guise le monopole des forges et des verreries et la faculté de détruire les anciennes dans un rayon de dix lieues des bois de son duché. Elles l'autorisaient encore à s'emparer des matériaux nécessaires aux constructions et magasins. Ces octrois étaient faits sous condition expresse d'indemnité à dire d'experts.

Henri de Lorraine espérait que la perception de droits autorisée par le Conseil d'Etat et le Roi le couvrirait de ses dépenses. Voici la pancarte du tarif adopté :

4 sou par setier de grain, mesure de Paris, excepté le blé ; cent de perches d'aulne et de tilleul ; cent de bottes de foin ; cent pesant de métaux et verres de toute nature

destinés aux liquides ; toise de barque, barquette, nacelle, boulier à poissons, train de bois.

2 sous par millier de cerceaux ; douzaine de bottes de vimeaux ; poinçon de charbon de bois ; cent pesant de cuir ; panier de verres à vitres.

4 sous pour le cent pesant de fil, laine, toile et autres choses non spécifiées.

5 sous par millier de tuiles ; meule à taillandier ; fardeau de gaïac, de salsepareille, de houblon, de réglisse et d'autres herbes ; tonne de fromage pesant 500 livres.

10 sous par poinçon de vin, jauge de Champagne ; cent de pieds de pierre ; cent de bottes d'échalats et de lattes larges et étroites ; millier d'ardoises.

15 sous par compte de tabac ; pot de suif et d'autres graisses ; tonne d'huile pesant 500 livres ; douzaine de peaux de boucs et de vaches en poil.

1 livre par corde de bois à brûler ; poinçon de cendre ; paquet ou caisse de sucre.

30 sous par meule à moulin ; paquet d'épicerie pesant 500 livres.

40 sous par cent de toises de moëlons de dix à douze pouces d'épaisseur ; millier de fagots ; poinçon de charbon de terre.

4 livres par muid de sel.

5 livres par millier de bois de merrain ; cent de carpes, truites, brochets et autres poissons.

6 livres par cent de solives de bois de 5 à 7 pouces (1).

Le Parlement de Paris voulut, selon ses habitudes, se convaincre de la nécessité des lettres-patentes avant de les enregistrer. Il ordonna, le 15 décembre 1662, au lieutenant et au procureur du Roi du bailliage et de la Maîtrise des eaux et forêts de La Fère, de visiter les cours d'eau, d'en

(1) Ce tarif était réduit de moitié de La Fère à Sampigny. Le Parlement permit en outre, le 31 mars 1666, de percevoir au canal de Chauny 6 sols par bateau chargé de marchandises à l'exception du blé.

dresser état, d'indiquer les travaux à effectuer ; et enfin, de faire une enquête sérieuse et complète, où ils consigneraient les avis, dires et observations des maires, des échevins et des intéressés.

Louis de Froidour reçut le 23 décembre, à Compiègne, la commission du Parlement, et se rendit aussitôt à La Fère ; mais une inondation produite par un fort dégel et des pluies abondantes l'obligèrent de différer son voyage. Il s'achemina enfin, le 27 décembre, vers le passage du Travers, à Danizy, avec Hugues Cousin de Senneville, écuyer, gentilhomme nouvellement anobli de la maison du Roi, mandataire et associé du duc de Guise, mais fut obligé de faire un détour vers Pont-à-Bucy, d'où il se dirigea vers Brissy et Hamégicourt. Il consulta les habitants de ces villages rassemblés. Ceux de Brissy répondirent qu'ils craignaient la privation d'un gué nécessaire au passage des bestiaux et à la rentrée de leurs foins. Ceux d'Hamégicourt, que la navigation ne pouvant se faire que sur le canal de la rivière, ils avaient d'un côté un pont facilitant l'accès des prairies, et à quelques pas au-dessous un ponceau pour aller au-delà de la rivière vers St-Quentin. Ils prétendaient que l'ouverture d'un chemin de halage leur nuirait considérablement, et demandaient « qu'il leur fust pourveu, soit par achat d'autres » héritages en ce qui concerne les biens communs, soit par » un légitime remboursement. »

L'enquêteur arriva à 6 heures du soir à l'hôtellerie de St-Louis de Ribemont. Il y manda Boschet, maire, et le pria de convoquer le lendemain le conseil de ville et les habitants. Ceux-ci exigeaient la conservation de tous leurs ponts et gués. De Senneville écarta ainsi leurs prétentions :

« Telle quantité de ponts seroient non seulement inutiles, » mais mesme nuisibles à la navigation en ce qu'ils cause- » roient estant proche les uns des autres, la perte des vais- » seaux; que néantmoins comme il estoit à propos qu'il y » en eust un pour le passage pour aller de Ribemont vers » St-Quentin et dans la prairie, il offroit d'en faire construire

• un au lieudit le pont Tivin, sur la chaussée qui est l'en-
» droit le plus commode et le passage ordinaire. A l'esgard
» des héritages qui pourront estre pris pour l'eslargissement
» de ladite rivière et mesme pour l'establissement des ports,
» magazins et autres nécessitez, offroit indemniser ; et quant
» aux passages des hommes et chevaux qui seront em-
» ployez à tirez les batteaux soit en avallant ou en mon-
» tant, soustenoit en ce regard n'estre tenu en façon
» quelconque de paier pour ledit passage aucun intérêt ny
» indemnité, premièrement parce que les particuliers n'en
» souffriront aucuns, d'autant que pour le tirage l'on ne
» met que deux chevaux de front, et les autres à la suite
» qui n'entrent sur le bord de la dite rivière que six ou sept
» pieds, joint que les batteaux ne peuvent passer que pen-
» dant les eaux fortes, qui n'arrivent ordinairement que
» longtemps après la dépouille des prés, la navigation étant
» ordinairement dans le temps que les prés commencent à
» produire les herbes ; mais qu'en tout cas il estoit sans
» exemple que tel intérêt eust jamais esté prétendu, estant
» nottoire au país que, pour l'establissement de la navigation
» depuis La Fère jusqu'à Chauny, fait depuis six à sept ans,
» il ne s'est jamais parlé d'aucun intérêt pour le passage
» des hommes et chevaux emploiez au rivage des batteaux. »

De Froidour trouva, en rentrant à l'hôtel où il était descendu, Furcy Beaurain, prieur de l'abbaye de St-Nicolas-des-Prés de Ribemont (1). Ce religieux venait réclamer la conservation des moulins banaux, des droits de pêche et de justice de son abbaye, le remploi sûr et immédiat des terrains, et enfin l'exemption de droits de passage des ponts à construire.

Les habitants de Lucy ne voulaient pas qu'on les privât de leur droit de pêche et du gué de Marfontaine servant au passage des bestiaux et à la rentrée des foin.

(1) Auteur d'une histoire de Ribemont publiée par la Société académique de Laon.

De Froidour se rendit le même jour à Origny-Ste-Benoîte et le lendemain, 29 décembre, au couvent des Bénédictines. L'abbesse, prévenue la veille, était assistée de son conseil. Elle déclara qu'elle avait saisi le Parlement de ses plaintes fondées sur l'indispensable nécessité de la conservation des moulins d'Origny et de Verly, d'où les religieuses tiraient leur subsistance. Elle prétendait aussi que l'élévation du niveau d'eau inonderait les prairies et les couvrirait de vase. Elle exigeait en outre le maintien des droits de justice, de pêche, de chasse, et enfin une entière franchise de péage pour les produits de ses terres et ce qui était destiné à l'usage de la maison.

Les maire et échevins d'Origny-Ste-Benoîte représentèrent, au nom de leur bourg et des villages de Mont-d'Origny et de Neuville, que les entrepreneurs de la navigation s'étaient emparés de deux jalois de prairie appartenant à la paroisse du Mont-d'Origny pour établir une digue de 50 toises de long à double rang, destinée à faire disparaître une forte brèche. Ils soutenaient que cette retenue avec écluse augmentait considérablement le volume des eaux et privait les habitants du Mont-d'Origny, d'un gué indispensable au passage des bestiaux, qui ne pourraient plus se rendre qu'à la nage aux prairies communes; « en sorte, qu'à moins de cons- » truire par lesdits entrepreneurs deux ponts de largeur » convenable sur les deux bras de rivière, pour passer tout » le bestial ainsi que les chariots et charrettes pour l'ameublis- » sement des foings, lesdites prairies seront inutiles et infruc- » tueuses aux dits habitants hors de pouvoir de faire valoir » les prez. » Ils demandaient la conservation d'un grand gué ou « un pont de largeur et de longueur telle qu'elle » puisse estre utile et commode pour le passage commun et » ordinaire depuis ledit Origny jusques au mont de Neu- » villette. »

De Senneville répondit qu'une indemnité convenable serait payée pour le chômage des usines et l'expropriation des terrains. Il ajoutait que la digue, construite moyennant 2000

écus, empêchait l'inondation des prairies ; que la dépendance des juges subalternes entraverait la navigation et ruinerait les marchands. Il promit ensuite de conserver les anciens gués, de remettre au pâtre communal une clé d'écluse pour faire écouler l'eau en un instant, et enfin d'élargir l'une des arches du pont de bois construit en aval.

De Froidour se rendit le 29 décembre au soir à Guise. Jean Mariage, Philippe Vielle, Jean Savouret, Louis Lefebvre, principaux négociants de cette ville, étaient très-partisans du projet. Ils manifestèrent le désir que la navigation fut ouverte jusqu'à Hirson et Aubenton pour faire écouler les produits de la forêt de St-Michel et des verreries, les marchandises de fer, le beurre, le fromage, l'huile et surtout le blé consommé dans le pays faute de moyens de transports. Ils prétendaient que la Thiérache se procurerait de Paris et de Normandie, par le retour des bateaux, des salines, les épiceries, etc., et de Champagne, les vins qui lui manquaient. Lazare Delattre, receveur des traites foraines et l'un des énergiques défenseurs de Guise, en 1650, ajoutait que la navigation favoriserait l'importation des marchandises de Flandre.

Le lendemain, 30 décembre, à 7 heures du matin, les officiers de l'élection et du grenier à sel vinrent dire à de Froidour que la navigation diminuerait considérablement les frais de circulation de l'artillerie. Les maire et échevins reconnurent de leur côté « qu'elle seroit grandement avantageuse à leur ville et lieux situés sur la rivière d'Oise et » autres voisins à cause de l'établissement de plusieurs » commerces. » Ils ajoutèrent que la navigation, en supprimant les gués et en élevant le niveau des eaux, favoriserait la défense du pays et le mettrait à couvert. De Froidour dut reconnaître à ces préoccupations, que les Guisards regardaient toujours d'un bon œil ce qu'ils croyaient utile à l'Etat et au bien public.

De Froidour pria Etienne Bernier, arpenteur et ingénieur à Guise, de l'accompagner et quitta la ville à onze heures. Il

arriva à trois heures au Nouvion. Nicolas Juppín, maire, fit sonner le cornet à défaut de cloche, et les habitants se réunirent aussitôt au parvis de l'église, « entièrement descouverte, abolie et ruinée. » De Froidour, « contrainctz par la rigueur de l'air », se retira en la maison de Buffy, notaire, où il était descendu. Les habitants l'y suivirent et lui exposèrent que le projet utile à la province, serait dommageable à leur commune « en ce que leur terroir estant infructueux à cause qu'il est demeuré en friche pendant la guerre, a esté presque tout chargé de bois et d'épines, les grains qu'ils sont obligés de tirer d'ailleurs pour leur nourriture encheriront, que d'ailleurs les bois estant voiturés par ladite navigation seroient encheris de la même sorte à leur grand préjudice et dommage qui sera d'autant plus grand, que tirant leur subsistance des voitures qu'ils avoient accoutumés de faire dudit bois, ils seront privez de ce secours. (4) De plus, que cette navigation ne pouvant s'établir qu'en élargissant le ruisseau qui passe en ce village et faisant plusieurs réservoirs d'eau, tous leurs marests et patures qui estoient leur dernière ressource seront consummez et perdus ; qu'enfin tous les habitants estant trop pauvres pour entreprendre aucun marché de bois, et ledit seigneur, duc de Guise, les ayant aussi vendu à des marchands de Paris, ils ne pouvoient faire aucun commerce. Qu'ainsy ladite navigation faisoit leur perte et ruine entière, laquelle, jointe aux menaces qu'on leur faisoit de les contraindre au paiement de la taille à laquelle depuis peu de jours ils avoient esté imposez, quoyque de tout temps immémorial ils aient joui de l'immunité et exemption d'icelle, les obligeroit de quitter et abandonner ledit lieu, ce qu'ils feroient d'autant plus facilement que toutes

(4) Hugues Dufoir avait fait abattre 6,000 cordes de bois à destination de Paris, sans compter le bois de sciage, le merrain et une quantité considérable d'échalats qu'il ne pouvait expédier parce que les ports regorgeaient. Cet entrepreneur avait lui même à Vadencourt une quantité considérable de bois de toute espèce, attendant que la navigation leur donnât des débouchés.

» leurs maisons ont esté perdues et entièrement destruites
» pendant la guerre, et qu'il ne leur reste aucune église, la
» messe se disant soubz un petit toict couvert de paille qui
» menace de ruine tous les jours, estant obligez de l'entendre
» à l'air du temps, et ce a moins quil ne plaise au roy de les
» continuer dans leurs privilèges et audit seigneur duc de
» Guise avoir compassion du misérable estat dudit lieu en
» pourvoyant à leur indempnité ou autrement, ainsi que de
» raison, ne voullioient néantmoins pour le respect de Sa Ma-
» jesté envers laquelle ils ont tousjours esté bon et fidel
» subjects et aussi pour le respect dudit seigneur duc de
» Guise, leur seigneur, apporter aucun empeschement ny
» former aucune opposition au desseing de la navigation. »

Après le départ de la foule, Nicolas Vaillant, gentilhomme verrier, se présenta et dit « qu'il avoit de bonne foy traité
» avec Hugues Dufour, estant ès droits du sieur duc de
» Guise, et estably des verreries de toutes sortes de verre à
» grands frais, tant par les édifices quil avoit construit, que
» par l'achat des matières et assemblage de huit gentils-
» hommes pour travailler aux dites verreries, et depuis le
» 6^e septembre dernier quil a commencé de travailler jusques
» à présent quil continue encore, auroit fait une infinité
» de marchandises et nottamment de verre de cristal dont il
» a plus de trente milliers, sans les autres marchandises quy
» luy demeurent inutiles et sans débit, attendu le grand
» nombre de verreries establies dans le païs, quoique sans
» permission de Sa Majesté, contre les maîtres desquels il ne
» peut se pourvoir, attendu que les lettres-patentes obtenues
» par ledit seigneur duc de Guise ne sont pas encore vé-
» rifiées. »

Le lendemain, 31 décembre, de Froidour entendit les offices et partit à sept heures du matin. Il arriva peu de temps après à Etreux et entra dans l'église, où les habitants se réunissaient au son de la cloche, pour entendre la messe. Il manda les maire et échevins. Ceux-ci exigèrent le remplacement de deux ponts en cas de rupture des anciens, et des in-

demnités pour les terrains nécessaires à l'élargissement du ruisseau.

De Froidour arriva à Vénérolles à la sortie de la messe. Jean Vérette, curé, et Charles Huget, maire, réclamèrent le paiement des terrains pris pour l'élargissement de la rivière et la construction du canal. Ils voulaient rétablir au plus tôt leur église dont il ne restait que des pans de murs, et pour cela demandaient sans retard le paiement d'arbres coupés dans un pré de la fabrique.

De Froidour trouva les habitants d'Hannape et de Tupigny rassemblés; ces derniers étaient sous l'*arbre de justice*. Chacun exigea le paiement avant la dépossession des terrains; Louis Parmentier, sieur de Vergny, capitaine du château et receveur général de la localité, la conservation des droits de justice.

De Froidour arriva ensuite à Verly, et comme le jour baissait, se fit suivre par Jean Lefèvre, maire, Jean Cochet, lieutenant de maire, Lobry et Jacques Lescuier, échevins, jusqu'à l'hôtellerie de la Croix-Blanche, à Vadencourt. Ils lui demandèrent l'ouverture d'un canal pour éviter le moulin, et en outre un pont pour arriver à des prairies engagées au vicomte de Vadencourt, sous la condition expresse qu'il laisserait leurs bestiaux pâturer après l'enlèvement des foins, ou une indemnité.

Les officiers de justice de Vadencourt s'opposèrent, au nom du seigneur, à la navigation. Ils exigeaient indemnité pour la stagnation et la perte de l'eau alimentant le moulin banal-construit sur le Braon (Noirieu); pour l'accès à la basse-cour du château, fermée auparavant par les eaux; pour les entreprises faites sur les terrains nécessaires à « la perfection du » canal » et au chemin de halage; pour la diminution du droit de pêche; pour la privation du droit de péage du pont. Ils réclamaient de plus, la conservation des droits de justice et la franchise de passage par eau. Pierre Warnet, maire, Nicolas Vitau, lieutenant de maire, exigeaient une indemnité pour l'établissement du chemin de halage, le maintien d'un

gué indispensable au pâturage et à l'enlèvement des foin, près d'un pont rompu, en 1648, par ordre du roi, ou son remplacement par un pont. De Senneville répondit que les habitants pouvaient, si bon leur semblait, établir un bac et y percevoir leurs droits ordinaires ; il ne voulut pas entendre parler de franchises et d'indemnité pour le halage.

Les habitants de Noyal, consultés le lendemain, 1^{er} janvier 1663, tenaient à garder leur pont. Ceux de Hauteville, réunis au son du cornet, promirent de faire connaître ultérieurement leurs résolutions. Collart, meunier de ce village, exigea que le barrage de pierres, de grès et de fascines établi de temps immémorial pour laisser l'eau à son moulin et à celui de Bernot « qui est à présent desmolli » fut respecté et qu'on construisit un canal avec écluse pour éviter son moulin et se procurer les eaux nécessaires aux bateaux.

Ceux de Bernot réclamèrent la conservation du bras de l'Oise alimentant le moulin de Hauteville et l'établissement d'un canal latéral pour faciliter la reconstruction de leur moulin. De Senneville répondit que la rayère des deux moulins était une usurpation évidente faite sur le libre cours de la rivière d'Oise.

On remarquait à Mézières-sur-Oise les ruines d'un pont de pierres détruit vers 1650, par ordre du Roi. Il fallait le remplacer par un bac et rétablir les anciens droits de péage. Les habitants demandaient l'établissement d'un passage nécessaire à la descente des bestiaux pour remplacer un gué supprimé, la reconstruction du pont et le paiement immédiat du chemin de halage. Berthenicourt réclama les mêmes avantages. Alaincourt se plaignit aussi du chemin de halage, et Antoine Bochet, receveur du marquisat de Moy, de la privation des droits de justice, et surtout de gués fort commodes pour l'accès à la prairie.

Le lendemain, 2 janvier, Vendeuil fit entendre ses plaintes. Les officiers municipaux de La Fère, consultés à leur hôtel-de-ville, le 3, demandèrent l'entretien par le duc de Guise, d'un pont qu'il avait fait considérablement élargir au milieu

du faubourg St-Firmin « qui se lève des deux costez pour » faire le passage libre aux batteaux et qui est d'un grand » entretien à cause de sa longueur, au lieu du petit pont » dormant qui y estoit auparavant; la conservation de leur droit de pêche concédé en 1202; la suppression ou au moins la modération du droit de péage sollicité par les entrepreneurs depuis La Fère jus qu'au pont de Sampigny « d'autant » que ladite rivière d'Oise leur est libre depuis ledit lieu de » La Fère jusques en la ville de Paris, où est rendue la navigation depuis la vente faite par feu Monseigneur le cardinal Mazarini, de la forest de St-Gobain, dont les marchands pour le débit de leurs bois, ont obligé ledit seigneur de faire le canal de Chaulny, de sorte que depuis ce temps on y a tousjours passé au lieu que ladite rivière n'estoit navigable que depuis Chaulny jusques en la ville de Paris. » La perception du droit de péage du Nouvion à La Fère leur paraissait naturelle « regardant plustot les » intérêts particuliers pour la vuidange des bois du seigneur duc de Guise que celui du publicque. »

Le procureur du Roi disait de son côté que la sûreté de la navigation exigeait l'élargissement d'une arche au pont de Beautor (4); le changement du passage de Condren; le rétablissement du canal de Chauny et la facilité de l'accès au au pont de Sampigny; ce qui légitimerait un péage pour subvenir à de fortes dépenses d'entretien. Il admettait volontiers que la justice fut conservée aux officiers royaux et en cette circonstance avait l'œil aux épices.

Jean Silveste, intendant du duc de Mazarin, seigneur engagiste, réclama la conservation des droits de pêche, de chasse et de justice, ou indemnité suffisante.

Le 5 janvier, Charles Bazin, bailli de Travecy, exigea la conservation de la justice ou une indemnité. Le 8 janvier, Louis Dembertrand, bailli de Vendeuil, demanda pour le duc

(4) Ce pont emporté, le 22 février 1558, par la violence des eaux d'un fort dégel, avait été rétabli. (B. 1036, baill. de La Fère, arch. de l'Aisne.)

de Vendôme, le maintien des mêmes droits et de celui de péage, et pour les vassaux, le libre transit jusqu'à La Fère. Le même jour, les maires d'Achery et de Chauny réclamèrent, chacun de leur côté, le paiement des terrains nécessaires à la navigation. Ce dernier désirait en outre conserver pour les pauvres *un droit de trait d'eau*, et pour l'usage indispensable de la ville les moulins de l'abbaye de St-Eloi-Fontaine (1). Il espérait que les grandes bontés du duc de Guise, sous la protection particulière duquel Chauny se plaçait, dispenseraient cette ville de se pourvoir et ne lui causeraient aucune diminution de patrimoine.

Les marchands et les marinières de la même ville protestèrent contre la perception du droit de péage à Sampigny, sous le prétexte que le duc de Guise n'avait pas voulu contribuer de ses deniers à l'amélioration du passage, bien qu'il en eût profité. Ils prétendaient que le péage faciliterait très-avantageusement le transit des bois du duché de Guise, mais qu'il augmenterait infailliblement le prix des denrées. Les marinières offraient de concourir aux dépenses d'amélioration. Jacques Coppeau, garde-port à Chauny, insistait sur les difficultés du passage de Condren, causées par un tournant immédiatement au-dessous du pont. On pouvait l'éviter, selon lui, en livrant à la navigation le canal du moulin. Il se prononçait aussi pour l'élargissement du pont de Beautor.

Le 9 janvier, de Froidour voulut encore juger par lui-même de l'étendue des difficultés du passage sous le pont de Sampigny. Il ne trouva dans le village ni maire ni échevins, l'administration des affaires étant confiée au bailli de l'abbaye d'Ourscamp. Celui-ci ne manqua pas de réclamer la conservation de la justice, et il fit remarquer que le pont, considérablement détérioré, menaçait ruine.

(1) Ce droit consistait en une prestation de 22 setiers de blé que les administrateurs des pauvres de Chauny percevaient sur les moulins. (Archives de la ville de Chauny, délibérations de 1532 à 1537, n° 140.)

De Froidour se rendit ensuite à Compiègne, et y indiqua, le 12 janvier 1663, les travaux à effectuer et l'utilité de la navigation.

La canalisation, établie par les entrepreneurs, s'arrêtait aux moulins et à l'étang détruits de la Junière, où une écluse retenait les eaux. Les moulins d'Étreux à Vadencourt devaient être conservés à l'aide de canaux latéraux et d'écluses de douze pieds de large, appuyées chacune de deux bajoyers en maçonnerie, pour résister à l'impétuosité des eaux; l'une à l'ouverture du canal en amont de chaque moulin; l'autre, à son embouchure dans le ruisseau du Braon (Noirieu). On avait aussi reconnu l'urgence de nettoyer le lit du nouveau canal, de l'élargir convenablement des deux côtés et de lui donner plus de profondeur en quelques endroits. Les canaux latéraux n'étaient commencés qu'à Étreux, Tupigny, Vénérolles et Hannape; les autres travaux avaient été poussés, avec une certaine activité, dans ces deux dernières localités et à Verly.

On se proposait de refaire le pont d'Étreux et d'élargir une des trois arches du pont d'Hannape. Ces travaux paraissaient d'une exécution facile. Les obstacles sérieux se montraient seulement à Vadencourt. On reconnaissait la nécessité d'y creuser l'ancien lit en l'élargissant de douze pieds; de maintenir les eaux à l'aide d'une porte éclusière avec bajoyers et glacis; de construire un pont aboutissant au chemin de Vadencourt à Lesquielles, et enfin de rétablir l'ancienne arche pour le passage des bateaux.

Le flottage commençait seulement au-dessous de ce pont, où se trouvaient de vastes dépôts de bois de toute espèce et de charbon de bois, deux portes et deux bacs prêts à placer; et en la rivière d'Oise, trois bateaux mesurant chacun de 11 à 12 toises de long sur 18 pieds de large; deux étaient chargés de charbon et l'autre de bois de corde. Plusieurs flottes et barquettes stationnaient et déperissaient par suite des obstacles éprouvés par la navigation. Plus loin, on remarquait les ruines du moulin de Longchamps, construit sur

un canal ; l'eau se perdait, n'étant plus soutenue par la ventellerie. On se proposait d'obvier à cet inconvénient par un pertuis qui rendrait l'eau à la rivière, et de faire disparaître des pieux restant encore à l'emplacement d'un pont détruit qui reliait Longchamps à Bohéries, sauf à en rendre dans le cas où on le reconstruirait.

On résolut d'établir un pertuis à l'ouverture du canal du moulin de Noyal, d'élargir l'arche du pont du même village, et enfin de redresser la rivière au bas de ce pont. A un quart de lieue au-dessus de Hauteville, se trouvait un canal latéral aboutissant au moulin, auquel les eaux étaient ramenées par un barrage de pierres et de fascines que les habitants voulaient maintenir. On devait établir un autre pertuis à une échappée qui laissait perdre beaucoup d'eau vers Macquigny. On désirait ramener les eaux dans le canal du moulin et dans la rivière qu'on se proposait de rétrécir à l'aide de deux barquettes, pour donner seulement passage aux bateaux. Les habitants du village, et surtout le meunier, s'opposaient avec opiniâtreté à l'exécution des travaux, jetaient les matériaux amenés sur les lieux et chassaient les terrassiers en les menaçant de mort.

Au-dessous de ce barrage se trouvait le pont de bois du bac, ainsi nommé parce qu'il avait remplacé un bac établi pour faciliter le passage de la route de St-Quentin à Guise. On laissait aux entrepreneurs l'option d'élargir la travée du pont ou d'établir un bac.

On remarquait trois bras de l'Oise à Origny-Ste-Benoîte, et au-dessous de ce bourg, deux seulement. L'un se réunissait au canal venant du moulin de Hauteville et faisait tourner le moulin de Thenelle ; l'autre, se perdait dans la prairie. Celui-ci et un autre cotoyant l'abbaye de St-Nicolas-des-Prés, devaient être bouchés. On apercevait au-dessus de ce dernier un canal avec porte éclusière. Il avait été ménagé pour la réunion des deux bras de rivière avant d'atteindre le pont de bois du Petit-Nain de Ribemont, dont une travée devait être élargie. Une autre porte n'avait point été placée à cause

de l'opposition de l'abbaye, qui se plaignait vivement du chômage de son moulin.

La rivière suffisait à la navigation jusqu'à Mézières-sur-Oise, où on se proposait d'élargir la principale travée du pont conduisant à la maison seigneuriale du Hamel. La rivière était ensuite flottable jusqu'à Berthenicourt, où l'un de ses bras devait être provisoirement supprimé. On croyait que le canal du moulin de Brissy serait suffisamment alimenté par les eaux venant du moulin de Sery-lès-Mézières. On se prononçait pour l'élargissement des principales arches du pont de Brissy nouvellement établi, des deux vieux ponts de bois de Vendeuil et du Pont-à Hard, près d'Achery, et l'établissement d'un canal de 500 toises avec écluses pour éviter le moulin. Enfin on se proposait de ménager un chemin de halage près du parc de La Fère, où apparaissaient encore quelques pierres d'anciens ponts détruits. Ces obstacles devaient disparaître.

La mission de Louis de Froidour devenait très délicate à La Fère. Il s'en acquitta cependant avec la plus grande habileté. Le duc de Mazarin, gouverneur militaire de cette ville, l'avait chargé de faire en sorte que la navigation ne nuisît point à la défense de la place. De Froidour reconnut que l'effet des écluses, principale force de la ville, serait considérablement amoindri, et qu'il vaudrait mieux naviguer par un canal situé au-dessus du parc jusqu'au fossé neuf creusé au-delà des remparts, et de l'extrémité de ce fossé jusqu'au bras de la rivière, dit de Travecy, en formant un grand demi-cercle pour couvrir la courtine des bastions de Mazarin et de Luxembourg. Ce canal devait être continué au-dessus de la petite écluse (pont des Tonneaux) de ce dernier bastion, pour faciliter l'entrée des bateaux dans la rivière, qui fermait l'un des côtés du faubourg St-Firmin. Ce bras coupant le faubourg par le milieu, était destiné à rejoindre le lit principal de l'Oise, au dessous de La Fère, et de ses écluses, à l'aide d'un canal ménagé de l'autre côté du même faubourg, depuis le milieu d'un ancien fossé creusé par les

Espagnols, jusqu'au-dessous d'un ancien moineau construit pour couvrir la grande écluse. De Châtillon, ingénieur et intendant des fortifications de Picardie et de Champagne, partisan de ce système, l'adopta. Il était contraire à celui de l'ingénieur du Bourgneuf, qui s'était uniquement préoccupé des intérêts du concessionnaire. Il fut décidé en conséquence que l'on construirait deux écluses ; l'une avec pan à deux levées au milieu du faubourg St-Firmin ; l'autre, au-dessus, sur le second canal.

La principale travée du pont de bois de Beautor avait été élargie depuis peu, pour faire remonter les bateaux jusqu'à La Fère. Ce résultat n'avait point encore été bien atteint jusqu'alors, la navigation n'ayant commencé depuis longtemps qu'à Beautor. (1) De Froidour reconnaissait ensuite, avec l'ingénieur de Bourgneuf, la nécessité de faire disparaître, par des coupures en trois endroits, les sinuosités nuisibles à la navigation, et de ménager des écluses pour élever les eaux sur les huit gués reconnus par l'architecte Leveau et le grand Colbert, avant la construction du canal de Chauny. Un barrage établi sur l'Oise, à Condren, pour

(1) Cependant César-Arnaud de Rustici, vicomte d'Oulchy-le-Château, seigneur de Blérancourt et de Genlis, avait, avec ses associés, dès 1613 obtenu de faire un canal jusqu'à Erloy pour faciliter le transport des bois du duché de Guise à Paris. Il comptait être remboursé de ses avances par la perception, à Chauny, de certains droits de navigation pendant 40 ans. Les travaux furent commencés en 1618, de La Fère à Chauny, où ils furent détruits par les habitants de cette ville *qu'il voulait traverser*. Rustici les reprit en 1623, et fit élargir l'arche principale du pont de Sampigny qu'on avait été contraint depuis longtemps de rétrécir, afin qu'il y eut plus d'eau pendant l'été, et fit construire une porte au bas de ce pont. Ces derniers travaux, examinés par les prévôts et échevins de Paris, coûtèrent cent écus Rustici, perçut alors jusqu'à 10,000 livres de droits par an à Chauny ; mais cette ville prétendant ne les devoir qu'à l'achèvement des travaux, se plaignit vivement au Conseil d'Etat qui lui donna gain de cause et ordonna (19 septembre 1624) au concessionnaire d'exécuter ses obligations dans un délai de 4 ans jusqu'à Erloy. L'entreprise fut alors abandonnée malgré les sympathies et l'appui des villes de La Fère, de Guise et de beaucoup de gentilshommes intéressés. (Archives de la ville de Chauny.)

faire refluer les eaux au canal du moulin, gênait considérablement la direction des bateaux qui étaient poussés par les eaux d'un tournant et se heurtaient avec violence contre les piliers d'un ancien pont démoli, peut-être celui dont s'étaient servi les Gallo-romains et leur colonie de *Læti-Batavii*, destinée à donner une active impulsion à la navigation et à augmenter par le commerce des grains, la richesse d'un pays très fertile. Il fallait, selon l'ingénieur du Bourgneuf, ou naviguer sur le canal du moulin, sauf à reconstruire ce dernier sur la rivière, ou bien créer une autre artère à la navigation.

De Froidour remarqua ensuite une digue très-détériorée traversant la prairie de Sampigny à Pont-L'Évêque, et dans la rivière les restes de ponts écroulés. Un seul se soutenait encore ; mais ses piliers lésardés en plusieurs endroits, surtout du côté de Sampigny, exigeaient d'urgentes réparations et la construction à leur base de deux solides éperons pour les défendre contre la violence des eaux. Le tournant de la rivière pouvait être évité, en la barrant en partie par une digue qui ferait refluer les eaux dans un canal aboutissant directement à l'arche principale, dont l'élargissement était indispensable « d'autant qu'immédiatement au-dessus du » pont tout le fort de la rivière est du côté du Pont-l'Éves- » que, où il y a apparence qu'elle prendra toujours son » cours ; il estoit à propos de l'empescher au moien de » quelque bon pilotis avec dessus et planche à travers. » Enfin, il fallait enlever le banc de grès ou bien établir un pertuis et faciliter la marche des bateaux.

De Froidour reconnaissait que le réglemant des indemnités, la suppression des gués et des ponts, la nécessité de construire de nouveaux ponts pour remplacer les anciens, et les gués, et enfin la fixation du tarif des droits à percevoir, engendraient les principales difficultés. Il n'osait se prononcer sur l'application « aux rivières navigables par artifice et » industrie » des dispositions des ordonnances qui affectaient au service de la navigation, les 24 pieds de chaque bord

des rivières navigables. Il était d'avis que les moulins fussent payés avant leur destruction pour mieux en reconnaître l'état et le produit; que l'indemnité pour chômage fut soldée seulement après l'emprunt de l'eau. Il pensait que le bras principal de la rivière d'Oise devait être *libre sans le moindre dédommagement* (4). Il laissait aux entrepreneurs la faculté d'élargir l'arche principale des ponts en garantissant leur solidité, et aux intéressés, de rétablir ceux qui avaient été détruits, sans nuire cependant à la navigation. *Il voulait que les entrepreneurs fussent contraints de construire des ponts ou des bacs en remplacement des gués supprimés.* Les prétentions du duc de Guise étaient contraires à ce système qu'il fondait sur la nécessité de la défense du pays en deçà de l'Oise. Il alléguait que les ponts avaient été détruits par ordre du roi pendant la guerre, et que s'il fallait en construire autant qu'on lui en demandait, « le dessein de la navigation avorteroit à cause de la difficulté et du danger qu'il y auroit à » passer tous ces ponts, à chacun desquels d'ailleurs il faut » droit établir un homme pour maître du pont, au moyen » de quoy tout le profit de la navigation seroit consumé pour » les frais. » De Froidour était enfin partisan d'une réduction du tarif accordé et de la perception d'un péage au passage de Sampigny au profit de ceux qui le rendraient praticable.

Il faisait ainsi ressortir tous les avantages du projet de canalisation :

« L'entreprise de cette navigation ne peut estre que très » avantageuse au public d'autant que c'est un moien d'établir dans le païs le commerce, et de distribuer par la rivière d'Oise à Paris et en Normandie le fer, l'ardoise, toutes sortes de marchandises de bois et de verreries, les laitages, les foings et particulièrement le bled, aveine et

(4) Tous les moulins de Guise à La Fère, à l'exception de celui de Hauteville, étaient construits sur des échappées du bras principal de l'Oise, produites naturellement ou faites de main d'homme.

» autres grains qui *sont en très grande abondance audit pais à commencer depuis Noyon et remontant jusque à la frontière,*
» de laquelle abondance on peut juger, puisque pendant la
» guerre qui dissipoit toutes les récoltes et rendoit la dite
» frontière inculte et en friche, de façon que les terres labourables ont changé de nature et sont devenus en bois,
» ledit pays estoit suffisant pour fournir la nourriture de ses
» habitans, des garnisons extraordinaires et armées du roy
» pour en envoyer encore à Paris.

» Il est bien assuré que pendant le calme de la paix,
» lorsque le labour est en vigueur, il donnera un secours
» très-considérable à la ville de Paris par les canaux qu'on
» pourroit avoir, sans lesquels manque de voiture les grains
» se perdroient comme il s'est veu pendant cette dernière
» guerre, que les laboureurs en gardèrent de huit à dix ans,
» pour la conservation desquelz on a esté obligé de faire des
» caches dans la terre.

» Le pays recevra aussy d'autres commoditez en contre
» eschange; scavoir, le vin tant du costé de France par la
» rivière d'Oise que du costé de Champagne par la rivière
» d'Aisne qui se jette dans l'Oise au-dessus de Compiègne.
» Il recevra aussi toutes sortes de sucreries, espiceries,
» salines de Paris et de Normandie, et le sel qui se doit distribuer dans les greniers de Coucy, Marle, Vervins, Aubenton, Guise et St-Quentin, lequel on ne pouvoit faire
» monter plus haut que Noyon dans les batteaux, pour de
» là, se faire voiturer à grands frais de charrois dans lesdits
» lieux, sera par le moien de la navigation, transporté en
» aucuns des dits lieux et rendu très proche des autres. Sa
» Majesté aussi trouvera cet avantage qu'elle pourra faire
» conduire à peu de frais sur la frontière toutes sortes de
» munitions et ustensiles de guerre, et l'artillerie mesme,
» qu'on a fait monter jusque à La Fère, depuis l'ouverture
» du canal de Chauny, passera jusque au Novion distant de
» deux lieux de Landrecy et trois d'Avesnes. »

L'établissement de la canalisation rencontra beaucoup de

résistances. Le Parlement intervint (1^{re} juin 1663) pour ordonner la continuation des travaux sans retard, enjoindre aux meuniers de Chauny et autres de donner les clés pour ouvrir les écluses et lâcher les eaux nécessaires au passage des bateaux et trains à toute réquisition, sauf paiement de leurs droits dont ils justifieraient devant le Lieutenant-Général au bailliage de La Fère, à peine de 40,000 livres d'amende et même de prison après la seconde sommation. Cet arrêt autorisait en outre les entrepreneurs à démolir les ponts et les moulins, à faire les changements qu'ils croiraient nécessaires, et enfin à s'emparer des terrains, sauf règlement d'indemnité à dire d'experts. Malgré cela, la ville de La Fère, l'abbaye et la ville de Ribemont, Simon Colbert, aumônier du roi et prévôt de Vénérolles, et Louis de Mailly, se plaignirent encore.

Le Parlement intervint de nouveau, le 24 octobre 1663, pour ordonner la continuation des travaux ; autoriser les entrepreneurs à enlever les arbres de bordure dans les 24 pieds de l'ordonnance ; creuser les gués ; élargir et élever les arches des ponts ; enjoindre aux meuniers de lever leurs vantaux, d'ouvrir les écluses lors du passage des bateaux. Cette intervention était très nécessaire, *car les habitants de Vendeuil s'étaient permis de retenir un bateau pendant trois semaines, sous le prétexte que trois de leurs ponts devaient rester, bien qu'un seul pût leur suffire.* Les villages continuaient à vouloir conserver leurs anciens gués ; les meuniers, notamment ceux de Vénérolles, de Tupigny et de Hauteville refusaient encore l'ouverture des écluses. Des malveillants coupaient pendant la nuit les cordes des bateaux et en avaient ainsi, coulé à fond trois ou quatre, dérobaient les matériaux destinés à la navigation et empêchaient par des » pratiques et cabales secrètes » les ouvriers de travailler.

Un autre arrêt du Parlement décida, le 40 janvier 1664, que les entrepreneurs laisseraient un pont bien entretenu par bourg ou village au lieu le plus commode ; pourraient élever et élargir les arches ; démolir les ponts et enlever des

rivières tous les obstacles qui entraveraient la navigation. Il enjoignit aux meuniers de Hauteville et de Tupigny d'ouvrir leurs écluses et ventaux pour retenir et faire écouler les eaux utiles au flottage ; autorisa les entrepreneurs à faire informer des contraventions et à publier des monitoires pour obtenir révélation des cordages, bateaux coulés à fond, matériaux volés et connaître les auteurs des obstacles de toute nature apportés à la libre navigation. L'arrêt était exécutoire sur simple extrait nonobstant opposition, appel, prise à partie, etc. Le prévôt des maréchaux, les officiers et archers avaient la mission de veiller à l'observation des ordres du Parlement et d'en répondre.

La ville de La Fère persista dans son opposition contre Cousin de Senneville, qui avait fait passer les bateaux chargés d'un peu de bois, « mais avec une telle ruine et dommage au public et aux particuliers, que pour faire descendre et passer les dits bateaux fort peu chargés, il a esté d'absolue nécessité audit Cousin qu'il tint toutes les escluses et portes fermées, mesmes les moulins qui pendant deux jours ont cessé de moudre, ce qui auroit causé une inondation dans toutes les prairies et empêché que les bestiaux de longtemps ne puissent paître ; cette nécessité de tenir les écluses et portes fermées pour la descente et passage desdits bateaux faisant bien voir que les dits bateaux ne peuvent descendre ny passer sans la ruine entière et dommage de toutes les prairies, en tout le temps de l'année » (13 mars 1664). Ces plaintes étaient sans doute fondées, car la grande écluse de La Fère, ruinée dès 1662, fut emportée quelques jours après (28 mars 1664) par « un enflément de la rivière. » Elle ne servait que pour les fortifications, selon les vues de Mazarin et de l'ingénieur Châtillon.

Les résistances se manifestaient avec plus d'intensité depuis la mort de Henri de Lorraine. L'autorité de celui-ci était passée à Marie, tutrice honoraire de Joseph-Louis, son neveu. Cette dame fit enregistrer à la Chambre des comptes (20 avril 1655) les lettres-patentes de 1662.

1,500 à 2,000 cordes de bois de flottage, à destination de la ville de Paris, furent arrêtées peu de temps après à Vadencourt. De Senneville assigna le seigneur devant la maîtrise de Channy, et obtint contre lui un jugement par défaut ordonnant la levée des obstacles. De Froidour se présenta le 24 mai 1663, à dix heures du matin, à la porte du château. Le seigneur prévenu s'y trouvait. De Senneville exposa qu'il avait promis l'indemnité au denier 30 des emprises faites pour la construction du canal de navigation ; que d'Abancourt ayant prétendu que ce canal prenait l'eau du biez et faisait chômer son moulin, il avait pris ce dernier à bail, moyennant 5 jalois de blé par semaine et un pot de vin de 540 livres ; que son adversaire alléguant ensuite que son droit de péage du pont de Vadencourt diminuait considérablement depuis le changement de transport, il lui avait payé pour cela 300 livres et en outre 400 livres pour la pêche, bien que le péage n'eût jamais valu 25 livres de rente.

De Senneville exposa en outre que d'Abancourt et sa femme empêchaient de nuit et de jour l'entrée du canal, de sorte que le bois restait depuis le 15 avril sans flotter. Il réclamait 20,000 livres d'indemnité, prétendant qu'il n'avait pu expédier, à cause des résistances, plus de 10,000 cordes de bois qui restaient au port du Gard, à la Jumièrre et au Nouvion. D'Abancourt répondit que de Senneville lui avait tenu seulement compte du tiers des terrains ; que le canal du moulin, creusé de main d'homme pour l'utilité de sa maison seigneuriale dont il traversait les jardins et les enclos, l'exposerait continuellement au pillage des flotteurs. Selon lui les bois ne pouvaient passer sans dégrader fortement un pont de pierre ayant arches très-basses, sans briser le massif de glaciis et la ventellerie du moulin qui lui avait coûté plus de 15,000 livres à bâtir. Le flottage, facile par le canal construit nouvellement par ordre de Senneville, était complètement impossible par le canal du moulin, attendu que le bois ne pouvait sortir de la fosse située au-dessous de sa ventellerie ; donc le retard n'était causé que par de Senne-

ville (1). Celui-ci prétendit qu'il n'était pas présumable que le biez eut été fait de main d'homme, puisque la rivière sur laquelle le moulin était construit n'avait point d'autre cours que ce biez aboutissant à la rivière d'Oise; il déclarait ensuite qu'il adoptait la défense d'entrer dans le jardin de d'Abancourt, à peine de 10 livres d'amende contre chaque contrevenant.

L'abbé Migneux des Essarts, titulaire du prieuré de Ste-Thimotée de Tupigny, qui s'était signalé avec la plus grande distinction à la tête des paysans de son voisinage en 1650, réclamait à cause de la destruction d'un pont qui le privait d'une partie de ses revenus, (2) et l'empêchait d'ailleurs de parvenir à des prés de son bénéfice. Les habitants d'Hamégicourt et Philippe de Braillon, seigneur de Brissy, se plaignaient vivement de leur côté, prétendant que les nouveaux travaux les ruinaient, le bruit s'étant répandu que Cousin de Senneville se proposait de faire rompre la rayère d'Hamégicourt (1665) (3).

De Froidour, n'ayant pu établir un bon accord, trouva en rentrant à La Fère une requête où d'Abancourt disait que de Senneville « faisait grande parade de son entreprise, sans » pourtant avoir encore rien fait de considérable et qu'il » pouvait faire flotter les bois à l'aide d'écluses par la morte » eau sans passer par le canal du moulin. » Elle ne changea pas les convictions de de Froidour qui se prononça, par une sentence du 27 mai 1665, pour le passage et le flottage par le biez et la ventellerie du moulin, à peine de 4,000 livres d'amende, sauf indemnité raisonnable exigible de Mademoiselle de Guise ou de de Senneville.

Un an après (24 mai 1666), de Senneville reçut d'Armand-Charles de Mazarin, seigneur de La Fère et de Marle, une

(1) Archives de l'Aisne, B. 1234.

(2) Il y avait perçu un droit d'un demi-pot de vin ou de deux sous et demi par charrette.

(3) Archives de l'Aisne, B. 1234

somme de 3,000 livres destinée au rétablissement de l'écluse de Chauny dans le plus bref délai, afin que la navigation fut libre « pour le passage des batteaux montans et avallans de » Chauny à La Fère. » De Senneville s'obligeait à entretenir cette écluse et le canal, avec faculté de recevoir les droits sur les marchandises qui y passaient (1).

De 1663 à 1673 des délits nombreux furent commis. La justice intervenait à chaque instant pour les constater et les punir, Guillaume Le Charon, abbé de Saint-Nicolas-des-Prés de Ribemont, donnait un fâcheux exemple, en faisant enlever par ses valets, les bûches qu'il pouvait découvrir au fond de l'eau (16 décembre 1668) (2).

L'entrepreneur de la navigation courait lui-même quelque fois du danger dans ses réclamations. Il faillit périr à Vénérolles, le 13 décembre 1670, en allant constater avec Théodore Marquette, charpentier à Origny-Ste-Benoite, un vol de bûches de flottage dans la maison d'Antoine Macaigne. Il eut maille à partir avec trois femmes qui le terrassèrent, l'accablèrent de coups et lui enlevèrent sa perruque. Grâce à cette dernière circonstance, de Senneville put sortir de la maison. Marquette, joyeux de le voir dehors, chercha à le rétablir de son évanouissement et le mit à cheval. Il était temps, car Macaigne et son frère avaient déchargé sur lui leurs fusils en disant : Mordieu, vous êtes bien hardis d'entrer céans ; il faut que je vous tue ! L'entrepreneur ne fut pas atteint ; mais il put entendre siffler deux ou trois balles qui lui étaient destinées. Il s'achemina vers la maison du fermier du fort de Vénérolles et y trouva Claude Marié, flotteur. Il le pria d'envoyer chez Macaigne pour avoir sa perruque ; mais le flotteur lui répliqua « qu'il fallait bien » s'en garder, parce que ces sortes de gens là pouvaient faire » un mauvais coup. » Et comme Macaigne avait dit que si Cousin avait échappé une fois, il n'échapperait pas l'autre,

(1) Archives de l'Aisne, B. 761, Bailliage de La Fère.

(2) — — B. 1109, 1234, 1235, même fonds.

de Senneville n'insista point et rentra sans perruque à Étreux (4).

Les pillages, du reste, étaient très-communs sur tout le parcours de la navigation, et on regardait les bûches perdues comme des épaves dont chacun pouvait s'emparer. Aussi Jean Clouet et Théodore Marquette, flotteurs, jugèrent-ils prudent de s'adresser au bailliage de La Fère qui leur permit (24 mars 1670) « de se retirer vers les juges ecclésiastiques pour obtenir monitoires afin d'avoir révélation des bois mal pris et volés » (2).

De Senneville s'était associé Simon Mazier et Noël Roger. Il paraît que la compagnie ne montrait pas toujours une grande exactitude au paiement des bateliers, car Jean Clouet, flotteur à Étreux, se rendit, le 15 avril 1670, à La Fère, et s'y plaignit au lieutenant du bailliage « qu'il avait traité » pour flotter et conduire tous les bois de brin et de sciage » provenant des ventes et exploitations des bois du duché » de Guise du port de Lesquiennes à Conflans, à raison de » 50 livres pour cent de solives réduites, payables à mesure » du travail ; en exécution duquel traité il a employé au » flottage jusqu'au nombre de cinquante personnes à ses » propres dépens, à l'aide desquels il a mis sur la rivière » audit port de Lesquiennes, la quantité de 408 pièces de » bois carré et bois de brin montant à plus de 4,000 solives » qui ont été conduites par flottage jusqu'au village » d'Origny-Ste-Benoîte, sans avoir touché plus de 50 livres, » ce qui l'avait mis dans la nécessité de renvoyer plus de la » moitié de ses ouvriers desquels il a essuyé de mauvais » traitements, et l'ont obligé de s'absenter pour ne point » courir risque de la vie » (3).

L'entreprise de de Senneville n'était pas dans de belles

(4) Archives de l'Aisne, B. 1233, Bailliage de La Fère. Macnigne fut condamné, le 9 février 1671, à 200 livres d'amende et banni du bailliage de Vermandois.

(2) Archives de l'Aisne, B. 1009, Bailliage de La Fère.

(3) Archives de l'Aisne, B. 1077, Bailliage de la Fère.

conditions de prospérité. La rivière d'Oise présentait à Samigny les mêmes difficultés qu'autrefois. Le commerce des grains en souffrait beaucoup, surtout à La Fère. Les habitants de cette ville adressèrent, le 22 août 1670, des remontrances au Parlement de Paris sur ce passage « si fâcheux » et si difficile qu'il estoit impossible de faire avancer aucun bateau à moins de le décharger totalement, pour le faire passer à huide avec grands frais et grande peine, ce qui ruinoit les marchands et interrompait le cours de la navigation. » Celle-ci excitait de vives réclamations : on se plaignait partout d'inondations produites par les retenues d'eau des écluses, portes et pertuis. Les pertes de toute nature augmentèrent de 1670 à 1675. Enfin les bateaux et les trains cessèrent d'arriver du Nouvion. On se contenta du flottage. Les bois de corde jetés confusément à bûches perdues dans la rivière parvenaient encore à La Fère, où on les empilait pour former les traîneaux destinés à la ville de Paris. Il n'arrivera plus, en 1680, aucun bois de flottage de la forêt du Nouvion. L'exploitation finissait, privée de ressources ; tous les efforts se reportaient là où on éprouvait moins de difficultés (1).

En 1684, le canal de Chauny était très délabré. La porte rompue entraînait dans sa chute la maçonnerie qui la soutenait ; les grès poussés par les digues faisaient saillie de deux pouces de chaque côté en beaucoup d'endroits ; cela suffisait pour intercepter complètement le passage des bateaux « faits sur la mesure de l'embouchure du canal. » Les plus petits n'avaient point leur libre cours à cause du peu de profondeur des eaux qui n'étaient plus retenues. Le commerce souffrait considérablement de ce fâcheux concours de circonstances. Les blés et l'avoine amassés à l'ordinaire pour l'approvisionnement de Paris, dans les greniers de La Fère, étaient gardés à perte ; les bois de charpente et de

(1) Archives de La Fère. Délibérations. -- Archives de l'Aiane, B. 970. Bailliage de La Fère. B. 789.

chauffage empilés aux ponts de Beautor et de Rouy dépérissaient. Les marchands renonçaient aux transports par terre qui les privaient de bénéfices et attendaient un meilleur sort de l'équité bien connue de Marie de Lorraine.

La ville de La Fère décida dans une assemblée extraordinaire que cette princesse et de Senneville seraient sommés de satisfaire à leurs obligations par le rétablissement du canal en maçonnerie et charpente « en sorte que les grandes » eaux étant retenues à la hauteur ordinaire, les bateaux » puissent monter au port de La Fère et charger les grains » pour Paris. » Elle décida aussi que le prévôt des marchands serait informé du mauvais état du canal (1).

La sommation fut faite par le sergent Buhot, le 2 décembre 1684. Marie de Lorraine voulant exécuter ses engagements, chargea Antoine Lotin, architecte à son *château de Marchais*, de rédiger le devis des travaux ; mais de Senneville la contrecarrait. Une sentence arbitrale intervint, le 24 juillet 1682, sans rétablir une complète harmonie. Marie de Lorraine désirait qu'on recourût aux lumières de son architecte ; de Senneville préférait une adjudication. Il l'emporta, et François Lemaire fut chargé, le 8 août 1682, de faire, moyennant 12.550 livres, les travaux indiqués. Mais lorsqu'il s'agit de la mise à l'œuvre, de Senneville changea de résolution et donna sa confiance à Isaac de Semery, habitant de La Bussière. Celui-ci fit construire par Claude Guérain et Henri Colnet, charpentier, un moulin pour épuiser l'eau ; remit la porte du canal et en boucha avec un peu de mousse les ouvertures. Ces réparations suffirent provisoirement. Le commerce reprit de l'activité. Mais on eut la malheureuse idée de faire arriver par le canal des arbres flottants destinés aux châteaux de Versailles et de St-Germain-en-Laye ; ces arbres passèrent en ruinant de nouveau le canal, et firent écrouler une partie de la maçonnerie. (2).

(1) Archives de la ville de La Fère. Délibérations.

(2) Archives de la Ville de La Fère ; délibérations. Archives de l'Aisne, Bailliage de La Fère ; enquêtes du Bailliage de Chauny.

La ville de La Fère chargea Michel Bureau et Louis Mou-
niaux, maçons, de lui faire connaître l'état du canal. Les
experts affirmèrent leur rapport, le 20 août, devant Daoust,
notaire. On fit ensuite de nombreuses démarches auprès du
Parlement et du Prévôt des marchands de Paris ; mais les
choses restèrent dans le même état. La ville renouvela ses
efforts, en 1684, sans plus de succès. Le port situé devant
l'arsenal où se faisait le chargement des grains destinés aux
villes de Paris et de Pontoise, était tellement dégradé par
les attérissements qu'aucun bateau n'y pouvait plus aborder.
Le commerce des grains était tombé ; celui des bois de
sciage « ne se faisait plus qu'à grand frais de voiture par
» terre depuis la forêt de St-Gobain et les bois voisins jus-
» qu'au port de Chauny, » La Fère chargea (24 avril 1684)
Laurent Hugueny, procureur au Parlement, de solliciter le
rétablissement de la navigation et la construction de deux
retenues d'eau entre le port de la ville et le canal, l'une
dans le voisinage du bois Barbet, l'autre au-dessus de
Condren. Elle décida en outre « que le canal seroit visité
» pour estimer la quantité et qualité des provisions sur les
» ports de Rouy et dans les greniers de la ville destinés pour
» Paris et du déperissement d'icelles pour répéter ensuite
» toutes pertes, dommages-intérêts et dépens contre ceux
» qui ont négligé et sont en retard de faire rétablir et répa-
» rer le dit canal, chercher à obtenir arrêt ou règlement
» pour l'exécution duquel il plaira à la cour ou à M. le
» Prévôt des marchands de commettre un juge non sus-
» pect. »

La ville se plaignit aussi, le 40 novembre suivant, à l'in-
tendant de Soissons qui montra de l'indifférence, sinon de
la mauvaise volonté (1). La Fère ne se rebuta point et le

(1) Archives de la Fère. Délibérations. de Bossuet répondit, le 6 janvier 1685,
à la ville qui lui manifestait le désir de procurer du travail aux ouvriers qui
en manquaient dans l'hiver : « Vous observez, s'il vous plaît que les rivières
» de Sambre et d'Oise et le canal de Chauny ne sont point de cet ouvrage. »

pria de demander le rétablissement du canal de Chauny ; mais Antoine Bossuet fit peu de démarches. La détresse de l'Etat épuisé par des guerres interminables l'excusait du reste, et l'empêchait de solliciter des subventions indispensables, pour rendre au commerce des grains et des bois, l'activité qui lui était nécessaire. Enfin, le Conseil d'Etat, par un arrêt du 21 avril 1705, accorda à la ville de La Fère la coupe du bois du Parc, pour l'aider à rétablir ce canal qui était l'objet de tous ses vœux. Elle avait été obligée de faire de fortes dépenses pour l'obtention de cet arrêt, et ne pouvait payer la somme de six cents livres nécessaire pour l'expédition des lettres patentes. Elle abandonna tous ses droits à Jacques Cronier, Charles et François Cœur de Roy, qui s'engagèrent à faire les avances nécessaires pour le rétablissement du canal qui, selon le devis de Peyronnet, ingénieur ordinaire à Soissons, pouvait exiger un sacrifice de 24,000 livres. (1) L'entreprise devait être terminée en trois ans. Les travaux furent faits par Jean Gruge, Nicolas Vuatelet et Jean-Baptiste Billaudel. Les entrepreneurs s'étaient réservé la jouissance des droits de navigation, que l'Etat échangea l'année suivante, contre la superficie du bois du Parc de La Fère, à la réserve de deux arpents et demie de haute futaie (8 octobre 1705). (2).

Le contrôleur des finances, Desmarest, écrivit en conséquence à M. Payen, grand maître des eaux et forêts de l'Ile de France, que M. Le Fèvre d'Ormesson, intendant de Soissons, l'avait informé de la nécessité de presser la vente du fond de 75 arpents de bois du Parc. Il lui manda, en attendant, de dire aux adjudicataires qu'on leur remettrait, dans un délai de trois mois, une somme de 3 à 4,000 livres. Il y a tout lieu de croire qu'elle fut payée et que le produit de la vente du fond précité faite avec faculté de défricher, en

(1) Archives de la ville de La Fère Délibération de l'assemblée générale du 10 juin 1705.

(2) Cet échange a été homologué, par le Conseil d'Etat, le 29 décembre 1705.

exécution d'un arrêt du Conseil d'Etat du 5 août 1706, fut suffisante pour le paiement des frais de rétablissement du canal de Chauny.

Bien qu'une longue expérience eut fait reconnaître à quel point l'entretien du canal était dispendieux, Caignart de Marcy forma le projet de le creuser et élargir jusqu'à Sissy, de le prolonger jusqu'à St-Simon, et enfin de rendre la Somme navigable de St-Quentin à Amiens et à Pecquigny. Il forma une Société et obtint, au mois de septembre 1724, des lettres patentes. Henriette, Palatine de Bavière, héritière de Marie de Lorraine, s'opposa à leur vérification, en se fondant sur la concession faite en 1662. De Marcy s'engagea, le 13 août 1725, à lui payer une indemnité de 50,000 livres et l'enregistrement fut fait le 7 septembre 1725. Henri, duc de Bourbon, prince de Condé, réclama et obtint une égale indemnité du chef de sa femme, Anne de Bavière (23 août 1729). Les travaux du nouveau canal commencés en 1724, de Tugny à Chauny, furent discontinués en 1730. L'entreprise abandonnée faute de ressources, fut reprise par Louis-Antoine de Crozat, qui forma une nouvelle Société (31 mai 1732); obtint des lettres-patentes (juin 1732) et fit exécuter les travaux de La Fère à St-Quentin, par Folio et Duvaugarnier. Ponthieu entreprit ceux de Fargniers à la Somme. (1) Ce dernier, vivement appuyé par les négociants de St-Quentin, de Cambrai, de Douay et de Lille, fut préféré, et le canal fut creusé. Le canal de Sambre et Oise donnant accès aux fosses à charbon, favorisait la défense de la place de Landrecy, où il devait aboutir et de celles de Valenciennes, de Maubeuge et d'Avesnes. Lafite-Clavé, capitaine du génie, étudia le terrain en 1781; mais le délabrement des finances de l'Etat fit ajourner les travaux. La République Française décréta enfin, le 4^e brumaire an 3 (22 octobre 1794), que le canal serait exécuté sous la direction des ingénieurs militaires, pour donner des débouchés aux forêts nationales de Mormal et du

(1) Intendance d'Amiens, C. 800, Archives de l'Aisne.

Nouvion, aux charbons de terre et aux fers du Hainaut ; mais la nécessité d'employer les fonds disponibles à des besoins plus urgents, ajourna l'entreprise. Le canal devait avoir 27 pieds de large et suivre les vallons du Noirieu ou Braon, et de l'Oise depuis Landrecy jusqu'au canal Crozat.

Le canal de Sambre et Oise fut enfin concédé pour 99 ans, par la loi du 30 avril et l'ordonnance royale du 30 octobre 1833, à une compagnie particulière. La navigation ouverte à la fin d'octobre 1838, interrompue le mois suivant par la chute d'une écluse, fut rétablie au mois de février suivant. La longueur du canal de Sambre et Oise est de 65 kilomètres ; son bief de partage ne présente point de tranchées et de souterrain. Les bateaux le parcourent facilement, sa pente est rachetée par trente huit écluses dont trois sur le versant de la Sambre, le surplus, sur celui de l'Oise. Le tirant d'eau des bateaux est fixé à 4 mètre 50 centimètres. La base des écluses est de 4 mètre 65 centimètres.

Il fut question, en 1835, d'établir un canal de dérivation de Guise à Vadencourt. La ville de Guise vota même une somme de 50,000 fr., mais le projet ne reçut pas d'exécution, malgré son utilité incontestable.

Les travaux de canalisation de la fausse Sambre, du Noirieu et de l'Oise, entrepris depuis 1661, répondaient à de véritables besoins. Ils eurent la mauvaise chance de n'être point entrepris par des Sociétés puissantes comme celles d'aujourd'hui, qui favorisent dans nos contrées la culture du lin et du chanvre ; le tissage des étoffes ; l'activité des fabriques de sucre, des distilleries et des établissements métallurgiques ; l'exportation du charbon de terre et des ardoises. De nouvelles artères se formeront encore. La civilisation guidée dans ses efforts pour arriver au mieux possible, accomplit progressivement ses destinées au profit des populations, pour la prospérité desquelles tout sera tenté.

BABEUF A ROYE.

Rapport sur l'opuscule de M. Coët,

Par M. MATTON.

M. Coët, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, vous a fait parvenir une notice très-intéressante, qui comprend 24 pages petit in-8°, sur François-Noël Babeuf à Roye. C'était la partie la moins connue de la vie de ce personnage, dont la naissance remonterait au 23 novembre 1760, au lieu de 1764, ainsi que l'affirment certains biographes.

Le père de Babeuf, instrument subalterne des exactions des fermiers généraux auteurs du pacte de famine, avait, nous dit M. Coët, donné à son fils une éducation virile, au-dessus de sa condition, et l'avait élevé sévèrement. Peut-être avait-il pressenti l'avènement du Tiers-Etat.

Babeuf fils, obligé pour vivre de devenir domestique de bonne famille et enfin feudiste ou commissaire enregistreur des exactions seigneuriales consacrées par le temps, savait ce qu'elles avaient d'odieux. Partisan de la classe des vilains et des manants, à laquelle il appartenait à tous titres, Babeuf ressentait leurs légitimes douleurs. Les bienveillants égards dont il avait été journellement entouré, n'avaient pu effacer de son âme la mauvaise impression qui s'y était produite. Elle se manifesta facilement aux jours des haines populaires, et Babeuf dévoila ses idées avec une farouche énergie. Il s'empressa de brûler lui-même, sur la place publique, les terriers qui avaient fait vivre sa famille. Le plébéien ennemi du monopole préférerait les angoisses de la faim au bien-être que la noblesse et les aides procuraient à sa famille. Il exhortait le peuple à s'affranchir de toute entrave et à se faire justice lui-même, si ses mandataires ne comprenaient pas toute l'étendue de leur mandat. L'abus n'a pu recevoir du temps la moindre consécration ; la nécessité d'État ne peut

le perpétuer. Le peuple est maître de tout ; le sol et la fortune lui appartiennent ; le bonheur commun doit être son unique loi. Le langage de Babeuf, comme l'a parfaitement fait ressortir M. Coët, excitait trop les passions populaires pour que la municipalité de Roye, l'administration des aides et le gouvernement lui-même, ne cherchassent pas à faire disparaître momentanément de la Picardie, un personnage qui jouait un rôle très-dangereux pour les favorisés de la fortune. L'amnistie rendit à Babeuf la liberté sans le corriger de ses erreurs. Convaincu de l'excellence de ses doctrines puisées dans les œuvres mal comprises de Jean-Jacques Rousseau et des philosophes du XVIII^e siècle, il chercha à les faire prévaloir et mourut courageusement en servant de drapeau à la plus étrange des utopies.

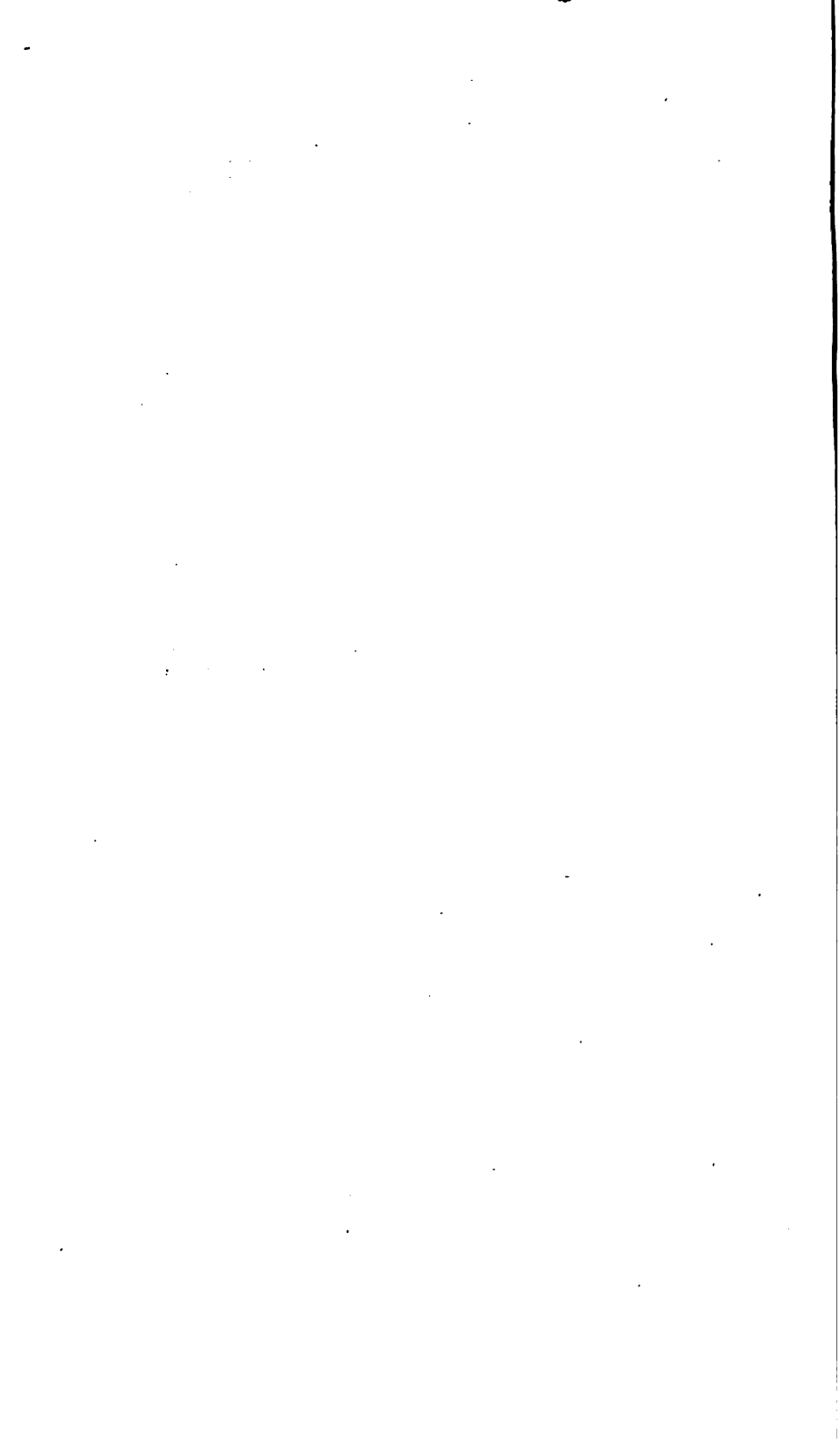
Au moment où Babeuf agitait la Picardie, les droits d'aides, de gabelles et de traites foraines n'y étaient perçus qu'avec les plus grandes difficultés. Les employés, regardés avec mépris, étaient souvent battus et chassés de leurs postes par les populations. Leur situation était intolérable. La plèbe Saint-Quentinoise s'insurgea au mois de juillet 1789, et détruisit les bureaux des fermes. L'année suivante, on fut obligé de faire venir à St-Quentin des troupes réglées. Babeuf était l'auteur principal de ces désordres. Son discours prononcé, le 7 mars 1790, devant la municipalité de Roye contre les droits d'aides, eut, comme M. Coët l'a fort bien dit, un grand retentissement dans la Picardie (1). Fier de ce succès, Babeuf osa publier que si toute l'Assemblée nationale était oppressive, il fallait lui résister ; que c'était même un devoir.

Comme l'a fait remarquer M. Coët, Babeuf fut décrété de prise de corps, pour répondre de la violence des articles du correspondant picard imprimé à Noyon, et amené à la conciergerie de Paris ; mais son arrestation n'intimida personne.

(1) Cet écrit fut envoyé par les aubergistes et cabaretiers de Péronne à ceux de Guise, vers la fin d'avril 1790.

L'agitation continua. On publia dans le Soissonnais deux écrits qui discréditaient complètement les aides (4). Un individu précédé d'un tambour alla à Guise et dans les villages chanter la suppression de cet impôt, sans rencontrer la moindre résistance. Des femmes osaient insulter le contrôleur des aides de la même ville et disaient hautement *qu'on se moquait des ordonnances et que Martin bâton marcherait*. A La Fère, les troupes royales chargées d'escorter les employés, disaient à demi-voix aux marchands qui s'empressaient de faire leurs déclarations : *N'en faites rien, n'ayez pas peur*. Ces faits attestent suffisamment l'étendue de l'effervescence populaire encouragée dans la Picardie par les efforts de Babeuf.

(4) Mémoire pour les débitans de vin et autres liqueurs de la ville de Soissons. — Mémoire pour les bourgeois, mercenaires, vigneronns vendants vin, etc., dans la ville de Vailly et communautés y adjacentes. Ce dernier mémoire avait pour épigraphe ces mots : Arracher aux tyrans acharnés leurs victimes, faire cesser l'excessif martyre des vrais soutiens de l'Etat, rien de plus essentiel, rien de plus urgent.



LES MANUSCRITS A MINIATURES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LAON.

(Compte-rendu de l'ouvrage de M. ED. FLEURY, sur)

Par M. PILLOY, membre titulaire.

Messieurs,

Vous avez, dans l'une de vos séances, autorisé l'un de vos membres, M. Fleury, à faire, pour être inséré dans votre bulletin, un résumé de l'intéressante étude qu'il a récemment publiée sur les Manuscrits à Miniatures de la Bibliothèque de Laon (1).

Diverses circonstances ayant empêché notre honorable collègue de s'occuper de ce résumé, je viens, sur sa prière, vous rendre compte de l'œuvre importante qui a nécessité à son auteur de laborieuses recherches, beaucoup de travail, de soins, en même temps que des sacrifices pécuniaires d'une certaine importance.

(1) Quelques personnes ont contesté ce titre en disant que la plupart des Manuscrits décrits par M. Fleury ne possèdent pas de *Miniatures*.

Ces contestations ne sont pas fondées. *Miniature* vient de *minium*, rouge, parce que c'est une couleur qui était le plus souvent employée au début de cet art, et voici ce que dit Bescherelle au mot **MINIATURE** :

• Paléogr. *Lettres de couleur rouge tracées au minium, qui commencent les chapitres et les paragraphes des manuscrits les plus anciens. Plus tard, les manuscrits se composèrent de lettres ornées et peintes de toutes sortes de couleurs. La découverte de l'imprimerie ayant fait tomber la vogue des manuscrits, les peintres en miniature se jetèrent sur le portrait, la peinture des boîtes, des tabatières, etc.* »

Si de nos jours, *miniature* implique une peinture de portrait et généralement un tableau de très-petites dimensions, il n'en faut pas conclure que ce mot a toujours été pris dans cette acception. C'était au contraire le seul terme que M. Fleury pût employer avec justesse.

Je n'ai pas besoin. Messieurs de m'appesantir sur la valeur de cette étude, la récompense qu'elle a value à M. Fleury en dira plus que je ne pourrais le faire.

Qu'il me soit seulement permis de déclarer, que si la collection de Manuscrits de la bibliothèque de Laon est un véritable trésor dont la ville peut s'enorgueillir à juste titre, cette collection devra à notre collègue d'être appréciée par tous les érudits. Il est, en effet, toujours difficile de se rendre compte de monuments de ce genre sur des descriptions sommaires comme celles qui se trouvent dans le catalogue raisonné de M. Ravaisson (1). Il faut, ou voir par les yeux du bibliophile, ou entreprendre de longs voyages, pour juger *de visu* de la justesse de ses appréciations.

A côté de la discussion, M. Fleury a mis des preuves parlantes. Ses dessins sont la reproduction fidèle des ornements, des miniatures, qui, avec la forme de l'écriture, sont assez souvent les seuls indices de l'époque à laquelle appartiennent les Manuscrits.

A l'aide de son ouvrage, chacun pourra donc, non-seulement juger de la valeur des richesses de notre bibliothèque communale, mais encore opérer des rapprochements qui ne seront pas sans profits pour la science comme pour les arts. A ce double point de vue, notre collègue a donc droit à la reconnaissance du pays et à celle des bibliophiles.

J'ai hésité quelque temps, je dois l'avouer, à entreprendre ce résumé qui aurait beaucoup gagné à être rédigé par l'auteur de l'étude, et si je me suis décidé à m'en occuper, c'est que j'ai compté sur votre indulgence qui, je l'espère, ne me fera pas défaut.

M. Fleury a suivi, dans la description des Manuscrits de la bibliothèque de Laon, l'ordre chronologique. C'est par siècles qu'il a classé ces produits scientifiques et artistiques

(1) Un volume in-4° publié en 1849. — Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques des départements, publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Tome 1^{er}.

à la fois, de la patience des pieux reclus, ces œuvres immenses dont l'entreprise effraierait aujourd'hui.

Nous observerons nécessairement le même ordre et nous commencerons comme lui par le :

VII^e SIÈCLE

qui est représenté à la bibliothèque par un volume ayant pour titre : *Isidorus de Naturâ rerum*. (N^o 423.)

L'âge de ce Manuscrit a été déterminé par M. Ravaisson qui s'est basé pour cela sur la ressemblance de son écriture avec celle du fac-simile de *Re Diplomaticâ*, de la même époque, donné par le Père Mabillon.

Si on le compare aussi avec le fragment d'écriture anglo-saxonne du VII^e siècle publié dans le *moyen-âge et la renaissance*, on remarquera que les E sont de la même famille. L'intérieur des O est coloré dans les deux Manuscrits ; seulement, les majuscules données dans l'ouvrage cité en dernier lieu sont mieux dessinées, plus soignées que celles du Manuscrit 423, qui du reste, accuse une main peu exercée.

L'onciale majestueuse régulière du VI^e siècle s'est transformée en une demi-onciale plus expéditive, en perdant toutefois des qualités qui la distinguent ordinairement.

Les illustrations se ressentent de l'inexpérience du copiste, et, il faut le dire aussi, du goût barbare de l'époque. Ce ne sont pas encore des miniatures comme les siècles suivants en produiront, mais c'est déjà plus que les enjolivements à la plume que les calligraphes des siècles précédents affectionnaient.

Nous n'indiquerons pas les noms que la science moderne a imposés aux divers ornements qui constituent les grandes lettres et les têtes de page, noms qui ne sont pas acceptés par tous les savants, mais nous nous contenterons de dire que ces ornements se composent principalement de poissons (symbole de Jésus-Christ, les cinq lettres dont ce nom est formé en grec étant les initiales des mots *Jésus-Christ*,

filz de Dieu sauveur); d'oiseaux, seuls ou accouplés, ou formant les panses d'initiales, dont des poissons ou d'autres oiseaux composent les montants; de monstres moitié oiseaux moitié poissons ou serpents, et enfin de rares figures humaines.



ces représentations d'objets empruntés au règne animal; il faut ajouter quelques feuillages, mais ce qui domine, ce sont surtout les cables et les entrelacs, les grecques et les méandres que les Mérovingiens affectionnaient tant, puisqu'on les trouve reproduits à profusion sur les bijoux que fournissent par-

tout leurs sépultures.

Le Manuscrit 423 est évidemment contemporain de la génération franque qui nous est à chaque instant révélée par ses tombeaux. Les serpents à deux ou à trois têtes, les oiseaux, les poissons, les monstres indéterminables, les zig-zags et les cables sont le produit du même art, des mêmes goûts et par conséquent de la même époque. L'orfèvre les gravait sur les bijoux et les armes, le constructeur les sculptait sur la pierre et le bois des basiliques et des palais, en même temps que le calligraphe les couchait sur le velin.



maintenant, remarquons que des trois parties du volume, la première est celle qui contient le plus de capitales ornées, les autres n'en offrent qu'une faible quantité.

Généralement, de petites capitales peintes

sont semées partout, surtout dans la troisième partie. Les lignes sont tracées à la pointe sèche. Le vert, le rouge, le jaune et le violet dominent dans la peinture des grandes majuscules.

VII^e ou VIII^e SIÈCLE.

MANUSCRIT N° 137.

Grand in-f°, sur vélin. *In Xpisti nomine incipit liber Orosii presbyteri ad Augustum episcopum historiarum contra accusatores Xpistianorum.*



Le Manuscrit appartient au même type paléographique que le précédent. Il présente cependant plus de hardiesse, plus d'habileté dans le dessin et dans l'écriture, qui est aussi une demi-onciale, demi-expéditive.

Presque toutes les capitales ornées sont obtenues à l'aide de réunions d'oiseaux ; les poissons existent encore, mais ils sont plus rares ; quelques feuillages apparaissent aussi.

Le frontispice qui mérite une description particulière est formé d'une croix grecque au centre de laquelle se trouve le divin agneau (*ecce agnus dei* a écrit le dessinateur), la tête entourée du nimbre crucifère.



l'extrémité de chaque branche sont inscrits dans des cercles les quatre animaux qui symbolisent les Evangélistes.

Cette croix est encadrée par deux rangs de perles entre lesquels rampent toutes sortes d'animaux féroces.

Les deux tympanans supérieurs renferment le monogramme du Christ (XPI — IHV) et les deux inférieurs présentent, attachés par des chaînes aux bras de la croix, d'un côté deux poissons s'écartant pour former un alpha, et de l'autre deux colombes qui se courbent pour faire un oméga.

Le trait de ce frontispice est dessiné à l'encre noire ; le vermillon, le brun, le vert et le jaune sont les seules couleurs qui aient été employées.

Mentionnons encore un P dont le montant s'amortit par des fleurons et dont la panse est formée d'un oiseau multicolore.

IX^e SIÈCLE.

MANUSCRITS N^{os} 38, 97, 121, 299, 328, 422, 199, 107, 220, 68, 239 et 447.

Les cinq premiers ouvrages sont attribués par M. Ravaisson au ix^e siècle. M. Fleury pense qu'ils appartiennent aux premières années de cette période, à cause des lettres *capitulaires* qui les ornent et qui cessent avec la fin du règne de Charlemagne pour revenir en faveur à la fin du x^e siècle. Seulement, il fait remarquer que l'invention est à peu près nulle, tous les manuscrits de cette époque se ressemblant ; les types des vii^e et viii^e siècles se perpétuent, sont copiés servilement.

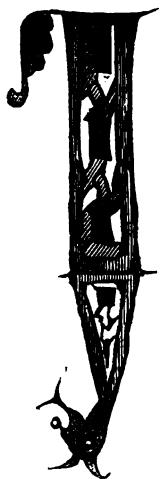
« On comprend » ajoute l'auteur « l'uniformité du type

» aux ^xⁱ et ^{xii} siècles, lorsque l'art du moyen-âge, pour
» exprimer l'idée de la divinité par l'emploi de la figure hu-
» maine se fera sincèrement hiératique, quand il croira que
» le principe réside essentiellement dans la forme. Pour re-
» présenter certains symboles et certaines personnalités, la
» sculpture et le dessin affecteront alors un système à peu
» près aussi absolu que celui qu'adoptèrent jadis les arts
» plastiques de l'Égypte et de l'Inde. Ici, cependant, les né-
» cessités n'étaient plus les mêmes, le symbole n'avait plus
» besoin de se cacher sous les austérités de la ligne, car
» c'est tout bonnement un genre et une mode qui prédo-
» minent, et ce genre manque tout-à-fait de variété. Il n'a
» pas d'imagination. Ce qu'un artiste a fait, l'autre l'imité.»

On comprend alors que si peu d'œuvres des ^{vii}^e, ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles soient illustrées. A défaut de modèles, les calligraphes s'abstinrent le plus souvent d'orner, se contentant d'écrire. Ainsi, sur 58 manuscrits du ^{ix}^e siècle que possède la bibliothèque de Laon, une douzaine seulement ont des lettres illustrées. C'est là un des caractères de cette époque, comme aussi d'aller d'un bout à l'autre tout d'un trait, sans blanc, sans alinéas, sans coupure ni temps d'arrêt.

Passons maintenant à l'examen des Manuscrits.

N° 38.



n fo sur vélin. *S. Hieronimi exposito in quinque prophetas, Joël, Jonas, Michæum, Naüm, Abacuc.*

Ce Manuscrit n'a pour toutes majuscules ornées qu'un P et un Q cablés, puis une M dont l'analogue se trouve dans le *Sacramentaire de Gellone*, ^{viii}^e siècle (Bibl. Imp). L'un des jambages est orné de feuillages et l'autre d'entrelacs.

N° 97.

In-quarto sur vélin. *Aurelii Augustini epis-*

copi de consensu evangelistarum incipit liber, provient de Notre-Dame de Laon qui l'avait reçu de Didon (évêque de Laon de 882 à 892), ainsi qu'il résulte d'une note marginale ainsi conçue : « *Hunc librum dedit Dominus Dido Episcopus Deo et S. Mariæ. Si quis abstuleris offensionem Dei et S. Mariæ incurrat.* »

Ce Manuscrit n'est pas le seul qui porte le nom de Didon ; cinq autres du même âge appartenaient à ce prélat ainsi que l'attestent de semblables notes inscrites également sur leurs marges.

A propos de ces inscriptions, M. Fleury pense qu'il ne faut pas en conclure que la date de l'épiscopat de Didon soit celle de ces Manuscrits qui avaient certainement plus d'un siècle au moment où ils sont entrés dans la bibliothèque de Notre-Dame.

« De même, dit-il, que les initiales du manuscrit 38 sont contemporaines de celles du *Sacramentaire de Gellone*, de même le grand P du manuscrit 97 de Didon se retrouve dans les alphabets consacrés par les Bénédictins aux exemples du style anglo-saxon (VIII^e siècle), style où fourmillent l'entrelac, la *chainette* des Bénédictins, les cœurs, les têtes de gouivres qui se retournent et se menacent de leurs dards. »

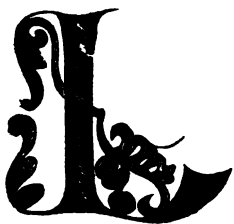
MANUSCRIT 121.

Recueil in-f° sur vélin; contient plusieurs extraits de Saint-Ephrem, et 299, in-f°. *Incipit liber Homeliarum Origeni Adamanti in libro Regum*, etc.

La comparaison de l'alphabet *antophylloïde* (à feuillages) des Bénédictins, avec les majuscules de ces deux volumes permet de les attribuer à la fin du VIII^e ou au commencement du IX^e siècle. Mentionnons la forme originale du Q au milieu duquel s'épanouit un quatre-feuilles qu'on dirait emprunté à l'architecture du XIII^e siècle.

MANUSCRIT 328.

In-quarto. *Cassiani, institutiones*, etc.



es initiales de ce Manuscrit appartiennent encore à l'alphabet qui vient d'être cité. Ce sont toujours des traits bordés de feuillages. L'intérieur d'un Q contient un nimbre crucifère.

MANUSCRIT 422.

In-f° sur vélin. *Isidori Hispalensis Tractatus de Naturâ*, etc.

Copie de l'œuvre du pieux évêque, bien plus récente que celle contenue dans le Manuscrit n° 423.

A l'examen de son écriture, on ne peut décider s'il date de la fin du VIII^e ou du commencement du IX^e siècle. C'est donc, comme le dit M. Fleury, un Manuscrit de transition.

Il ne renferme pour toute initiale que l'I ci-contre, mais il s'y trouve de curieux dessins où le calligraphe a tenté de rendre plus intelligibles les diverses idées de l'auteur ; à ce titre, ce livre mérite d'être consulté et étudié. Il s'y trouve ainsi un tableau des mois, une rose des vents figurée par des personnages nus, portant des ailes à la tête, et entourée de diverses constellations dessinées avec assez de verve ; une autre rose des saisons ; un tableau où sont dessinées les parties habitables et non habitables du globe terrestre (etc.)

MANUSCRIT 199.

Petit in-f° sur vélin. *Canones concilii Quarti Lateranensis*.

Avec ce Manuscrit, apparaît la lettre *Dracontine*. L'uniformité

mité va disparaître ; les enroulements des serpents, des chimères et des dragons vont fournir à l'artiste l'occasion de donner le champ libre à son imagination. Le pointillé, rare jusqu'alors, va venir ajouter un agrément de plus.

Le grand P qui commence la première page a plus d'un rapport avec les rares crosses abbatiales ou épiscopales de cet âge, qui soient venues jusqu'à nous. C'est le même enroulement, le même dragon terminal ; jusqu'au pointillé qui rappelle les perles dont ces crosses étaient ornées.

On voit aussi pour la première fois, à côté de l'*ex-dono*, la formule de malédiction contre le voleur du livre, s'il s'en trouvait jamais.

MANUSCRIT 107.

Petit in-f°. Traité de Saint-Ambroise de Milan sur l'Épître de Saint-Paul aux Romains.

Titre en onciales mêlées de capitales romaines. Écriture minuscules du ix^e siècle.

Ce volume n'a qu'une grande lettre, un P, dont les enroulements sont disposés de manière à en faire le monogramme du nom *Paulus* ; c'est plus ingénieux qu'élégant. Du reste, c'est le même genre d'ornements que celui du Manuscrit 199 : des tresses, des grecques, des zig-zags décoraient l'intérieur de la lettre, des entrelacs ornent les articulations, une tête de serpent termine un enroulement et des pointillés courent sur les bords de la lettre.

MANUSCRIT 220.

In-quarto. *Liber Amalarii de officiis ecclesiastici.*

Contient deux lettres ornées et peintes où l'on sent la transition qui s'opère dans le goût des calligraphes.

Ce n'est pas encore la magistrale tenue des initiales et des encadrements carolingiens, mais il y a plus de hardiesse, plus d'habileté, et les rinceaux qui s'essaient vont bientôt

s'épanouir et se régulariser pour figurer avec profusion dans les belles lettres des manuscrits *Carolins*.

Les titres et petites capitales des alinéas sont peints en cinabre. Chaque alinéa est précédé d'une petite croix rouge sur la marge.

MANUSCRIT 68.

Petit in-f°. *Évangélique* du commencement de la seconde moitié du ix^e siècle.

C'est un admirable Manuscrit, et non moins admirable est sa conservation.

L'onciale *Caroline* offre là son type de perfection avec toute sa largeur et sa carrure majestueuse. Les abréviations commencent à se montrer et à être signalées par des barres horizontales placées généralement au-dessus des lettres ou des mots tronqués. La capitale romaine est cependant encore employée pour les titres.

Jusqu'ici, l'or a toujours manqué (au moins sur les Manuscrits de Laon), mais il va reprendre une éclatante revanche et réjouir les ternes couleurs employées.

Les lettres ornées prennent un développement considérable ; elles occupent quelques fois une page entière. Tantôt, elles sont décorées de rinceaux et de feuillages et servent de souche à une végétation qui s'épanouit à l'entour (grand N du verseau de la page 4^{or}) ; tantôt les articulations et les extrémités sont ornées d'entrelacements savamment agencés (L et F de l'évangile St-Mathieu) ; tantôt encore, les rinceaux délicats ou empâtés alternent avec les torsades.

Un autre caractère de cette illustration, c'est la végétation parasite qui s'accroche partout, et les oiseaux de toute espèce, presque toujours huppés, qui s'y ébattent.

Souvent, les initiales sont monogrammatiques ; lorsqu'elles ne présentent pas ce caractère, elles sont accompagnées de minuscules ou de majuscules conjointes ou disposées de manière à composer tout ou partie du premier mot de la phrase.

IN PROLOGUS
INITIUM

W. Henry Del. et Sculp.

L'illustration n'est plus restreinte aux lettres ; elle enjolive encore les titres

Elle encadre les pages ; elle resplendit dans les canons, véritables monuments architecturaux affectant la forme de portiques à plein cintre, où les colonnes, les chapiteaux, les voussures artistement décorés sont de jaspé, de marbre, de porphyre, d'or, etc.

Nous terminerons par quelques remarques sur le faire et les couleurs, que nous emprunterons, sans y rien ôter, à l'ouvrage de M. Fleury :



« Le trait, toujours hardi, lancé toujours d'une main sûre d'elle-même, toujours un peu épais, comme il convient à une illustration d'une certaine dimension, est constamment tracé à l'encre rouge.

• Les couleurs, bleu souvent gouaché de blanc pour éviter la transparence du dessous, vermillon, pourpre ou violet aussi gouaché de blanc, sont d'excellente qualité, bien homogènes, bien broyées.

• L'or est de deux natures : celui des ornements moins brillant ; celui des capitales, dans les titres, plus vif, et ce dernier paraît être déposé en couches plus épaisses et de plus de relief, ce qui indique l'emploi du pinceau et de la plume. Le vert de différentes nuances, qui simule certains marbres des colonnes sur les portiques des canons d'Eusèbe, est peu



» flatteur à l'œil, le
» mélange n'en est
» pas bon. L'argent
» dont sont peintes
» certains lianes
» d'autres colonnes
» des portiques est
» terne comme tou-
» jours. C'est peut-
» être une applica-
» tion d'étain ou bien
» de cuivre que le
» temps aura oxidé.

» Les encres rouge
» et noire des textes
» sont superbes et
» n'ont rien perdu
» de leur éclat pen-
» dant leur longue
» existence.

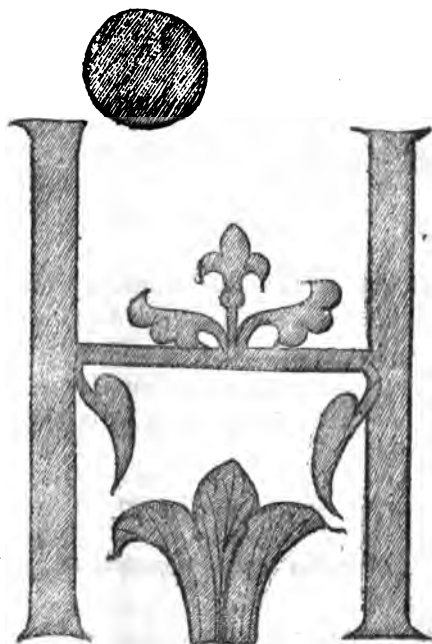
» Toutes les lignes
» sont réglées à la
» pointe sèche.

» Quant au velin,
» il est soigneuse-
» ment choisi ; il est
» épais, poli, indes-
» tructible. »

MANUSCRIT 259.

In-quarto. — *Graduale Romanum*. (Seconde moitié du ix^e siècle.)

Ne contient qu'une seule grande lettre : un A qui commence un titre en onciales bicolores (pourpre et vert), et qui est formé exclusivement de filets entrelacés. C'est bien encore là le genre anglo-saxon.



X^e SIÈCLE.

Si les Manuscrits des VII^e, VIII^e et IX^e siècles sont rares, ceux qui peuvent être attribués au X^e le sont encore plus ; cela tient assurément aux troubles intérieurs, aux invasions, peu favorables en effet à l'étude, qui eurent lieu dans le courant de ce siècle.

Cette époque n'est représentée à la bibliothèque de Laon que par quatorze manuscrits, la plupart insignifiants. L'art décroît jusqu'à ce que la renaissance ogivale vienne réchauffer l'imagination des calligraphes.

MANUSCRIT 252.

Lectionarium. In-quarto.

Son écriture rappelle celle des Manuscrits carolingiens ; mais on sent cependant, une certaine transition entre l'onciale pure qui décroît et la gothique qui va bientôt lui succéder.

Il ne s'y trouve qu'une seule majuscule ornée, c'est un grand F aux extrémités entrelacées et dont les tympans sont décorés de cordes enroulées.

On a sous les yeux une pâle réminiscence du goût du siècle précédent, sans l'ampleur et la majesté qui distinguaient ce dernier.

MANUSCRIT N^o 87.

Petit in-f^o. *Tractatus sancti Augustini in epistolam sancti Johannis.*

Ce Manuscrit dont l'écriture courante et les capitales onciales indiquent assurément le X^e siècle présente une innovation dans les ornements. Les dragons enroulés au milieu d'entrelacs et de rinceaux, qui forment une grande M, accusent plutôt le XII^e que le X^e siècle. Il y a plus de régularité, plus de souplesse dans les enlacements ; les raccor-

déments angulaires ont disparu ; c'est un acheminement vers la lettre *tourneure* (tournure) des siècles suivants.

XI^e SIÈCLE.

Si la bibliothèque est pauvre en Manuscrits du x^e siècle, elle l'est encore plus en ouvrages du xi^e puisqu'elle n'en possède que sept qui, de plus, sont insignifiants.

Le Manuscrit 250 bis (petit in-f°, *Lectioarium*) a cependant quelques lettres tournures, où les cablés et les tressés sont employés concurremment avec les rinceaux. Au pied d'un grand H se voit pour la première fois la tête encornée et ricanante du diable qui apparaîtra maintenant si souvent dans les enluminures, pour rappeler sans doute aux fidèles les dangers auxquels ils sont sans cesse exposés, puisque le tentateur peut s'insinuer jusque dans les plus profondes retraites et parmi les choses les plus saintes.

La couleur est mauvaise, mal broyée, sans adhérence au parchemin. « C'est, dit M. Fleury, une transition assez médiocre entre le beau coloris du bon temps carlovingien et les savants mélanges qui vont bientôt enrichir la palette des gouacheurs des siècles suivants.

« Je trouve encore », ajoute-t-il pour le Manuscrit 237, (*Missale Laudunense*) qui appartient au xi^e siècle « quelques petites initiales sauvages au possible, longues, minces, tremblées, tracées à l'encre noire et autour desquelles se groupent, pour les entourer, de gros pois rouges ; parfois les pois manquent et alors elles se doublent de traits rouges. C'est la vieillesse qui déraisonne ; c'est idiot autant que laid. »

XII^e SIÈCLE.

Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter encore à

M. Fleury ses appréciations sur les causes qui ont déterminé dès le XII^e siècle, la renaissance de l'art de la décoration des Manuscrits.

« Sans préparation, sans intermédiaire, nous passons
» de la décadence carlovingienne à la renaissance dont
» le célèbre Barthélemy de Vir, donna le signal dans le
» Laonnois. Les grands couvents se sont fondés au sein des
» forêts qui avaient réenvahi la contrée pendant deux siècles
» de misère et de barbarie. Des moines qui vont peupler et
» vivifier ces solitudes, les uns essartent et trouvent les bois ;
» les autres ensemencent et fertilisent les conquêtes sur la
» nature sauvage. Ceux qui ont la vocation de la science et
» de l'étude recueillent les vieux manuscrits qui ont échappé
» aux barbares du dehors et du dedans ; ils s'enferment dans
» le calme et le silence du *scriptorium* ; ils déchiffrent les
» vieux parchemins, les palimpsestes et les copient. Ils les
» entassent dans le trésor de leur couvent ou dans la *librai-*
» *rie* qui est un autre trésor, et les Psautiers, les Missels,
» les Lectionnaires, les Bénédictionnaires, les Evangélistes,
» les Processionnels, les Rituels, les Obituaires, les Ponti-
» ficaux, les Bibles, les *Plenarium*, les Recueils d'hymnes
» et d'Homélies, les Copies des Epîtres des Apôtres, les
» extraits des Pères vont devenir des objets aussi précieux
» que les plus précieux produits de l'orfèvrerie. Les riches
» monastères vont se les disputer, se les envier, les multi-
» plier à l'envi les uns des autres.

» De même que l'architecture, qui déjà dédaigne les tra-
» ditions romanes et entasse dans un miracle d'inven-
» tion hardie et de génie, les ogives sur les ogives, les
» étages sur les étages, les tours sur les nefs et éventre
» les nues de la pointe aigüe de ses clochers de pierre, den-
» telle que rien ne semble soutenir dans l'espace, de même
» enfin, que l'architecture progresse et s'idéalise, la calli-
» graphie s'épure, se passionne et s'embellit par un effort
» puissant qui lui fait, d'un bond, franchir d'immenses
» espaces. »

Nous allons passer en revue quelques Manuscrits, qui fourniront l'occasion de faire ressortir les caractères de l'art à cette belle époque.

MANUSCRIT 29.

In-folio. — *Psalterium glossatum sine titulo.*



et la *Ludovicienne*.

Le texte des psaumes est écrit en gros caractères sur une bande étroite au milieu de la page, et de longs espaces séparent les lignes. Dans l'interligne et sur les marges, la glose (*glossatum*) et le commentaire sont tracés d'une écriture très fine et du même type, exactement, que le texte latin. Les phrases commencent toujours par de petites capitales rouges ou vertes.

Chaque psaume débute par une jolie initiale ventrue aux traits larges et assurés. Les extrémités des lettres sont assez souvent roulées en volute et l'intérieur est décoré de feuillages ou d'enroulements où se mêlent quelquefois des chimères et des dragons.

Voici venir la lettre tournure par excellence. C'est un véritable artiste qui a tracé et exécuté le grand B par lequel commence l'ouvrage. Quel heureux choix de formes ? Comme cette végétation se plie à tous les caprices du dessi-

nateur et quels heureux caprices ? Qu'il a bien su tirer parti des galons unis et perlés ?

Qu'un enroulement soit trop régulier, vite une chimère vient s'y ébattre pour en briser la monotonie. Quelle rage anime tous ces monstres ? Les feuillages et les rinceaux se tordent sous leurs efforts.

Parfois l'initiale sert de cadre à de petites scènes animées ; les prophètes, les rois nous apparaissent avec cette pose naïve, ces mouvements de tête bien caractéristiques de l'époque de leur création.

On s'extasie quelquefois sur l'admirable agencement de la décoration des chapiteaux et des voussures du XII^e siècle, où le sculpteur a produit d'étonnantes merveilles d'adresse et de bon goût. Le miniaturiste avait une ressource de plus que le *tailleur d'images*, la couleur, et il en a largement usé. L'or, le bleu d'outremer, le vermillon, le jaune gouaché de blanc, le vert et le blanc, bien préparés se marient agréablement. La teinte a cessé d'être plate et unique ; elle se nuance pour faire tourner les enroulements, les lianes, les rinceaux et les feuillages. Les ors sont souvent damasquinés de vermillon. Bref, ce manuscrit est irréprochable et peut passer pour un type de perfection.

MANUSCRIT N° 10.

In-quarto. — Contient le livre de Daniel et le Deutéronome avec glose marginale et interlinéaire.

L'écriture est presque semblable à celle du Manuscrit n° 29. Les capitales des titres appartiennent encore à l'onciale qui continuera d'y être employée par exception, pendant tout le XIII^e siècle.

Chaque partie commence par une grande lettre ornée, du même style que celles du Psautier dont nous venons de parler.

MANUSCRIT N° 162.

*incipit liber vicesimus tertius moralium beati
Gregorii papa pars quinta. — In-folio.*

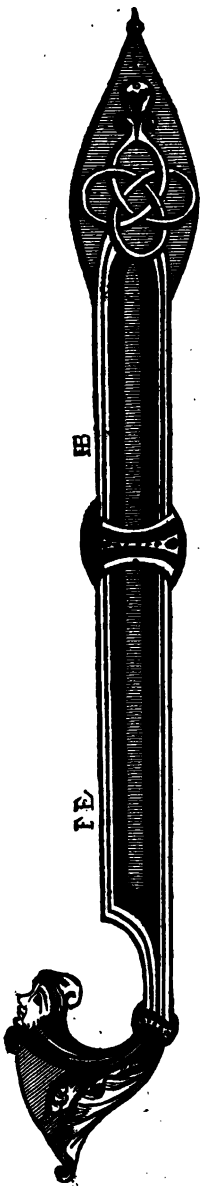
M. Fleury entre, à propos de ce volume, dans une courte digression historique que nous croyons devoir citer textuellement :

« Ce beau manuscrit provient de Cuissy et
• je penche à croire qu'il a été écrit par un de
• ces scribes que Luc de Roucy, premier
• abbé de ce monastère, chargea, dès que le
• couvent fut achevé et rendu habitable, de
• former une bibliothèque par des copies que
• l'on faisait sous ses yeux et sous sa direc-
• tion immédiate et éclairée. Grâce à cette
• influence intelligente, il se forma lentement
• une collection qui, vers le milieu du xii^e
• siècle, comptait déjà cinquante manuscrits,
• dont le n° 315 de la Bibliothèque de Laon
• (Homéiliaire de Cuissy même) donne la liste
• détaillée.

» Mon opinion ne paraîtra pas trop hasar-
• dée puisque parmi les volumes que cette
• liste énumère : *Numerus et nomina librorum*
• *Sanctæ Mariæ Cuisiaci hic recitantur*, je
• trouve cette mention : *Moralium Sancti Gre-*
• *gorti magni, duo volumina* (deux volumes des
• morales de Saint Grégoire le Grand). »

Ce Manuscrit n'est plus réglé à la pointe sèche ; ce sont des traits à l'encre grise qui encadrent et dirigent l'écriture.

Le style des majuscules rappelle celui des grandes et belles lettres tournures de la bonne époque carlovingienne. Les couleurs domi-



nantes sont le vert, l'azur et le vermillon. L'or ne s'y voit pas et est remplacé par le jaune.

Ce volume, ainsi que celui répertorié sous le n° 347, donnent à l'auteur l'occasion d'émettre l'opinion que la plupart des calligraphes n'étaient point miniaturistes, témoin les lacunes qui ont été ménagées à certaines pages pour les vignettes et les majuscules dont quelques unes sont simplement indiquées au trait ; beaucoup d'autres n'ont même pas été ébauchées.

Le MANUSCRIT N° 57

(*Paraboles Salomonis filii David*), ne contient qu'une grande lettre, le P de la 1^{re} page dessiné d'un trait admirablement léger et que nulle couleur n'est venue embellir.

C'est un enlacement savamment étudié de galons fleuronsnés, au milieu duquel se mêlent des gouvres et des animaux fantastiques comme le moyen-âge a su en inventer.

Le MANUSCRIT 116



e mysteriis et de officiis, renferme quelques majuscules incomplètes, les unes simplement dessinées au trait, les autres n'ayant reçu que la première couche de couleur.

Jusqu'ici, les animaux avaient seuls servi aux *pictores*, à animer leurs compositions ; devenant plus habiles, ils vont y introduire l'homme dont la mission sera d'abord, de combattre et de dompter les monstres, jusqu'à ce que ceux-ci aient disparu de l'ornementation pour faire place à des scènes de la vie réelle ou mystique.

MANUSCRIT 108.

Recueil des Epîtres de St-Paul.

Ce volume n'est décoré que de P majuscules, chaque épître commençant invariablement par ces mots,
Paulus servus Christi.

Malgré que toutes ces lettres se ressemblent dans la forme comme dans l'ensemble de l'ornementation, chacune est cependant une composition différente quant aux détails.

Le P reproduit ci-contre, donnera un exemple de l'art avec lequel deux dragons, issant de gaines de rinceaux, s'enlacent et se contournent pour fournir au miniaturiste le sujet de décorations aussi belles qu'originales, dans lesquelles l'or et l'argent se marient avec des couleurs vives de tons, forment un ensemble très agréable à l'œil.



MANUSCRIT N° 103.

Commentaires sur les Epîtres de St-Paul.



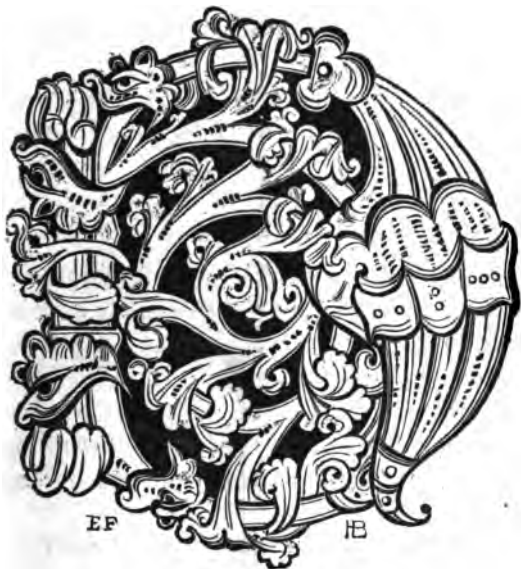
resque toutes les lettres ornées de ce Manuscrit sont aussi des P, de forme allongée et ventrue ; mais l'artiste a eu soin d'en rompre la monotonie en les peuplant de personnages, pour former de petites scènes originales.

Nous voyons un lutteur, un centaure, un cynocéphale, un cavalier fantastique, une syrène, une scène de martyre, etc. ; mais il est à remarquer que parmi tous ces êtres empruntés à un monde imaginaire, rien n'est sérieux ; toutes ces figures raillent en grimaçant ; leurs postures sont étudiées pour amener le rire, et en un mot, tout est bouffon et plaisant. C'est, comme ont dit les Bénédictins dans leur nouveau traité de diplomatie, le produit du dévergondage de la pensée humaine.

Il faut remarquer encore une fois la similitude qui existe constamment entre les caractères de la miniature et ceux que présente la sculpture. Tous les chapiteaux de cette époque ne fourmillent-ils pas de ces êtres fantastiques ? Les miniaturistes copièrent-ils les scènes que les sculpteurs taillaient dans le bois et la pierre, ou ceux-ci s'inspiraient-ils des productions des premiers ?

Une étude approfondie de ces deux manifestations de l'art du dessin pourrait seule résoudre cette question. Quoiqu'il en soit, constatons que, maniant la plume ou le ciseau, les artistes du moyen-âge ont constamment cheminé côte à côte, et ont sacrifié les uns et les autres aux goûts qui ont caractérisé chaque époque de notre histoire.

MANUSCRITS 78 ET 120.



Ces deux ouvrages renferment des majuscules ornées d'un style fort tourmenté.

Les entrelacs et les enroulements de feuillage sont multipliés à un tel point que l'œil est fatigué du papillotage qui en résulte.

C'est l'ornement poussé à l'excès. Il faut pourtant reconnaître que certaines lettres sont l'œuvre de véritables artistes, mais un peu plus de simplicité aurait été à désirer.



Ces initiales sont généralement tracées à l'encre noire à l'extérieur et intérieurement ornées et pointillées à l'encre rouge; elles se détachent en blanc sur un fond d'encadrement peint à teintes plates.

MANUSCRIT 251.

Lectionarium.

La planche 20 reproduit un I, un V et un petit F qui n'ont rien de bien remarquable, mais il en est autrement des deux autres F dont la majestueuse ordonnance attire l'attention.

Dans le plus petit, on voit, pour la première fois, l'accouplement de deux majuscules. Cette lettre n'est pas peinte mais seulement dessinée à la plume à l'aide d'encre de diverses couleurs.

Le plus grand F, au contraire, est dessiné et peint en rouge sur fond de diverses couleurs très intenses.

MANUSCRIT 382.

Missalis Laudunensis. Petit in-f^o.

Ce missel renferme, entre autres choses intéressantes, une miniature, qui, dès l'abord, attire l'attention, car c'est la première fois que nous voyons une scène aussi complète sortir de la plume ou du pinceau des *pictores*. Elle représente sur un fonds quadrillé, et porté par des nuages, le Christ en croix. A gauche, devant un autel, le prêtre recueille dans un calice le sang divin; à droite, un acolyte tient une espèce de sceptre.

Le soleil et la lune sont au-dessus des bras de la croix.

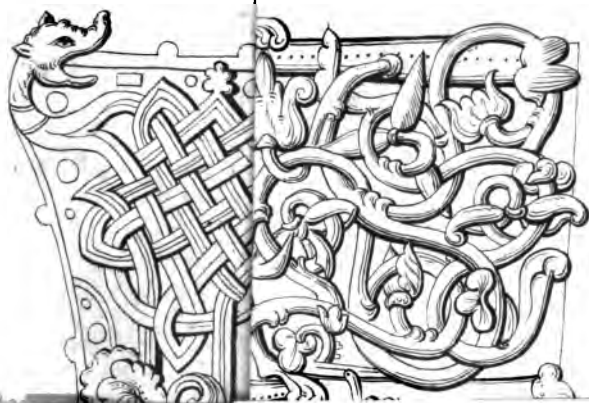


La composition de cette scène vaut mieux que son coloris qui est grossier, pâle et lourd de tons.

On remarque en outre dans ce missel beaucoup.

Pl. 20.

MSS. 251 et 225.





de petites capitales de couleurs diverses et quelques majuscules assez pauvres de style dont l'O qui précède donnera une idée. Ces grosses lettres se trouvent dans beaucoup de missels de cette époque et du siècle suivant.

MANUSCRIT N° 70.

Ce livre contient aussi une remarquable miniature que M. Fleury décrit en ces termes :

» Un Pape, un Père de l'Eglise, nimbé, coiffé d'une tiare
» à deux cornes, souvenir de l'Eglise orientale, est assis sur
» un fauteuil dont les bras sculptés sont formés de deux
» têtes d'animaux, les pattes de ces monstres assurent ce
» siège sur le sol. Vêtu d'une longue robe blanche recouverte
» d'un manteau rouge qu'une agrafe retient au cou, tenant
» en main le Livre-Saint, le pontife, qu'inspire le Saint-Esprit
» sous la forme d'une colombe perchée sur l'épaule droite
» du prélat, dicte ses commentaires à un clerc qui, assis sur
» un escabeau à pied richement sculpté, écrit sur les feuillets
» d'un immense volume avec la plume qu'il tient de la main
» droite, tandis que de la gauche il tient, ou un canif, ou un
» grattoir plus tôt, peut-être un graphe. Le clerc qui est
» barbu comme le pontife, est vêtu d'une robe verte. Il est
» tonsuré, sa chevelure est longue. Sans doute il avait nom
» *Pierre*, puisque au-dessus de sa tête on voit les quatre pre-
» mières lettres et l'abréviation qui forment le mot *Petrus*.
» M. Ravaisson pense que le Pope qui dicte doit être Saint-
» Grégoire, auteur du Commentaire sur Job.

» Toute cette scène se passe sous un riche dôme soutenu
» par des colonnes avec chapiteaux romans. Le Pape est
» assis sous un dais que forme autour de lui une étoffe
» somptueuse, retombant en baldaquin et à larges plis ; sous
» le bâton le long duquel glisse le rideau, et en gauche de la
» scène, des raies ondées figurent un nuage d'où descend
» une main qui bénit à la grecque.



• Le dessin est tracé avec des encres
• rouge et brune. Les fonds sont variés
• de vert et de vermillon. Le manteau du
• Pape et la robe du clerc, sont traités à
• teintes plates, sans aucune indication de
• relief ou d'ombre. Les plis s'indiquent
• avec un trait brun, à la plume et du
• côté de l'ombre, ce trait s'empâte un peu
• pour faire tourner l'objet. En somme,
• c'est une simple esquisse rehaussée de
• couleur. •

MANUSCRIT 243 bis.

C'est un magnifique ouvrage renfermant des extraits d'évangiles qui commencent tous par des capitales illustrées, d'une grandeur et d'un agencement remarquables.

Nous voyons surtout une collection d'I, d'une beauté et d'une originalité sans égale. L'un nous montre la victoire de l'archange Michel sur le démon caractérisé par la figure d'un dragon. A la fête de St-Etienne, du haut de la lettre, le Christ bénit le lapidé revêtu de ses habits diaconaux.

Un sujet analogue est représenté à la fête de St-Jean. L'I de l'Evangile de la fête de St-Augustin reproduit cet illustre Père de l'Eglise ; d'autres renferment des dragons, des poissons, etc.

Il en existe encore sans personnages qui ne sont pas moins intéressants par la beauté et l'originalité de leur décoration.

Les autres lettres nous montrent l'évangéliste Saint-Mathieu écrivant la généalogie de Jésus-Christ, la présentation de l'enfant Dieu par le Grand-Prêtre, la flagellation, et si nous ajoutons que toutes ces scènes se relèvent par de belles couleurs rehaussées d'ors de diverses teintes, encore fort brillants, et des argents assez bien conservés, on pourra se faire une idée de la magnificence de ces compositions.

Le manuscrit 243 bis est le digne pendant de l'Évangiliaire du ix^e siècle dont nous avons parlé à la page 67.

Avec le MANUSCRIT 225, nous entrons dans une série de capitales d'un genre tout nouveau que les siècles suivants vont répéter à satiété et exagérer à l'excès.

L'R majuscule de la planche 20 nous montre le type de ce genre. Le corps de la lettre est peint de bleu foncé et de vermillon et l'intérieur est rempli d'arabesques et de broderies aussi légères qu'elles sont de bon goût. C'est une imitation des filigranes, des nielles que les orfèvres de l'époque prodiguaient sur les reliquaires, les vases sacrés, les croix, destinés au service du culte et à l'ornement des basiliques qui se construisaient alors de toutes parts.

Nous reproduisons ci-contre un I qui, par la forme et l'ornementation, rappelle celui du Manuscrit 462 dont nous avons parlé précédemment (voir la page 77) et dont on remarquera l'originalité.

MANUSCRIT 320.

Petri Lombardi sententiae.

Ce volume nous fournit quelques capitales d'un genre que nous pourrions appeler de transition.



Ce sont les lettres lourdes et surchargées d'ornements dont le **Manuscrit 382** nous a fourni l'occasion de parler, mais elles sont ici accompagnées de traits filigranés d'un très-bon effet.



Nous avons déjà aussi signalé des accouplements de lettres ; nous en trouvons ici un second exemple bien plus caractérisé dans le mot *veteris*.

Les lettres enchevêtrées sont successivement bleues et rouges.

MANUSCRIT 170.

(*Adæ de Courlandon verbum abbreviatum*). Il termine le **xir** siècle avec de belles majuscules filigranées, plus légères encore, s'il est possible, que l'**R** de la planche 20.



Avant de clôturer son premier volume **M. Fleury** signale la lettre initiale reproduite ici, et qu'il a empruntée au **Manuscrit 243** (*collectionarium cisterciense*) que **M. Ravaisson** fait remonter au **xir** siècle. Cette lettre est peinte en

vamaïeu, bleu sur bleu, alors que certains auteurs attribuent au **xiv^e** siècle l'invention de ce genre comme celui de la grisaille.

XIII^e SIÈCLE.

MANUSCRIT N^o 106.

Commentaires d'Origène sur l'Épître de St-Paul aux Romains.



Ce Manuscrit qui provient de l'abbaye de Vauclerc nous fournit une série de grosses lettres assez simples qu'on retrouve dans beaucoup d'ouvrages de cette époque, de Missels surtout; c'est ce qui a porté M. Fleury à penser que tous les couvents ne pos-

sédaient pas de *pictores* et que ceux-ci, appartenant sans doute à des corporations qui les faisaient voyager, portaient avec eux des plaques métalliques découpées à jour « où la » plume n'avait plus qu'à suivre les linéaments du patron, » ou bien des caractères gravés en relief et à l'envers, qu'il suffisait d'enduire de couleur et d'appuyer fortement pour obtenir, non pas la lettre entière avec tous les ornements qui l'accompagnaient, mais au moins, la charpente principale.

Il fonde son opinion, non seulement sur la parfaite ressemblance qui existe entre les types présentés par des manuscrits de diverses provenances, mais encore sur la découverte qu'il a faite à diverses reprises, de l'accident qu'en terme de typographie on nomme le *foulage*, produit de la pression trop énergique et mal calculée de la matrice sur le velin.



ous vous rappelez, Messieurs, que dans l'une de nos séances, ce manuscrit est passé sous vos yeux, et que tous, ayons reconnu la particularité signalée par notre collègue.

Les lettres présentent à l'envers de la feuille de parchemin un tel relief qu'on pour-

rait les reproduire rien que par le toucher ; et ce n'est pas la couleur qui a causé cette saillie, car pourquoi sur tant d'autres manuscrits l'apposition des matières colorantes ne reproduirait-il pas le même effet ? Et d'ailleurs, pourquoi les traits qui accompagnent la majuscule et qui vraisemblablement ont été appliqués à la plume ou au pinceau ne représenteraient-ils pas des caractères identiques à ceux fournis par le corps de la lettre ?

Il suffit au surplus de voir ce Manuscrit et de le comparer à d'autres pour être convaincu de la réalité du fait.

M. Fleury croit avec raison, que ces types mobiles, précurseurs de ceux qu'employèrent plus tard les inventeurs de l'imprimerie durent servir surtout à l'illustration, un peu banale, des manuscrits qu'on était obligé de multiplier, des livres de chant d'église, par exemple, et par conséquent de pourvoir d'une ornementation rapide et peu coûteuse.

Le MANUSCRIT 427.



(*Papier Lexicon et ejusdem grammatica*) renferme aussi des initiales qui ont été imprimées, car elles forment à l'envers du velin les mêmes saillies dues certainement aux mêmes causes.

Comme dans le n° 106, les fleurons et les traits accessoires n'offrent pas de dépression, ayant été appliqués à la plume et au pinceau.

MANUSCRIT 476.

Decretum Gratiani cum glossa.

Chaque chapitre de ce Manuscrit devait être orné d'une majuscule dont l'emplacement a été ménagé par le scribe ; mais il est probable que l'ornemaniste qui, n'avait partout que la lettre Q à dessiner, tous les chapitres commençant uniformément par le mot *Quidam*, aura reculé devant la monotonie de son œuvre.

Les seules initiales qui soient en place sont d'ailleurs remarquables par leurs enlacements bien disposés et leur ordonnance magistrale. C'est une réminiscence de la lettre tournure et une transition entre ce genre et celui de la lettre à crochets, que le XIII^e siècle verra se produire.

Un des caractères de l'ornementation de ce Manuscrit, ce

sont ces sortes de fusées qui accompagnent ou amortissent certaines majuscules.

Quelques marges sont littéralement couvertes de ces fusées qui en enfantent d'autres, se doublent, se triplent, sortent du bec des oiseaux et des dragons. C'est une véritable débauche de lignes convergentes dont le goût n'est pas toujours bien pur.

Enfin, aux dernières pages, sont figurés des tableaux généalogiques disposés en frontons, le long desquels s'étagent les bustes de tous les membres de la famille, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Des médaillons contenant les noms des personnages suivent les principales lignes du monument qui est orné des mêmes dragons et serpents que ceux qui décorent les initiales.

MANUSCRIT N° 53.

Contient plusieurs livres des Rois : Esther, Tobie, Ruth et Judith. Texte latin au centre des pages et glose marginale.

L'écriture est une gothique très-belle dont la monotonie est égayée par une foule de petites capitales filigranesques que nous verrons se perpétuer jusqu'au xvr^e siècle, et qui, pour cette raison, ne serviront plus à déterminer une époque précise.



U commencement des chapitres on remarque des lettres ornées qui toutes sont de véritables petits tableaux représentant les scènes que le scribe a écrites.

Assuérus en costume de roi franc, le sceptre fleurdelysé en main, Esther, habillée comme l'étaient nos reines du xiii^e siècle, le traître Aman pendu à un poteau, la décollation d'Holopherne, la présentation aux Juifs par Judith, de la tête de ce général, la bénédiction et le mariage de Tobie, telles sont les principales scènes que l'artiste fait dérouler aux yeux.

MANUSCRIT N° 228.

Missale beatorum apostolorum Jacobi, Johannis et Thomæ.

Petit in-folio.

Réminiscence du passé, aspirations timides au goût qui prédominera bientôt, mélange de divers styles dont les productions hybrides qui en résultent déroutent l'observateur, tels sont les caractères que présente ce volume qui, du reste, se distingue par une écriture gothique d'une exécution et d'une conservation remarquables.

Nous avons, en outre de la grande lettre
tournure, des capitales niellées et filigranées

dont l'M ci-
contre est
un magnifi-
que spéci-
men, puis un
très beau V
à miniature
représentant
le Christ cru-
cifié accom-
pagné de la
Vierge et de
St-Jean, et en-
fin, comme
appendices,
des orne-
ments aigus

semblables au profil des feuilles de chardon, qui
vont être adoptés presque exclusivement à tous
les autres par les miniaturistes du xiv^e siècle.

MANUSCRIT N° 13.

Psautier.



Dans ce volume règne partout le genre d'orne-

ments à crochets dont nous venons de parler, et à ce sujet M. Fleury fait observer que si l'onciale, aux courbes régulières, a pu influencer sur les enroulements de la lettre tournure, la gothique anguleuse, coupée, hérissée de pointes et de crochets qui lui succède, a dû aussi

inspirer le style qui n'est pas sans analogie avec elle.

En tête de ce psautier n° 13, se trouve un calendrier, illustré pour chaque mois d'une petite vignette représentant les travaux ou les plaisirs de la saison.

MANUSCRITS N°s 204 BIS, 88 ET 391.

Ces Manuscrits n'ont rien de bien intéressant. Cependant on doit remarquer dans le premier une grande lettre conjointe qui se compose d'un P en haut de la page, d'un V au milieu et d'un E au bas, le tout fleuroné, filigrané et orné de crochets à l'extérieur ; puis, dans le second, de bizarres encadrements linéaires se soudant aux angles des pages à l'aide d'articulations épineuses, et prenant leur origine, soit d'une majuscule comme dans la lettre ci-après, soit d'une tête de gouivre ou de serpent, et se terminant le plus souvent par des branches de feuillage sur lesquelles sont perchés des oiseaux. Ajoutons que ce ne sont pas les seuls animaux

dont l'artiste ait peuplé ses productions ; sur les parties horizontales des encadrements, il a figuré des chasses : ici, un cerf aux abois est poursuivi par un lévrier, dans une forêt caractérisée par un arbre touffu ; là, c'est un lièvre ou un lapin qui, dans sa course, se retourne comme pour narguer son ennemi. Mais le dessin est pauvre et l'invention l'est encore plus, car ces deux motifs se répètent à satiété.

MANUSCRIT 160.

Ce volume est semblable en tous points au précédent. Mêmes encadrements se rattachant à des majuscules filigranées et ornées à l'intérieur d'entrelacs dont l'agencement n'est pas toujours heureux ; mêmes chasses ; bref, on assiste à une décadence de l'art linéaire qui a enrichi les ouvrages que les siècles précédents ont vu naître. Mais d'un autre côté, remarquons que le talent du miniaturiste proprement dit ne cesse de croître et va bientôt effacer complètement celui du scribe dont la plume avait seule, jusque-là, créé tant de chefs-d'œuvre justement admirés et dans lesquels nos ornemanistes vont encore puiser aujourd'hui.

XIV^e SIÈCLE.

Quelques manuscrits attribués à ce siècle par M. Ravaisson possèdent dans leurs miniatures les caractères que nous avons cités pour quelques-uns du XIII^e siècle. Ainsi dans les n^{os} 339, 365 et 296, on voit les mêmes initiales à appendices crochus, les mêmes encadrements linéaires. C'est le produit du même goût et des mêmes artistes.

Le MANUSCRIT 325,

(*Joannes Andreas in decretales*),



Possède à chaque livre de petites initiales renfermant des scènes, dont les principales sont : le portrait du pape Grégoire, un évêque et un moine écoutant la parole de Dieu, le mariage d'un jeune homme et d'une jeune fille, célébré par un prêtre au bonnet pointu, etc.

Presque toujours le corps de la lettre est encadré d'or et les personnages se détachent sur un fond de bleu intense.

Les miniatures du MANUSCRIT 393 (*Speculum judiciale a magistro Guillelmo Durandi compositum*), sont plus grandes et plus riches que celles de l'ouvrage précédent. Une innovation est à signaler. Les fonds ne sont plus invariablement monochromes, mais quadrillés, le plus souvent de lignes d'or dont les intervalles sont garnis de points ou d'autres carrés de même couleur.

L'ensemble de la composition y perd peut-être, car l'œil est attiré par cet appareil au préjudice du sujet du tableau, mais ce qu'a voulu l'artiste, c'est faire du brillant et il y a réussi.

MANUSCRIT N° 12.

Psautier et recueil d'hymnes.



Le volume, qui possède les mêmes caractères que les précédents, contient aussi des miniatures dont le texte a, comme toujours, fourni le sujet; ce sont d'abord : David jouant de la harpe; puis ce roi frappant avec deux marteaux sur des clochettes suspendues à un triangle;

un peu plus loin, il

est plongé dans une mer qui menace de l'engloutir, mais du haut du ciel Dieu le sauve en le bénissant. La lettre ci-dessus contient une scène qui se reproduit souvent surtout dans les livres de chœur; ce sont trois lévites chantant au lutrin.



Dans le missel n° 232, on remarque des lettres encore plus grandes et dont les miniatures sont de très-bon style en même temps qu'elles sont peintes habilement de très-bonnes couleurs.

A Noël, l'artiste a

figuré la scène si souvent répétée de la naissance du Fils de Dieu. Le berceau est placé au haut d'une colonne à chapiteau roman d'où sortent les têtes du bœuf et de l'âne.

A Pâques, le Christ, d'une taille trois fois plus grande que celle des soldats endormis, sort du tombeau en posant un pied sur la tête d'un de ses peu vigilants gardiens.

L'Ascension et la Pentecôte montrent les scènes bien connues.

Nous voyons encore Dieu le Père présentant au monde son Fils crucifié ; un évêque faisant la dédicace d'une église peu proportionnée à sa taille, car il n'y pourrait entrer.

En général, si la forme tend à progresser, l'artiste n'a pas pourtant encore le sentiment des proportions ; les lois de la perspective lui sont encore inconnues. Notons en passant que ces défauts n'appartiennent pas exclusivement aux *pictores*, car on les remarque sur les bas-reliefs et les groupes de l'époque ; c'est donc une indication dont on peut tenir note pour la détermination de l'âge de certains monuments.

Le n° 426 (*Vincentii Bellovacensis speculum naturale*), aussi curieux par le texte que par les illustrations, est l'exposé de l'état des sciences naturelles au XIII^e siècle.

Comme toujours, le sujet du tableau est emprunté au texte. Au commencement du chapitre *de herbis*, est représenté le docte auteur conversant avec un jardinier, qui, de même que celui de Boileau, délaisse son travail pour écouter la parole du maître. Celui-ci étudie les graines au chapitre *De seminibus herborum*, et contemple les poissons de toute sortes entourant une syrène, qui viennent se jouer au bord de la mer, au titre *Liber piscium et monstrorum marinarum*.

Ici, les crochets sont rares ; ce sont les entrelacs qui reviennent un instant, accompagnés des indispensables dragons. La chasse au lièvre persiste toujours.

Enfin, les couleurs sont belles, les ors bien vifs, les scènes bien peintes.

MANUSCRITS 240 et 241. — GRADUELS.

Ce sont de grands in-folio destinés au service du chœur, car sous chaque ligne du texte est figurée la notation.

L'ampleur du format a obligé le miniaturiste à augmenter les dimensions des initiales et, avec elles, celles des personnages qu'elles renferment.

Les ornements sont d'une sobriété qui répond à la magistrale ordonnance de l'ensemble. C'est encore le dragon, dont les courbes se prêtent si bien à tous les caprices de la plume et du pinceau, qui dessinent la charpente des lettres ou en forment les appendices. Les crochets apparaissent çà et là, surtout aux angles et aux raccords des pièces principales.

Le dessin continue à s'améliorer ; tous les acteurs ont la physionomie qui leur convient et les proportions sont mieux observées.

Ces graduels commencent tous deux par un A qui dépasse en grandeur toutes les autres majuscules. Dans le premier, au milieu des nuages, le Christ nimbé et bénissant porte sur la main gauche le globe terrestre, et plus bas, un prêtre à genoux devant un autel tient dans ses bras un enfant nu.

Un évêque, assis sous une arcature trilobée, tenant une croix de la main droite et sur ses genoux un livre ouvert remplit l'intérieur du grand A du second manuscrit ; ce sujet est supérieurement traité, et nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à M. Fleury la description qu'il en fait, ainsi que les réflexions qu'il lui inspire :

- « Je passe rapidement sur les détails architectoniques du
- » portail qui encadre ce personnage (*l'évêque*), sur la forme
- » bizarre d'une mitre dont les équivalents comme coupe
- » doivent être très-rares, sur les diverses parties du costume
- » qui ne manque pas d'intérêt.
- » Je veux mettre en relief bien plutôt et plus sérieusement
- » le style de cette composition où le peintre s'est élevé à

» une grande hauteur de pensée et d'exécution. C'est une
» manifestation typique d'une époque.

» La maigreur austère des formes, l'attitude ascétique,
» la sombre mélancolie du visage creusé et dévoré par
» l'amour de Dieu et de l'étude, cette exagération de la
» longueur de la figure et des membres, cette profondeur et
» cette tension du regard, tout annonce l'exaltation du
» mysticisme, la victoire de l'esprit sur la chair. L'art est là
» un digne instrument de la pensée ; il a osé se plonger
» dans les mystères de l'inconnu en s'inspirant d'une foi
» naïve. La physionomie revêt une grandeur surnaturelle et
» plus qu'humaine. C'est un type de convention et qui
» appartient à une école sans contredit ; mais il n'est point
» banal comme ces figures de la peinture byzantine qui se
» transmettent de pinceau en pinceau, de générations en
» générations, sans se modifier par un progrès ou par une
» décadence. On connaît cet évêque, et cependant on le con-
» sidère avec attention, avec intérêt, parce qu'il n'est déjà
» plus ce personnage que nous avaient légué les âges précé-
» dents, et qu'il ne restera pas longtemps ce que nous le
» voyons sur ce manuscrit. Tout le **xiv^e** siècle est là dans
» cette figure, dans cette pose, dans ces plis caractéristi-
» ques. On l'imitera ; on ne fera ni mieux, ni plus grand, ni
» plus noble, ni plus imposant. »

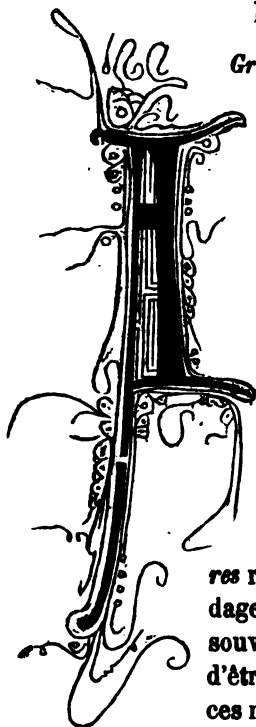
Quoique moins importantes que ces deux œuvres capi-
tales, bien d'autres majuscules présentent cependant beau-
coup d'intérêt. Les scènes principales sont : la naissance de
Jésus, la Purification, l'Adoration des Mages, l'Apparition de
l'Ange aux Bergers, le martyre de St-André, etc.

De plus, chaque office des Dimanches simples commence
par une grosse lettre filigranée et les alinéas par de petites
capitales bleues à traits rouges.

Enfin, nous signalerons l'apparition des lettres autour des-
quelles s'accrochent, comme des parasites, des profils grima-
çants qui procèdent quelquefois les uns des autres. Ce
genre sera à son apogée au **xvi^e** siècle, ainsi que nous le
verrons plus loin.

MANUSCRIT N° 372.

Gratianum decretum, etc.



près le sérieux, voici venir le burlesque, de même qu'aux soins apportés dans le dessin succède le relâchement.

Les ornements à contournements réguliers qui décorent cet ouvrage manquent d'invention et de variété ; à peine de distance à autre, un fleuron ou un bourrelet vient-il rompre leur monotonie.

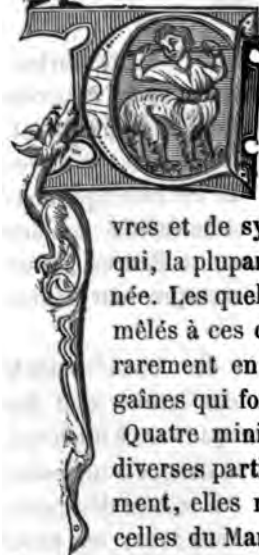
L'amortissement des encadrements et les pendentifs des lettres sont des personnages grotesques vus à mi-corps, dans la composition desquels un *pictor* rabelaisien s'est livré à tout le dévergondage de son esprit et de ses sens, car assez souvent leurs gestes, leurs postures sont loin d'être pudiques et l'on se demande ce que ces masques font au milieu du droit canon.

Les personnages des miniatures sont mal dessinés et d'une uniformité typique désespérante ; partout les mêmes airs de tête ; tantôt leur taille exiguë les fait ressembler à des nains, tantôt au contraire cette taille est élancée à l'excès.

Passons donc vite sur ces faiblesses pour arriver à des œuvres plus dignes d'intérêt.

Ce sont encore les grotesques qui dominent dans le MANUSCRIT 364. (*Joannes Andreas in Decretales*).

Comme il était difficile de trouver des sujets de miniatures dans un ouvrage de droit canon, les grandes capitales ornées sont rares.



e sont les petites qui ont fourni le prétexte d'une foule de drôleries, plus spirituelles et plus honnêtes; on doit le reconnaître, que celles de l'ouvrage précédent. Il y a là une variété inouïe de dragons et de serpents, de goui-

vres et de syrènes, de centaures et d'hippogriphes qui, la plupart, se livrent à une gymnastique effrénée. Les quelques personnages humains qui soient mêlés à ces créations d'un monde imaginaire sont rarement en pieds; ils sortent le plus souvent de gâines qui font partie de l'ornementation.

Quatre miniatures proprement dites décorent les diverses parties du livre. Comme dessin et arrangement, elles ne sont pas beaucoup meilleures que celles du Manuscrit 372; elles ont cependant moins d'uniformité, les couleurs sont belles, transparentes, posées à teintes plates et encadrées de traits d'encre; l'art du dessinateur est dans la stagnation, celui du coloriste est en progrès.

MANUSCRIT 413.

Aphorismes d'Hippocrate avec les Commentaires de Galien, etc. Provenance italienne.

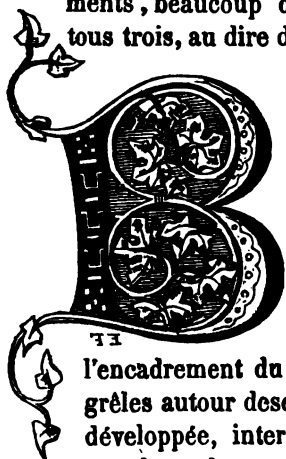


Le sujet ne prêtait pas beaucoup à l'illustration; aussi les vignettes sont-elles rares; elles représentent presque toujours le médecin enseignant à ses élèves, conversant avec eux sur les propriétés des simples, étudiant, tâtant

le pouls à des malades, etc., ou bien diverses scènes où les patients se tordent sur leur lit de douleur.

D'autres lettres simplement fleuronées et enfin des grotesques semés çà et là suivant le caprice du dessinateur complètent l'ornementation de ce volume.

Les MANUSCRITS 352, 376 et 168 ont, par le goût des ornements, beaucoup de ressemblance entre eux et sont tous trois, au dire de M. Ravaisson, d'origine italienne.



bonne exécution, entente des couleurs et de leur emploi, agencement intelligent des scènes, telles sont les qualités qui distinguent leur ornementation.

Quelquefois, les appendices des capitales descendent ou grimpent le long des pages pour servir à l'encadrement du texte ; ce sont toujours des tiges grêles autour desquelles s'enroule une végétation peu développée, interrompue de distance à autre par des nœuds ou des excroissances rondes.

Le MANUSCRIT 168 est daté. Voici en effet la mention qui se trouve à la fin des lettres de St-Bernard qu'il contient :

« *Expliciunt epistole Sancti Bernardi, scripte per Theodericum Radulphi de Hirsbec de Poloniâ, quas complevit infra festum Ascensionis dominice et hoc Anno Domini MCCCXXX ; quas pro se scribi fecit et mandavit reverendissimus in Christo pater Dominus Raymundus de Fargis, divinâ providentiâ Sancte Marie Nove dyaconus cardinalis. Deo gratias, ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia. Ipsi gloria in secula seculorum, amen.* »

De plus on lit sur la dernière page : « *Liber iste est ecclesie Laudunensis, ex dono magistri Michaelis Casse canonici ejusdem et cancellarii Noviomensis. Oretur pro eo.* » Et enfin au verso du dernier feuillet des lettres de St-Bernard : « *Iste*

» *liber est Michaelis Casse , emptus per cum anno Domini
» MCCCXLVI, de mense octobris, de executione et ab executoribus
» domini cardinalis de Fargibus , pro septem florenis. »*

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la valeur relative de ces inscriptions. Ajoutons que le nom de ce donateur dévoué au culte des beaux livres et à sa corporation, puisqu'il l'enrichit de sa collection, se trouve sur beaucoup d'autres manuscrits de la bibliothèque de Laon ; la date et le prix de l'acquisition s'y voient fréquemment, ce qui ajoute un intérêt de plus à ces ouvrages.

MANUSCRIT 437.



(*Mallii Torcati Aniscii Severini Boetii de consolatione et 438 Boetius. De Consolatione Philosophie*).
Origine italienne. C'est encore le même goût qui a inspiré la décoration de ces ouvrages.

Peu de lettres historiées s'y remarquent; des feuillages et des rinceaux remplissent seuls la plupart des initiales. Cependant les quelques scènes qui existent ont les mêmes qualités que celles des volumes précédents.

Même décoration et, enfin, mêmes soins apportés au coloris.

MANUSCRITS 357, 378 et 382.

A propos de ces manuscrits, les derniers de provenance italienne dont nous nous occuperons, M. Fleury entre dans une digression dont nous dirons quelques mots.

Après avoir constaté leur arrivée à Laon vers le milieu du XIV^e siècle, il se demande si ce n'est pas sous l'influence des

miniatures de ces livres que se modifia, s'épura, progressa enfin l'art indigène.

Mais divers auteurs prétendent, au contraire, que l'art flamand pénétra en France vers cette époque et y modifia la peinture. Notre collègue n'hésite pas à affirmer, et nous sommes de son avis, que le mouvement rénovateur qui s'est produit dans l'art français au ^{xiv}^e siècle a pris naissance dans l'étude des ouvrages italiens bien supérieurs, il faut le reconnaître, aux produits de l'art flamand. C'est sans nul doute lorsque les artistes de nos contrées ont été à même de comparer à leurs compositions naïves et incorrectes le faire savant et élégant à la fois des miniaturistes italiens, qu'ils purent se rendre compte de leur infériorité et travailler à égaler leur émules ; car, ce n'est pas seulement à Laon que les manuscrits italiens durent arriver ; le chanoine Casse ne fit assurément que sacrifier au goût de son siècle en achetant les ouvrages dont nous nous occupons.

« On attribue », ajoute l'auteur, « la rénovation de l'art français à l'art flamand et celle de l'art flamand aux Van-Eyck ; or, Jean-Eyck ne fondait son école à Bruges qu'à la fin du ^{xv}^e siècle ou, pour mieux dire, au commencement du ^{xv}^e siècle (1370-1441). Le rapprochement de ces dates suffit pour faire justice d'allégations qui ne peuvent subsister et faire loi. »



Le n° 382 est le plus important des trois ouvrages.

Le frontispice reproduit dans une grande miniature la scène, si souvent répétée, de la présentation par un auteur, de son livre au pape. C'est un véritable tableau où se meuvent dix-neuf personnages et dont le Souverain Pontife, assis dans un

trône, tiare en tête, occupe le centre. Au premier plan, des religieux, des abbés, cardinaux, docteurs, acolytes, dis-

cutent entre eux ou contemplent respectueusement le Chef de l'Eglise dont la mule est embrassée par un moine tonsuré ; enfin des moines occupent le second plan.



- est vraiment » dit M. Fleury « un
» tableau, au triple point de vue de
» la composition, du style et de la
» couleur. L'art moderne est né
» déjà. Il a répudié pour toujours la
» naïveté des âges précédents et
» l'indigence de l'agencement, défauts qu'il avait reçus des
» artistes émigrés de la Grèce aux ^{viii}^e et ^{xi}^e siècles.
» Les types traditionnels sont mis de côté ; le pinceau
» devient presque réaliste par la vérité du costume, par
» l'expression des visages, par l'attitude variée des person-
» nages. L'arrangement de la scène, des figures et des acces-
» soires est savant, compliqué et lucide à la fois. Quand les
» miniaturistes français en sont encore aux sujets à rares
» personnages, à l'absence de tout mouvement, aux plis
» raides et cassés, aux longues jambes maigres et aux longs
» pieds monstrueusement impossibles, la belle tête de page
» du manuscrit 382 nous prouve qu'en Italie on étudiait et
» on dessinait déjà d'après le vif, ou tout au moins pour se
» rapprocher de la vérité dans la représentation de la figure
» humaine. Les règles de la symétrie dans la haute peinture
» étaient trouvées ; on groupait heureusement les masses
» autour du principal personnage qu'on ne faisait plus grand
» par ce singulier procédé qui le dotait d'une taille exagérée
» en diminuant les comparses à une petitesse impossible. Ces
» groupes se faisaient contre-poids ainsi que les individus.
» La perspective mettait tout à sa vraie place et ne collait
» plus les acteurs sur la toile de fond. . . . »



i le trait est correct et déjà
» savant, la couleur n'a pas
» moins marché. Tout ce que
» la gouache a de ressources
» pour le modelé, pour arron-
» dir les contours et pour
» faire saillir les formes,
» c'est-à-dire les empâtements,
» les rehauts, les mélanges de tons sans
» qu'ils se salissent, les finesses du pinceau,
» tout est là. »

Le MANUSCRIT 357 (daté de 1332), qui contient les décrétales de Grégoire IX avec la glose de Bernard de Parme est tout aussi remarquable que le précédent. S'il ne possède pas une œuvre d'aussi grandes dimensions, ses miniatures sont plus nombreuses ; les principales scènes représentent le pape Grégoire donnant sa mule à baiser à deux religieux dont l'un est l'auteur de l'ouvrage; Jésus debout entre Saint-Pierre et St-Paul, quatre vierges entourent les saints personnages ; le mariage ou plutôt les fiançailles d'un jeune garçon et d'une jeune fille; la célébration de la messe à laquelle assistent plusieurs femmes.

Le MANUSCRIT 378 possédait sans nul doute une miniature tout aussi importante que celle du frontispice du n° 382, mais un amateur de belles choses à bon marché a jugé à propos de se l'approprier. Il a laissé sur la seconde feuille, pour témoin de son larcin, l'empreinte de la pointe acérée qui a découpé l'image.

Indépendamment des grandes lettres ornées, ces livres contiennent beaucoup d'autres capitales de moyenne grandeur, toutes fleuronées, feuillagées et qui souvent servent de cadre à des bustes de personnages sérieux ou comiques.

Les trois spécimens que nous en avons donné feront voir la disposition et le goût des ornements.

Le MANUSCRIT 243 (*quater*) est un livre d'heures in-quarto sur velin donné à la Bibliothèque de Laon par M. le baron Brienne de Surgy, président à la Cour des comptes, ancien député à l'Assemblée constituante de 1789, précédemment avocat à Laon.

Sans aucune transition, nous quittons le genre qui a fourni tant de naïvetés comme invention et comme dessin pour en aborder un nouveau, bien dissemblable, que le ^{xv}^e siècle verra dans sa splendeur. Cette transition a pourtant dû exister, mais elle n'est pas représentée à la Bibliothèque de la ville. C'est une lacune regrettable qu'il faut espérer voir combler un jour.

L'influence de l'art italien a porté ses fruits et amené des résultats. Adieu gouvres et dragons, crochets et palmes tordues ou repliées, moines éhontés et femmes impudiques, nous ne vous verrons plus et ce sera sans regret.

Plus n'est besoin de lettres pour champs des tableaux. Les artistes ont rompu les cadres trop étroits qui enserraient et rapetissaient leurs œuvres. Ces cadres croissent en même temps que l'imagination et le talent du dessinateur. Les initiales ne sont plus que des accessoires et c'est à peine si on les distingue du reste de l'ornementation. L'objet principal, c'est la scène, le tableau, pour mieux dire, car les miniatures vont prendre assez d'importance pour qu'on leur accorde cette qualification.

Cependant l'assimilation n'est pas complète et le peintre a beau faire preuve de talent, ses œuvres se ressentent encore de la naïveté du genre qu'il vient de délaisser. Son éducation artistique et historique surtout laisse beaucoup à désirer.

En effet, la Renaissance qui naît seulement en Italie n'a pas encore apporté en France le goût de l'étude de l'antiquité. On n'a pas encore exhumé de la poussière où ils pourrissent, les ouvrages des anciens peuples profanes qui vont révolutionner tous les arts comme toutes les sciences. Le peintre

Comme le sculpteur semblent convaincus que tous les personnages de l'histoire n'ont pas eu d'autres goûts, d'autres habitudes, d'autres costumes enfin, que ceux de l'époque où ils vivent. Ils ne soupçonnent même pas qu'il existe d'autre horizon que le leur. Le paysage qui sert de fond à leurs compositions, c'est celui de leur pays. La ville qui se voit, soit au premier plan, soit dans le lointain, c'est celle qu'ils habitent ou une autre imaginaire, mais composée des tours à poivrières, des donjons à machicoulis, des maisons à encorbellement et à toits pointus du nord de la France, alors même que la scène se passe en Egypte ou en Judée.

Ste-Elisabeth, Ste-Anne ont toujours le costume des riches matrones de la fin du ^{xiv} siècle; la Vierge et les saintes sont habillées comme l'étaient les riches châtelaines du temps de la reine Isabeau. Il en est de même des saints qui figurent le plus souvent en habits monacaux ou pontificaux. Jusqu'aux anges qui portent chape, ce qui, soit dit en passant, devait les gêner à prendre leur essort. Enfin, tout est anachronisme et l'on ne peut s'en plaindre, car, sans ces défauts, nous ne saurions que peu de chose sur les mœurs comme sur le costume de nos ancêtres aux diverses époques de notre histoire.

Les couleurs sont belles et appliquées avec plus de talent que jamais, et, par un procédé tout nouveau, l'or vient relever leur éclat.

« Le pinceau l'a déposé partout » dit M. Fleury », en larges traits ou en fines hachures pour simuler la lumière qui se joue sur les plis des vêtements, sur les plumes de l'oiseau, sur les feuillages des arbres, sur les ondulations des eaux, sur les plans divers du paysage.



« Le ciel, il tombe en rayons et
simule une gloire comme nous
en offriront désormais tous les
tableaux de sainteté
jusqu'à la fin du ^{xvi}
siècle. Le travail des

• hachures d'or sur les vêtements de couleurs diverses
• produit ainsi des effets tout nouveaux et complètement
• inattendus. Les tons se modifient jusqu'à lutter pour
• l'éclat et la variété avec les plumages opulents des oiseaux
• les plus favorisés de la nature, les paons, les faisans, les
• colibris. Les brocards d'or, les plus splendides étoffes de
• Lyon ne chatoient pas plus ardemment. La gorge des pi-
• geons n'a pas de reflets plus suaves, dans leur incons-
• tance. Tantôt le fond est d'or et la hachure de couleur ;
• tantôt c'est le fond de couleur, ou verte, ou bleu, ou jaune,
• ou écarlate, qui se diapre par la hachure d'or à l'aide de
• laquelle l'habileté de l'artiste obtient les reliefs les plus
• éclatants et les demi teintes les mieux fondues. •



Le MANUSCRIT 243 contient onze de ces tableaux qui représentent St-Jean dans l'île de Pathmos, la visitation, la purification, le crucifiement, l'ensevelissement du Christ, etc.

Ajoutons maintenant que le sujet principal est constamment accompagné d'un cadre dont la richesse n'est pas moins grande que lui. C'est un fouillis d'arabesques, de rinceaux, de branches fleuries, dont les formes varient à l'infini et dont les couleurs se mêlent sans se heurter. Le même encadrement se



répète avec des variantes dans le choix des fleurs et des feuillages, sur certaines pages du texte, notamment le long d'un calendrier écrit en lettres gothiques d'or, au début du livre.

XV^e SIÈCLE.

La Bibliothèque de Laon est assez pauvre en Manuscrits de ce siècle, car elle n'en possède que 45 dont la plupart sont sans illustrations, alors que le xvi^e y est représenté par 125 volumes.

Nous allons commencer par le plus important.

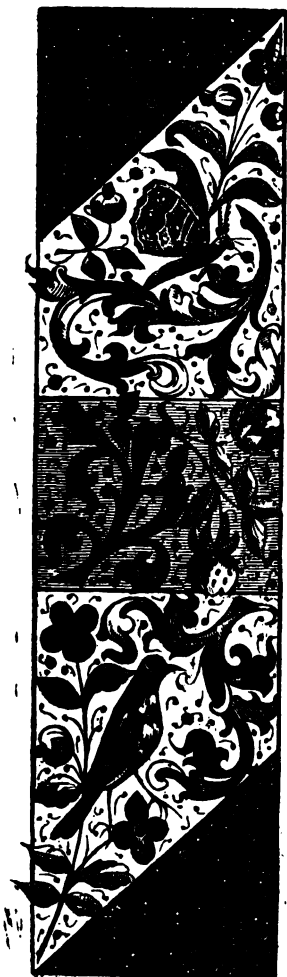
MANUSCRIT 243 *ter*,

Donné à la Bibliothèque par M. Devisme, auteur d'une Histoire estimée de la ville de Laon.

C'est aussi un livre d'heures sur velin, mais postérieur au moins d'un demi siècle à celui dont nous venons de nous occuper, ce qu'il est facile de reconnaître par la forme des caractères.

Ils procèdent tous deux de la même école, mais il y a cependant entre eux d'assez grandes dissemblances que la planche 44, jointe à cette notice et le spécimen ci-contre, feront reconnaître du premier coup.

D'abord, il sera facile de constater que, si le goût des encadrements



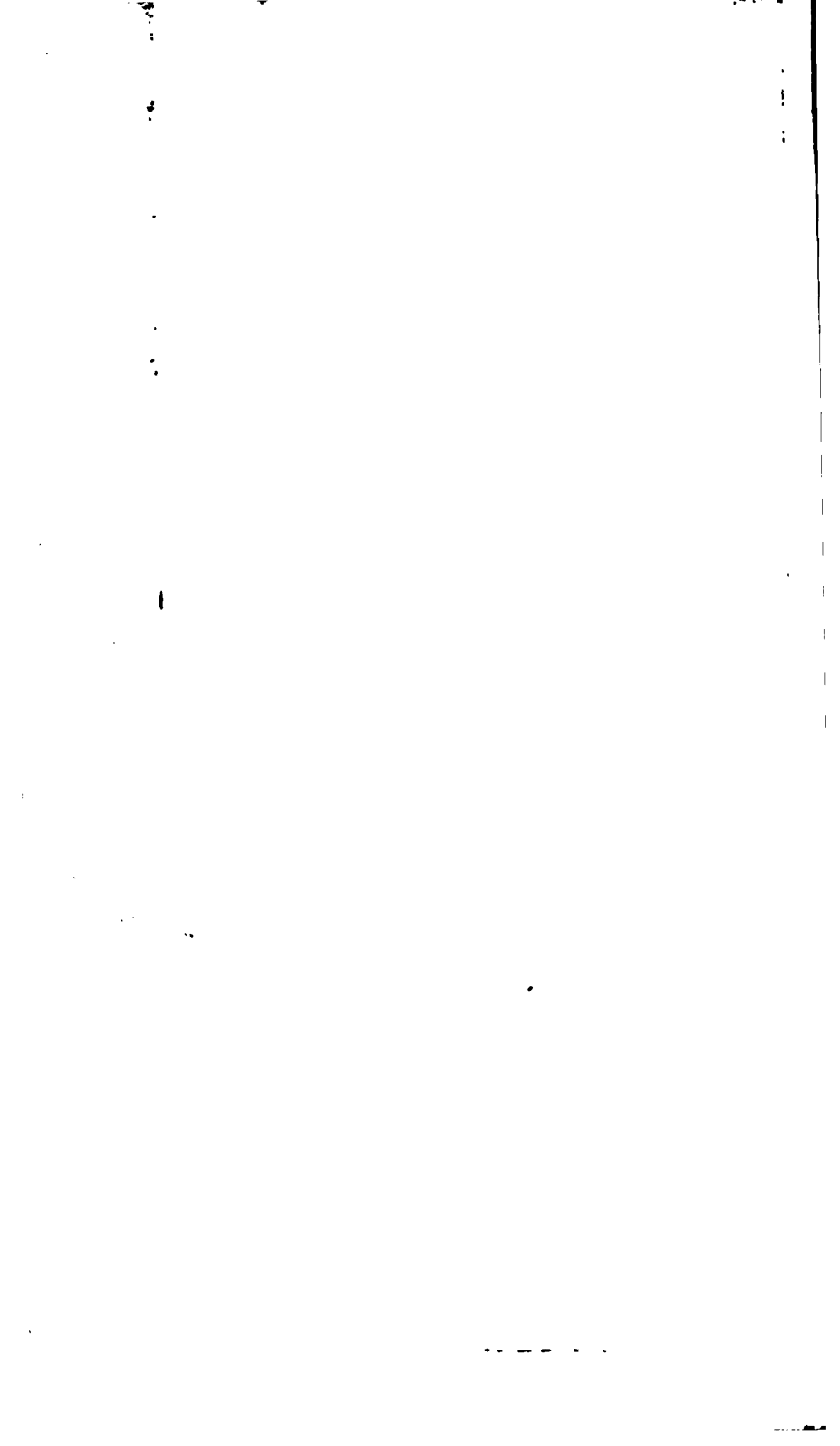


est le même, la disposition des rinceaux est différente. Il n'y a plus d'enlacements. Dans la première partie, chaque espèce de fleurs est uniformément renfermée dans un parallélogramme disposé en biais par rapport aux marges, mais dans la seconde, qui contient le propre des saints, l'artiste a cherché la diversité, et l'ensemble des montants (il n'y en a pas moins de 240 dans tout le volume) est formé de figures géométriques très variables, telles que carrés, rectangles, triangles, losanges, cercles, cœurs, etc. Toutes ces figures ont des fonds différents et appropriés aux couleurs des ornements qu'ils ont à faire valoir.

Le livre commence aussi par un calendrier et le milieu de chaque montant orné qui l'accompagne, est occupé par un écusson sur le fond pourpre duquel le signe de chaque mois est dessiné en traits d'or.

Ce sont les prés et les bois qui ont fourni des modèles au peintre. Paquerettes, ancolies, myosotis, bleuets, pavots empourprés, campanules azurées, renoncules d'or, chardons et fraises surtout, émaillent de leurs fraîches et vives couleurs cette végétation digne de figurer dans les jardins d'Armide, tant l'or qui scintille sur les pétales comme sur les rameaux la rend éclatante.







Remarquons aussi une innovation ; c'est que parmi ces fleurs s'agitent maintenant toutes sortes de papillons et d'oiseaux plus beaux que nature ou bien des animaux

réels ou fantastiques singeant le plus souvent les actes de la vie humaine. Nous disons singeant, car les singes surtout sont en majorité (1). Tantôt guerriers, tantôt musiciens, facétieux ou sérieux, ingambes ou éclopés, jamais ils ne sont animaux mais bien acteurs bouffons de la comédie humaine.

Du cadre, si nous passons aux miniatures qui sont au nombre de 72, nous aurons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit au sujet du Manuscrit 243 quater. Les défauts et qualités signalés dans le premier existent dans le second. Il y a peut-être dans celui-ci, plus d'habileté dans la disposition des personnages et dans les effets obtenus à l'aide du coloris. Le jeu de la lumière et des ombres commence à être mieux compris.

Citons parmi les plus remarquables :

Jésus au jardin des Oliviers, effet de nuit fort bien rendu ; Sainte Marie-Madeleine ; Descente du Saint-Esprit (fête de la Pentecôte) ; Anges adorateurs (fête du St-Sacrement) ; Sainte

(1) A ce sujet, M. Fleury fait observer que certains enlumineurs avaient tellement abusé de la représentation des espèces de la race simienne qu'on appelait alors Babouies, que ce nom fut pendant quelque temps donné à l'art d'illustrer les manuscrits. On disait *Babouiner* pour dire peindre des manuscrits. Il cite à l'appui de son assertion, l'ouvrage de M. Paul Lacroix (page 14). « *Et fecit libros babuinare de litteris aureis* », écrivait au commencement du XIII^e siècle Odofrid de Bologne.

Anne et Marie ; les onze mille Vierges ; la Conception ; Saint Clément, etc.

Il faut toutefois avouer que toutes les miniatures n'ont pas la même valeur et que de même que plusieurs pages sans cadres et plusieurs cadres sans sujet accusent la fatigue de l'artiste, cette sorte d'impuissance passagère se trahit aussi dans plusieurs sujets qui sont presque au-dessous de la médiocrité. Mais, nous devons dire qu'en général, le Manuscrit 243 *ter* est un remarquable livre qui donne lieu de constater que l'art est en progrès.

MANUSCRIT 370.

Recueil in-folio sur papier : 1° *Martini Polani Margarita decreti* ; 2° *Chronica ejusdem de gestis romanorum pontificum et imperatorum* (daté de 1459).

C'est la première fois qu'apparaît le papier qui va bientôt se substituer complètement au parchemin. Cette apparition est pour l'art de la miniature le premier signe de la décadence qui l'attend, car bientôt l'imprimerie va tuer, et la miniature et le manuscrit.

Il n'y a guère à remarquer que des bordures dans le genre de celles du Manuscrit 243 *quater*.

Le MANUSCRIT n° 258 (*Breviarum Laudunense*) ne contient non plus que des encadrements dont le style rappelle celui du n° 243 *ter*.

Les initiales continuent à être médiocres, et de taille et d'ornementation.

MANUSCRIT 254.

Livre d'heures sur velin. Petit in-8°.

Ce Manuscrit attribué au xv^e siècle nous fait faire un pas en arrière. Nous disions à la page 106 qu'il n'y a pas de transition bien sensible entre le genre adopté au commencement du xiv^e siècle et celui qui apparaît un peu plus tard. Le livre dont nous allons nous occuper comble peut être une partie de cette lacune, car :

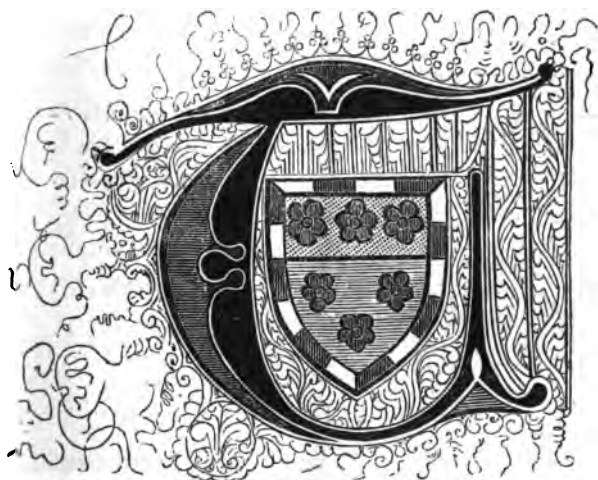


siècle n'y apparaît que par les papillons, les oiseaux et les animaux qui se jouent dans les feuillages.

MANUSCRIT N° 455.

Grand in-f° sur papier. RECUEIL. *Philippi de Pergamo
Commentarius in Catonem, etc.*

Ce livre nous fournit un nouveau mode d'ornementation. Ce sont les lettres filigranées déjà connues mais dont l'intérieur est armorié.



Toutes les initiales sont exécutées dans le genre de celle qui est reproduite ci-contre et toutes sont timbrées du même blason.

Nul doute que ce ne soient les armes du personnage à qui ce livre était destiné.

Le MANUSCRIT 267 bis,

Commentarii in decretale,

Est aussi sur papier et contient des initiales qui appartiennent à deux styles bien différents :



e sont d'abord des lettres peintes de rouge et de bleu, ornées extérieurement de filigranes et intérieure-

ment de fleurs et de fruits disposés dans des cercles à l'imitation des émaux cloisonnés.

Puis d'autres qui, peintes sur fonds d'or, sont plus excentriques que gracieuses.



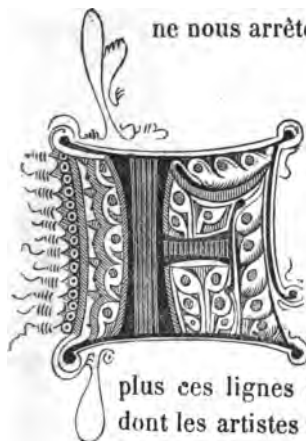
es échancrures, ces points et ces cercles blancs sur fonds de couleur, sont des réminiscences de l'art du ^{xiv}^e siècle. La fleur aux pétales singulières qui orne le champ, est seule nouvelle.

Les MANUSCRITS N° 34 :

Très petit in-46 sur velin, daté de 1469, et ayant pour titre : *Expositiones Sancti Bernardi super psalmum Miserere*, et

n° 429, in-f° sur papier, daté de 1440 (*Incipit liber primus Sophilogii, cujus primus tractatus est de quibusdam inducentibus ad amorem sapientiæ*).

ne nous arrêteront pas longtemps.



Le premier ne contient de lettre illustrée que l'H ci-contre qu'on ne saurait guère rattacher à un genre quelconque.

Le second n'a non plus qu'une grande initiale massive accompagnée de filigranes. Ce ne sont plus ces lignes délicates, savamment contournées dont les artistes du XIII^e siècle ont si bien su tirer parti, mais des traits d'une exubérance folle, qui se croisent sans le moindre art, ni la moindre raison.

MANUSCRITS 430, 223 et 245.

Plus nous avançons, plus nous avons à constater la dégénérescence de l'art de la miniature.

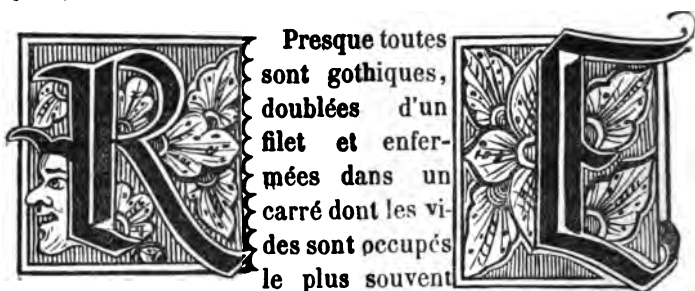
Les véritables artistes l'ont abandonné pour opérer sur de plus grands espaces et ce ne sont plus que les scribes qui, sans goût, sans science, sont chargés de la décoration des manuscrits. Aussi un nouveau genre s'est-il créé : celui des initiales en traits de plume dont nous donnons ci-contre



un exemple dans l'S emprunté au Manuscrit 430. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les profils qui l'accompagnent pour reconnaître que son auteur ignorait complète-

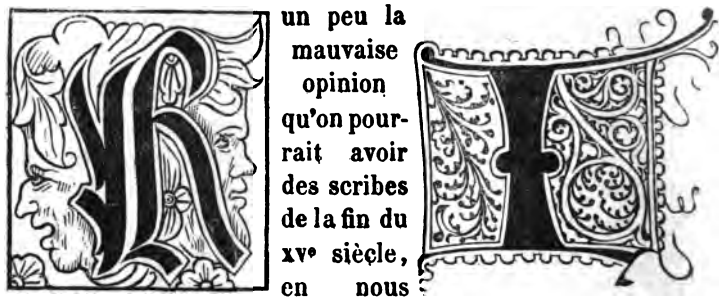
ment l'art du dessin. Ce ne sont même pas des masques, mais de ces traits comme les enfants en charbonnent sur les murs.

Les initiales du Manuscrit 223 (*Antiphonarium*) ont un peu plus de tournure.



par des feuillages et quelquefois par des profils grimaçants presque aussi incorrects que ceux du livre précédent. On sera à même de le constater par l'examen des spécimens que nous en donnons.

Heureusement, le n^o 245 (*Collectionarium*) vient atténuer



montrant les deux initiales ci-dessus qui accusent une main plus exercée en même temps que plus de goût de la part de leur auteur.

Les archives de l'Hôtel-de-Ville de Laon ont aussi fourni à M. Fleury, un livre illustré. C'est un gros in-folio sur papier, contenant les comptes rendus pour 1460, 1461, 1462 et

1463, par « Jehan Vairon, l'un des gouverneurs et
receveurs de de la ville, cité et paix de Laon. »

Les têtes de page, au début de quelques cha-
pitres, et quelques initiales sont décorées de
traits de plume hardis et de profils caricatu-
raux qui sont définitivement l'un des carac-

tères de l'époque, car nous
avons vu récemment de
semblables comptes pour
l'Hôtel-Dieu de Soissons
dans lesquels sont repro-
duits les mêmes traits zig-
zaggués et les mêmes mas-
ques facétieux ; les dénom-
brements en contiennent
aussi. Malgré que ces des-
sins soient en général bien
imparfaits, on doit dire ce-
pendant qu'il s'y rencontre
parfois de véritables petits
prodiges d'habileté calli-
graphique, dont l'A ci-des-
sous, du mot *Andria*, em-
prunté au Manuscrit
466, fournit un exem-
ple ; on voit aussi
quelquefois, des pro-
fils dessinés avec in-
finiment plus de goût
et de savoir que ceux
du compte de Jehan
Vairon.



XVI^e SIÈCLE.

MANUSCRIT 231.

Petit in-f° sur velin. Missel.

Ce volume est le seul qui soit illustré entre tous ceux de la Bibliothèque de Laon attribués au xvi^e siècle.

Avant de disparaître pour toujours, l'art de la miniature reprend un peu de splendeur :



Ce n'est plus un scribe, mais un peintre qui a dessiné et coloré ces capitales encadrées, dont le corps est une branche rugueuse telle que la nature l'a faite. Il y a là de l'invention ou, pour mieux dire, du nouveau, jusque dans l'ombre portée sur le fond, par le cadre et par la

lettre. Les types de convention ont été décidément abandonnés par l'artiste qui devait appartenir à l'école *réaliste* du temps.



Le P ci-contre nous fait voir un autre genre d'ornementation, produit d'une nouvelle combinaison des fleurons et des filigranes.

La vivacité de certaines couleurs et la légèreté de quelques autres ajoutent à la beauté

de ces petites compositions dont l'effet est aussi gracieux qu'il est neuf.

Pl. 47.

MS. 231.



1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

De la Renaissance, nous revenons en plein x^e siècle avec les petites capitales par lesquelles commencent les alinéas. Il est à supposer que l'ornemaniste ne s'est pas occupé de ces lettres secondaires, qui auront été faites par le calligraphe.

Terminons par la description, que nous emprunterons textuellement au livre de M. Fleury, de la grande miniature qui se trouve à la préface de la messe des jours ordinaires.

« Dans un cadre renaissance, jaune sur jaune avec lumières d'or posées au pinceau, un Christ en croix se détache sur un fond d'azur sombre et décoré du bas en haut, de rinceaux d'or tracés aussi au pinceau. La croix est plantée dans un désert où, sur le sable, se détachent quelques touffes d'herbe pointées d'or; elle est peinte de brun avec clartés et rehauts métalliques.

« Le nimbe à rayons d'or, la couleur des chairs du corps et du linge qui enveloppe les reins du Sauveur, le dessin, tout concourt à faire de cette miniature sur velin, le digne et exact pendant de ces nombreux petits tableaux sur cuivre et sur panneaux de bois qu'on doit à la peinture sous les derniers Valois. »

En somme, c'est un beau Manuscrit digne en tous points de clore la longue série qui a présenté tant de types et de genres divers, et, disons-le aussi, tant d'œuvres remarquables.

L'ouvrage de M. Fleury se termine avec le n^o 490 (in-f^o sur papier), qui contient les *Mémoires de ce qui s'est passé en la ville de Laon depuis le commencement des dernières guerres civiles jusques à l'année M. V^e IIII^{xx} XVI, par maistre Anthoine Richart, controlleur en l'eslection de Laon.*

Je ne vous entretiendrai pas, Messieurs, de l'intérêt que présente ce Manuscrit au point de vue de l'histoire du Laonnois, puisque cet intérêt a tellement été reconnu par vous, qu'il a été décidé que ces Mémoires seraient imprimés à l'aide des ressources de la Société académique. D'ailleurs, une plume plus exercée que la mienne s'est chargée, dans la

préface du volume que vous allez publier, d'apprécier cette œuvre à sa juste valeur.

C'est comme Manuscrit à illustrations, que M. Fleury l'a fait figurer dans son étude. Il contient en effet deux dessins ; l'un : le portrait de l'auteur, au crayon noir rehaussé de pastel, costume du temps de Charles IX, n'a rien qui mérite une attention particulière ; mais le second est plus intéressant : c'est *le pourtraict de la ligue infernale qui a esté bruslé à Laon au champ St-Martin le mercredi au soir xvii^e Juing m. v^e tiiij^{xx} xviii après la procession générale et feux de joie faictz en la dite ville pour la paix dentre les Roys de France et d'Espaigne publié à Laon le jour précédent xvi^e juing.*

Dessiné à la plume et rehaussé d'encre de Chine, il ne manque ni de style, ni de hardiesse.

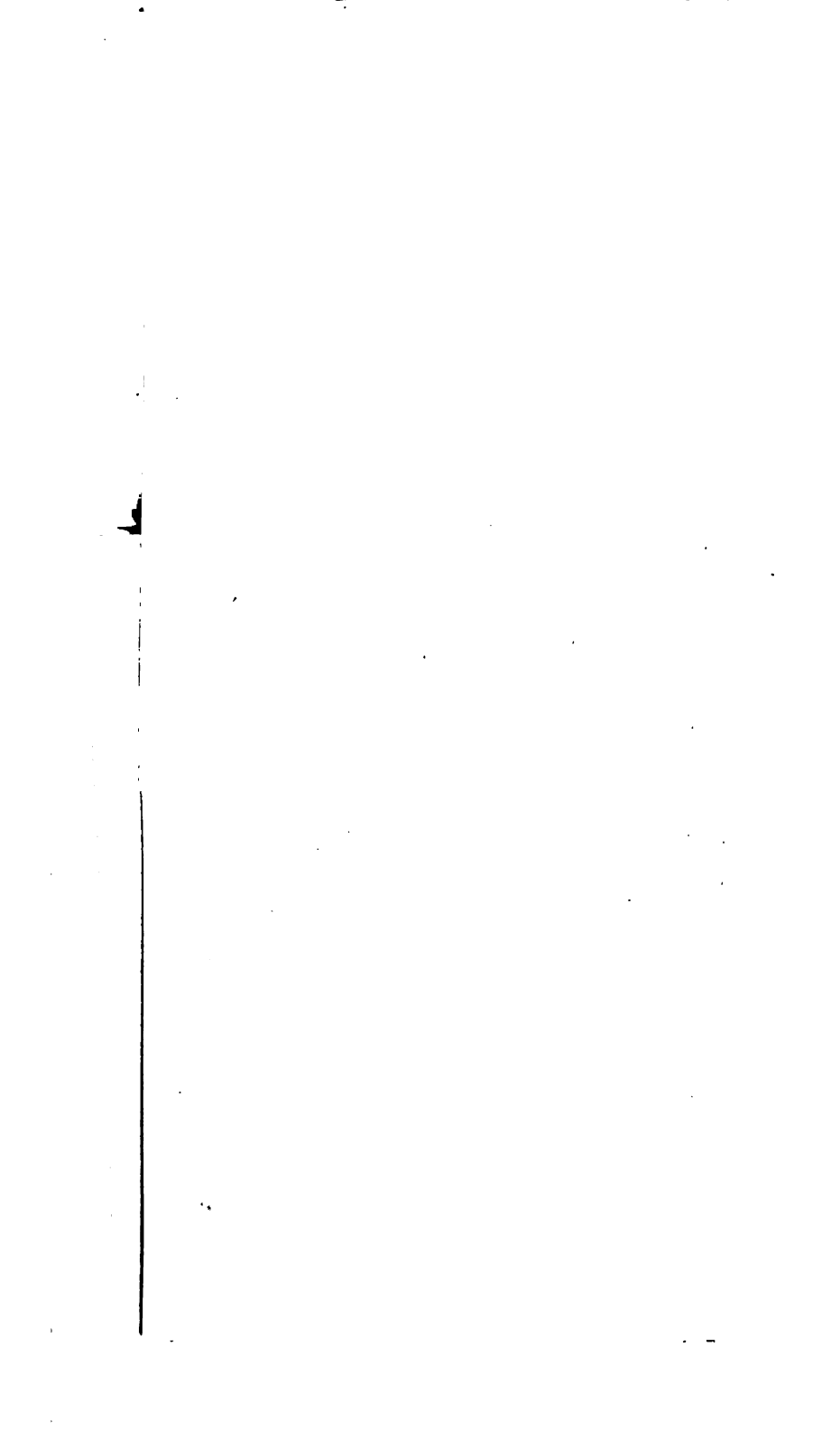
La planche 49 nous dispense d'une plus longue description

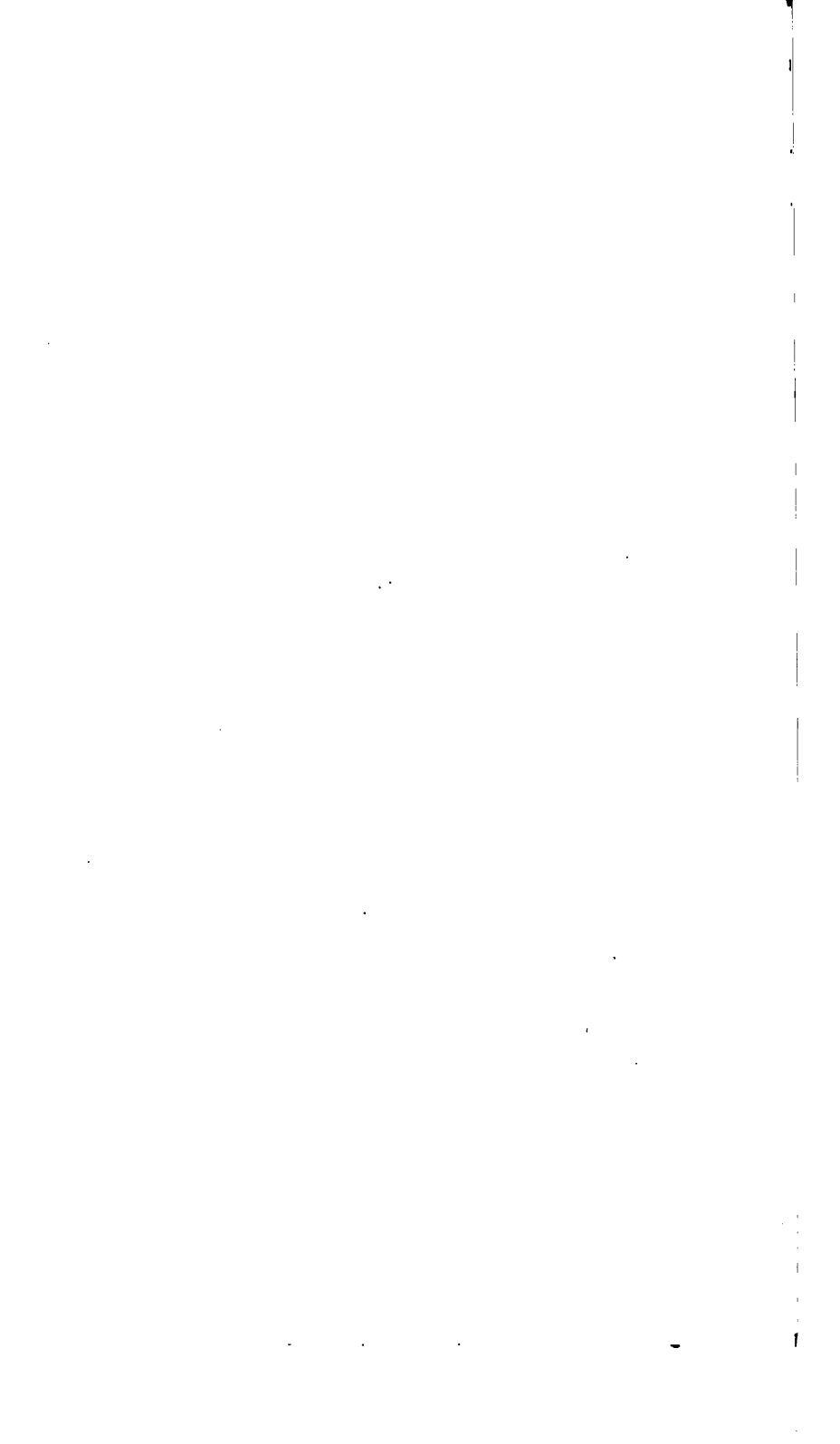
Nous voici arrivé au terme de notre travail, car les autres Manuscrits des xvi^e et xvii^e siècles ne contiennent plus de dessins ni d'illustrations.

Avant de terminer, nous dirons encore une fois que les déductions que nous avons pu tirer, avec M. Fleury, de tels ou tels faits qu'il a signalés, pourront n'être pas toujours rigoureusement exactes, attendu que le champ ouvert à ses investigations était trop restreint.

Quoiqu'il en soit, son étude aura pour résultat de servir aux personnes qui s'occupent de l'histoire de l'art national, de terme de comparaison pour reconnaître à quelles causes on doit attribuer les différences que l'on rencontrera sans doute, dans la composition et l'exécution des miniatures d'une même époque.

De la connaissance de ces causes, peut-être sera-t-on amené à diviser les œuvres peintes du moyen-âge en diverses écoles, comme on a pu le faire plus tard pour une autre catégorie d'ouvrages artistiques. L'avenir, Messieurs nous apprendra si ces espérances ne seront pas déçues.





COMPTES-RENDUS

Des 15^e et 16^e volumes des Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, du 35^e volume des Annales de la Société académique de Nantes, de la Revue des Sociétés savantes des départements et du Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Haureau, par M. Tâiée, membre titulaire.

Messieurs,

Vous avez bien voulu me confier le compte à rendre de diverses publications qui nous sont adressées par les Sociétés savantes avec lesquelles vous êtes en relations ; je vais avoir l'honneur de vous soumettre successivement mes appréciations sur ces volumes qui ont été pour moi l'objet d'une lecture attentive.

Les 15^e et 16^e volumes réunis des mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire sont consacrés, le premier à des travaux philosophiques et littéraires ; le second ne traite que des sciences naturelles.

Une étude sur l'Oratoire et le cartésianisme en Anjou, la quatrième partie d'une étude sur l'homme, une notice sur les fédéralistes de Maine-et-Loire, une pièce de vers et le relevé des procès-verbaux de l'exercice 1863-1864 composent le 1^{er} volume dont l'étude du docteur Dumont remplit environ les trois quarts.

La naissance du cartésianisme en Touraine et, pour ainsi dire, en Anjou, l'introduction de cette doctrine, première émancipation de la pensée, parmi les Pères de l'Oratoire et dans les écoles soumises à leur direction, sévère sans excès, orthodoxe avec une petite pointe de libéralisme éclairée ; les luttes qu'eurent à soutenir le Philosophe lui-même et ses énergiques adhérents ; puis, à cette occasion, l'histoire complète, un peu trop détaillée un peu trop fleurie peut-être, de la congrégation de l'Oratoire, de ses démêlés tantôt avec les Jésuites tantôt avec l'Université qui défendait contre elle la scholastique et ses abrutissantes vieilleries ;

enfin les agrandissements et les transformations de cet ordre presque jusqu'à nos jours, avec l'exposé des fortunes diverses de ses établissements et de ses hommes les plus distingués, tels sont les importants matériaux dont le docteur Dumont a construit son édifice. Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, l'analyse étendue et méthodique de cette œuvre sérieuse qui perdrait trop, soumise à ce travail de dissection, et dans la lecture duquel tout lecteur curieux trouvera un ensemble de documents intéressants sur cette période de l'enseignement public en France.

Ensuite, vient une quatrième étude dans laquelle le docteur Ridard prétend établir, qu'en vertu de la loi du progrès indéfini et par une suite indéfinie de modifications dont la cause n'apparaît pas distinctement, l'homme descend des singes de la grosse espèce. Cette opinion compte parmi les naturalistes un assez grand nombre d'adeptes, et le spirituel auteur du *Progrès*, Edmond About, la soutient avec tant de bonhomie apparente et de séillant *humour* qu'on se demande in petto, s'il veut instruire ou mystifier ses lecteurs. Nous n'avons, nous, ni l'une de ces prétentions ni l'autre ; les convenances de bonne confraternité nous défendent de discuter la thèse de M. Ridard ; nous constatons avec empressement et plaisir, qu'en prose dans cette étude, comme un peu plus loin dans une charmante pièce de vers, il écrit avec savoir, fermeté, convenance et talent. Mais il voudra bien nous permettre, à nous crédules et naïfs, d'aimer mieux faire remonter l'origine de nos grands génies jusqu'à l'un des fils de Noé, que leur assigner pour premier père, fût-ce même le plus intelligent et le mieux conformé des orangs-outangs de l'Afrique.

Avec les procès-verbaux des réunions, une intéressante notice sur les fédéralistes de Maine-et-Loire complète ce premier volume. Cette notice est en même temps une œuvre de famille et la légitime apologie, sinon de tous leurs actes, au moins de toutes les intentions qui ont guidé les fédéralistes de Maine-et-Loire.

On ne peut lire ce travail sans en aimer l'auteur, sans estimer comme lui ceux dont il parle, mais sans plaindre aussi, comme fatalement inférieurs aux exigences d'une époque de transformation politique, ces hommes honnêtes et bons qui croient désarmer la fougue populaire en lui opposant des vertus privées et fermer des abîmes en y jetant des fleurs. (Charles Nodier).

Je ne m'étendrai pas sur les matières traitées dans le deuxième volume. Elles ont toutes un intérêt qu'il faut chercher dans le livre même, et qui se subordonne d'ailleurs aux convenances spéciales des lecteurs. Le compte-rendu d'herborisations faites en Anjou, l'affirmation de l'existence du *carex ligerina*, les promenades d'un naturaliste et d'un archéologue en 1864, une notice sur une plante cryptogame née dans les houillères du département, enfin des observations sur le métamorphisme des schistes en Anjou : ce sont là tous sujets dont les spécialistes aiment à connaître le repère, mais qui ne peuvent s'analyser sans ennui pour l'analyste comme pour les lecteurs. Qu'il nous suffise, pour en justifier l'intérêt, de dire que ces divers travaux sont dus à MM. Béraud, Ménière, Boreau, trois noms d'amateurs ou de savants dont l'incessante activité, les découvertes et le savoir sont, aux yeux des naturalistes, de véritables et d'indiscutables autorités.

Le 35^e volume des *Annales de la Société Académique de Nantes* (1^{er} semestre 1864), offre un ensemble de travaux variés, duquel on peut conclure que cette Société ne concentre pas ses efforts sur des spécialités restreintes.

Des recherches météorologiques, une étude sur un roman nouveau, des appréciations sur un historien allemand, quelques poésies, des fragments d'un voyage à Rome, voilà de quoi contenter des goûts divers. Quelques mots sur chacune de ces œuvres épargneront à ceux d'entre nous dont le temps est précieux des recherches inutiles ou dirigées à faux.

D'une étude intelligemment entreprise par M. Ad. Bobierre, étude très-scientifiquement suivie, et secondée par de puissants moyens de contrôle, il ressort deux conclusions : la première, que les eaux pluviales, envisagées quant à leurs propriétés et leurs effets sur les produits de la terre, ne peuvent être bien étudiées qu'au milieu des champs et loin des villes, si on veut se rendre un compte exact du dosage des principes utiles qu'elles contiennent, en ménager et en compléter l'application. La deuxième, qui résulte des faits observés à Nantes, c'est que les conditions atmosphériques d'une grande ville, les matières textiles, les débris végétaux, minéraux et animaux que l'air tient en dissolution continue, et mélange aux eaux pluviales altèrent et vicient celles-ci, quant à l'application qu'on en voudrait faire aux arrosages agricoles, et les rendent même assez impures en vue des usages domestiques, pour qu'il ne soit pas superflu d'en corriger en certains cas la composition au profit de l'hygiène publique des grands centres.

Vient ensuite une étude de M. le docteur Rouxeau sur un roman d'Edmond About, intitulé *Madelon*. Cette étude, écrite avec verve et talent, est surtout l'œuvre d'un honnête homme. On ne saurait assez flétrir en effet ces livres immoraux et malsains dont la production par un homme intelligent ne peut s'excuser que si on l'admet indifférent et sceptique. Croire, en effet, que l'écrivain s'est proposé vraiment un but moral, reconnaître avec son école que la moralisation puisse sortir des tableaux éhontés du vice et des audacieuses théories de l'irresponsabilité, c'est admettre que la jeunesse aura pu, avant le temps, modérer la fougue de la passion et du sang par la froideur et la réflexion de la vieillesse ; c'est lui attribuer une aptitude et des vertus dont l'auteur n'oserait se targuer lui-même.

Un rapport justement élogieux sur la candidature du docteur Pouchet par M. Dufour est suivi dans ce même volume d'une notice sur Moser, historien d'Osnabruck, par M. Durest, de Villeneuve.

Nous ne connaissons Moser, historien non traduit, que par ce qu'en dit M. Ducrest, qui en offre à la Société nantaise sa traduction inédite. Nous ne saurions, en connaissance complète de cause, souscrire à tous les éloges que lui prodigue son traducteur, si surtout nous tenons compte des réserves qu'en plusieurs passages il met lui-même à son admiration. Nous croyons difficile d'ailleurs que malgré le caractère profondément féodal des vieux temps de l'Allemagne, l'historien d'Osnabruck ait pu concevoir et appliquer, sur un théâtre aussi restreint, les grandes généralisations, les déductions puissantes qui ont signalé dans la première moitié du XIX^e siècle les Guizot et les Thierry mais nous ne refusons pas de croire, sur la parole de M. Ducrest et jusqu'à preuve du contraire, que Moser « ait indiqué la route à » ces grands écrivains, la leur ait éclairée, ait enfin légué la » critique historique à l'école moderne. » Espérons que, traduit et connu, l'historien Moser pourra être jugé chez nous avec plus de compétence encore et apprécié pour les services qu'il aura rendus à la science plutôt que pour ceux que, dit-il lui-même, *il aurait voulu* lui rendre; car ici même, la modestie de ses propres paroles semble démentir les éloges que lui prodigue son traducteur.

Le volume se continue par quelques poésies de M. Chérot : *A mon enfant*, *le Coin du feu*, *le Vallon*, poésies qu'il ne faudrait pas lire en quittant les méditations de Lamartine ou les *Feuilles d'automne*, dans la crainte de les trouver, par comparaison un peu pâles et froides; mais qui, prises en elles-mêmes, témoignent d'une âme honnête, de sentiments droits et d'un talent consciencieux. Le volume enfin se termine par des fragments d'un voyage à Rome, par M. l'abbé Fournier. Il n'y faudrait chercher ni découvertes, ni aperçus critiques, ni discussion; mais, sous une forme toujours élégante et digne, les sentiments d'un prêtre pieux en présence des catacombes, des églises et des couvents de la ville éternelle, puis des appréciations charitables, plus que charitables peut-être, des mœurs romaines que d'autres, ont aussi

appréciées probablement avec plus de fiel que de véritable impartialité.

COMPTE-RENDU de la *Revue des Sociétés savantes des départements*, novembre et décembre 1864.

Ma tâche pourrait ici se borner à répéter une table des chapitres qui se trouve en tête du volume ; et j'aurais mauvaise grâce à insinuer même la plus innocente critique à travers les jugements des Jourdain, des La Villegille, des Dusommerard et des Quicherat. Je signalerai donc seulement, et pour mémoire, l'ordre, selon moi parfaitement logique, qui classe sous trois rubriques coordonnées : 1° les documents administratifs émanant du ministère qui a créé et protège cette revue ; 2° les rapports du comité sur les diverses communications qu'il n'a pas cru devoir reproduire in extenso ; 3° la série des communications que, vu leur importance historique il a jugées dignes de cette publicité plus étendue.

Mais, cela fait, je me hasarderai à dire, en toute sincérité, l'embarras et le doute que suscite en mon esprit la lecture de ce volume où figurent les noms les plus respectés de la science archéologique, et je demande à la Société académique la permission d'exposer avec quelques développements la question qui m'inquiète.

Une pensée profonde et éminemment sociale, sans contredit, a inspiré toutes les mesures prises par l'Etat, toutes les études et les recherches des corps savants et des hommes studieux pour retrouver, restituer et conserver les monuments écrits des vieux âges : ces chartes, ces pouillés, ces diplômes, qui, trop peu compulsés, nous avaient donné au xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, tant d'histoires superficielles et toutes de convention, et dont l'étude plus tard étendue et approfondie a donné aux travaux historiques du xix^e siècle ce caractère de naïveté sereine, de rigueur scientifique et de profondeur qui sera sa principale gloire. Nos dépôts d'archives, nos importants manuscrits, certaines collections

privées non moins précieuses enserrent aujourd'hui tous les monuments échappés aux vandalismes divers qui ont successivement dévasté notre pays ; et c'est là, là seulement, que nous pouvons retrouver les bases de la certitude historique, du droit public et privé, l'histoire traditionnelle des sciences et des arts, la justification des prérogatives et privilèges créés et maintenus au profit des pouvoirs et des aristocraties conservées.

Donc, toutes les fois qu'il s'agit de donner à nos institutions la double sanction d'une honorable utilité dans le présent et d'une antiquité respectable, de relever ce qui est grand aujourd'hui par l'indication d'un modeste point de départ ou de débuts plus grandioses encore, la mise en relief de nos vieux monuments écrits me paraît d'un incontestable mérite.

A ces titres, je ne peux qu'applaudir lorsque dans la deuxième partie de ce volume je trouve analysés avec détails des documents fournis par M. Matton, notre honorable collègue, sur la constitution de l'enseignement primaire à La Fère, au commencement du ^{xvii}^e siècle ; une proposition de publier les œuvres de Chrestien de Troyes, ce promoteur de la révolution littéraire qui substitue au règne des chansons de Geste celui des poèmes d'aventure, cette publication devant fournir un curieux chapitre à l'histoire de l'esprit en France ; l'énonciation des droits du souverain au ^{xv}^e siècle sur le terrain des grands chemins et leurs produits ; la reproduction du cahier rédigé par les gens du tiers, dans le bon pays limousin, etc., etc.

A plus forte raison, j'applaudirai au, récit naïf et contemporain de tant de faits et de paroles que nos historiens rhéteurs avaient, à l'imitation des Grecs et des Latins, revêtus d'ornements d'emprunt, façonnés à leur propre image et ressemblance, à la publication de ces documents qui montrent le caractère incomplet et précaire des ressorts administratifs d'autrefois comparés à l'organisation actuelle des pouvoirs et des Etats ; je voudrais même qu'on accueillît

toujours avec faveur ces inventaires d'églises, de sacristies, de chapelles, de châteaux, etc., etc. qui fournissent tant de renseignements précieux sur l'orfèvrerie, la tabletterie, l'art du mosaïste, de l'émailleur, etc., etc. ; ces descriptions d'édifices si divers, insuffisantes encore pour donner le dernier mot de la science architecturale dont les grandes lois se modifiaient de tant de façons sous l'instinct pieux et sous l'inspiration personnelle de chaque travailleur.

Je comprends encore que, même après la révolution de 1789, et sous l'administration moderne qui en est la conséquence, chaque ville, chaque village retrouve avec bonheur dans des chartes aujourd'hui sans objet les reliques de leur ancienne importance et grandeur.

Mais je me demande à quoi peut servir l'exhumation, au nom du comité, à moins qu'à l'insçu des lecteurs il ne s'y cache quelque nom ou quelque renseignement utile (qu'alors il ne serait pas superflu de signaler à l'attention par quelques mots), l'exhumation, dis-je, d'une charte de 1222 par laquelle l'évêque de Langres reconnaît que le prieuré de St-Martin est soumis au patronage de l'abbaye de St-Seine, d'une autre de 1202 relative à la perception des droits de procuration dont le prieur de St-Martin était tenu envers le chapitre de la cathédrale de Langres, droits payés en nature et donnant lieu à des scandales dans l'église même, tant qu'ils n'eurent pas été convertis en redevance pécuniaire ; d'une troisième enfin de 1205, réglant les oblations que les fidèles avaient l'usage de faire dans l'église de St-Martin et que le chapelain de l'église devait partager avec les moines de St-Seine. Si je ne craignais de passer pour profane, j'en dirais autant des tarifs de la leude ou douane de Perpignan, et je ne leur ferais volontiers grâce que si, comme je le crois, ils donnent des renseignements intéressants sur les diverses industries du temps, sur les centres industriels d'alors, les mesures, etc., etc.

Qu'à ce dernier titre d'utilité on publie le travail signé Aurès sur la lieue gauloise, le pas et le pied gaulois, je le

trouve éminemment utile ; la géographie, la topographie même sont souvent les meilleures garanties que puisse emprunter l'histoire des faits.

Mais n'est-il pas à craindre au contraire que les trouvailles archéologiques de pure curiosité ne fassent perdre de vue les documents d'une réelle importance.

Peut-être suis-je trop exigeant quand je demande qu'on ne tire des ténèbres que des choses utiles et vraiment intéressantes. Je ne le suis assurément pas de parti pris. Je sais quelle déférence on doit pour tous les goûts honnêtes, quand même on ne les partagerait pas. On doit même des égards aux manies inoffensives ; car chacun est libre d'employer son esprit selon son gré, même selon son caprice. Mais je ne vois dans le volume dont il s'agit que des noms sérieux, disons mieux, respectés, des noms connus par des services éminents rendus à la science. De deux choses l'une : ou les choses que je traite d'à peu près superflues sont utiles, et je serais bien heureux de l'apprendre, ou bien ce sont de simples curiosités historiques et littéraires. Or, il me semble que l'archéologie, pour rester une science sérieuse, doit montrer une face imposante et des muscles vigoureux non travestir un corps énérvé sous des oripeaux bizarres et frivoles.

Le rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, au nom de la commission des Antiquités de France, par M. B. Hauréau, me paraît propre à clore la série de ces comptes-rendus. Il s'adresse au premier corps savant de notre âge. Il émane d'une commission dont toutes les académies de provinces apprécient au même degré le zèle, le savoir et la compétence ; il relève, non sans éloge, le travail intéressant d'un de nos honorables confrères ; il est l'œuvre enfin d'un homme distingué que les lettres et les épreuves de la politique militante ont mûri et dignement préparé à la position scientifique qu'il occupe aujourd'hui sans conteste.

Ce rapport a pour objet l'appréciation des ouvrages envoyés au concours des Antiquités de France pour 1864.

62 compétiteurs, seulement 3 médailles et 6 mentions : le rapprochement de ces chiffres révèle aux yeux de tous l'importance de la lutte ouverte par l'Académie, la valeur des combattants entrés en lice, le savoir impartial et le laborieux examen que la commission et son rapporteur ont dû appliquer au jugement. J'insisterais sur un mérite secondaire si je signalais le style net et ferme de M. Hauréau, mais je dois faire ressortir, comme des conseils propres à vivifier les études archéologiques en province les observations critiques qui trouvent place, même dans ses appréciations les plus bienveillantes. Elles se résument toutes en ce qui va suivre.

Les études de l'antiquité ne sauraient être de simples distractions littéraires ou scientifiques. Leur principal et unique but, c'est *le complément de la science et l'affirmation de la vérité*. On ne saurait donc s'adonner assez, à l'aide de sérieuses études paléographiques dirigées par une sévère méthode, à des recherches, à des restitutions propres à fournir des textes exacts et authentiques, des versions incontestées, des évaluations précises et vraies, l'aspect moral des faits tel que le leur donne l'époque où ils se sont accomplis.

Mais le tableau si exact et si vrai qu'il fût d'un passé qui ne peut revenir, de quelle utilité pourrait-il être ? Il doit être seulement la base de raisonnements, le point de départ incontesté de discussions, de comparaisons, de déductions dont l'état social actuel puisse profiter. Sans cela l'étude de l'antiquité peut intéresser ceux qui s'y livrent par goût mais elle est socialement inféconde.

Je ne puis nier que ces opinions de l'honorable rapporteur sont absolument les miennes.

NOTICE

Sur la commune de Laon au XIII^e siècle,

Par M. MATTON, membre titulaire.

Un profond historien a raconté les troubles de la commune de Laon, avec une sage appréciation des hommes et des choses. Son récit mérite tout l'intérêt que le public y a attaché. On y voit à quel degré d'abaissement le peuple était réduit par les fautes du clergé féodal, et les scènes de carnage et d'incendie qui ajournèrent le progrès.

Le vertueux Barthélemy de Vir, évêque de Laon, calma avec un rare désintéressement l'effervescence populaire, et ne voulut résoudre aucune affaire importante sans consulter les habitants de la ville sur le parti qu'il devait prendre. Le moine Hermann, dans son Histoire des miracles de Ste-Marie de Laon, donne une preuve certaine de l'intervention du peuple dans les affaires sérieuses, en racontant les incidents de la procédure entamée contre le voleur Anselme, *contre* de la cathédrale.

Lorsque le verdict populaire avait été rendu, l'évêque confiait les épreuves et l'application de la peine au bras séculier du châtelain, chargé par le roi du soin de protéger l'église, où officiaient de nombreux chanoines, qui s'étaient faits les successeurs des officiers du municipe gallo-romain, pour aider les évêques à diriger les esprits. L'homme du roi punissait à merveille les coupables en les pendant et en détruisant leurs maisons. Lorsque la guerre éclatait, l'expéditif châtelain déployait encore toutes ses ressources dans l'art de détruire, et y excellait (1).

Les rois, pour se procurer l'appui nécessaire du clergé, confièrent aux évêques l'administration de la justice, qui

(1) Le châtelain de Laon demeurait à la porte du cloître tenant à l'église de St-Remy et levait la herse du château du roi ; c'est à cela que la rue de la Herse doit son nom.

leur produisait de fortes amendes. L'évêque Barthélemy rendait celles-ci moins lourdes et cédait volontiers aux vœux populaires. Il intervint auprès du roi Louis VI et le décida, en 1128, à donner à la ville de Laon une institution de paix destinée à maintenir, entre les personnes de toutes les conditions, la tranquillité nécessaire au bien-être de chacun.

Le sceau dont la commune se servait encore un siècle après (1228) indique bien ces louables aspirations. Le maire y tient contre la poitrine l'épée, emblème de la puissance militaire, et en dirige la pointe en bas, pour témoigner que la paix armée dédaigne l'emploi de la force brutale. Le contre-sceau affirme la même idée. Une colombe tourne la tête vers le rameau d'olivier. Ce symbolisme se rattache, soit à l'évêque Barthélemy démontrant que la paix constitue le bonheur commun, soit à une réminiscence de la colombe annonçant à Noé la fin du cataclysme et la certitude d'une meilleure existence.

La royauté confia une partie de ses droits de justice aux maire et jurés de Laon, comme elle l'avait déjà fait aux évêques et au chapitre. Elle organisa dans le Laonnois des communes ayant à la fois milice, justice, administration et finances, pour les rattacher intimement à ses destinées, contre la féodalité qui énervait la France et contre l'ennemi extérieur. Les sacrifices en hommes et en argent de ces communes vinrent souvent en aide à la royauté, et cimentèrent entre elle et les populations qui aspiraient à la liberté, un ensemble d'efforts qui favorisa le développement régulier des sentiments nationaux. Le concours des habitants de Laon fut peut-être plus grand que partout ailleurs. L'instruction était déjà fort répandue parmi les riches de cette ville au XII^e siècle. L'ordre précheur des Prémontrés y recruta ses meilleurs sujets, pour adoucir les mœurs barbares des populations et répandre les idées de fraternité parmi le peuple abruti sous les exactions des seigneurs, habitués à ne le considérer que comme une source inépuisable de revenus. Cette instruction contribua beaucoup à former les habiles

légistes du ^{xiii}^e siècle, qui, n'ayant d'autres mobiles que l'équité, aidèrent en qualité d'échevins, le bailli de Vermandois dans l'accomplissement de sa difficile mission (1) et devinrent à Paris et dans les provinces, les hommes de la cour du roi, et en cette qualité, régularisèrent partout le mouvement émancipateur (2). Les nobles se résignèrent difficilement à considérer ces échevins comme leurs pairs. La royauté les supprima momentanément; mais, comme (3) en définitive elle pouvait compter sur leur dévouement et leurs lumières, elle les reprit pour juger les affaires qui ne tenaient ni à l'honneur du corps, ni à l'hérédité, ou qui ne constituaient pas de nouvelles désaisines (4). Dans ces cas réservés, les nobles remplissaient eux-mêmes les offices d'hommes de cour du roi et servaient d'assesseurs au bailli de Vermandois. Les échevins étaient convoqués par le concierge du château (5) du Roi ou par ses commis.

(1) Olim, t. 2, p. 212 et 276.

(2) Guiard Corbiaus, maire, Robert de Courlegis, Guillaume, son frère, et Thomas Bouviaus, jurés de Laon, témoignent dans une enquête faite devant le bailli de Vermandois, par Garin, évêque de Senlis, pour reconnaître l'étendue des droits du roi dans la cité, la duché et comté de Laon. Ils déclarent que les affaires autres que les ecclésiastiques, portées au bailliage de Vermandois par appel d'un échevin, sont renvoyées, par le prévôt ou le bailli, pour examiner s'il y a ou non défaut. Si le défaut est reconnu, la cause reste au bailliage; dans le cas contraire, l'affaire est renvoyée au tribunal qui a rendu la sentence. Il n'est pas de la dignité du roi qu'un appelant paie une amende pour son appel. Le tribunal de l'évêque connaît en dernier ressort les affaires civiles (mobilières. et immobilières) de ses censives qui n'ont pas encore été portées au bailliage. Quand un mandement du roi a enjoint à des échevins de juger des causes d'appel, ceux-ci reconnaissent ou non leur compétence. Dans ce dernier cas, ils renvoient la cause aux francs hommes du roi, ainsi qu'on le fait ordinairement pour les débats des nobles qui doivent être jugés par leurs pairs. (Grand cart. de l'Ev. de Laon, f° 64, v°.)

(3) 1269, parlement de Pentecôte, Olim, t. 1, page 762.

(4) 1275, parlement de Pentecôte, Olim, t. 2, p. 61; 1270, parlement de St-Martin, Olim, t. 1, p. 814.

(5) Le chapitre et la commune rachetèrent, moyennant une somme de 100 livres, un droit de bûche que le concierge percevait sur les voitures de bois qui entraient en ville. Cette vente fut ratifiée par St-Louis, au mois d'août 1256

Les évêques et le chapitre de Laon ne suivirent pas le bon exemple qui leur avait été donné par l'évêque Barthélemy. Ils cherchèrent à maintenir et à accroître des privilèges dont le temps et la faiblesse des rois avaient consacré l'abus, et se montrèrent rigides envers l'élite de la ville de Laon et la commune du Laonnois, songeant aux satisfactions matérielles. Ils vinrent facilement à bout du peuple ignorant des campagnes, et le mirent à merci; il n'en fut pas de même de celui de la ville. Les riches marchands et les financiers de la commune trouvaient, mieux que les hommes d'église voués à la prière et au maintien de privilèges très-étendus, les moyens de créer par leurs relations avec les populations disséminées dans les fiefs, une force réelle et une influence sérieuse. Le clergé, en laissant aux bourgeois le monopole du trafic, leur favorisa une grande expérience des affaires et tous les développements de l'intelligence (1).

Il ne faut pas se dissimuler cependant que la commune, à raison des conditions différentes des personnes qui en formaient l'ensemble, était sans cesse exposée à une foule de tiraillements. L'instruction n'atteignait qu'une certaine classe à la fois intelligente et énergique, peu comprise par les classes inférieures. Celles-ci n'agissaient pas avec un discernement complet, et se laissaient facilement entraîner à des excès nuisibles au sort commun de la grande famille, vers laquelle auraient dû s'unir tous les efforts.

La part du clergé avait été bien belle dans le Laonnois jusqu'au xii^e siècle. Il avait aidé les populations à supporter avec patience l'humilité de leur condition, en leur représentant l'Homme Dieu qui s'était volontairement exposé à l'injustice, à la torture et à la mort, pour relever le moral

(Archives de la ville de Laon.) — Le tourier payait la taille comme les autres bourgeois, Olim, t. 1, p. 860 et 861.

(1) Certains ecclésiastiques s'associaient cependant aux marchands et payaient la taille comme eux. (Olim. t. 2, p. 79).

de l'homme asservi. En élevant la pensée humaine et en cherchant à lui faire atteindre la perfection divine, le clergé avait rendu des services réels. Il en avait rendu d'autres par le défrichement de vastes forêts. Le peuple des campagnes trouvait le salaire et le pain quotidien dans le travail. L'exploitation du sol lui offrait des garanties de bien-être pour l'avenir. Habitué à voir en toutes choses la vie matérielle, il aimait ceux qui pouvaient la lui adoucir.

Malheureusement, le clergé adopta les idées féodales et fit ce qu'il voyait faire, considérant les hommes de la même façon que les dominateurs de la terre. Cette attitude étrange désillusionna les populations, qui devinrent très-sympathiques aux communes. Celles-ci reprîrent l'œuvre du christianisme et cherchèrent à moraliser les hommes, et à augmenter la prospérité publique par le commerce, l'agriculture et la viticulture.

Écho des plaintes des malheureux, la commune n'était jamais indifférente à leurs douleurs et prenait à ses risques et périls le parti des victimes de l'injustice. Son but était de rendre les hommes maîtres de leurs personnes et de leurs biens, en acquittant les redevances ordinaires. Elle cherchait, par des envahissements continuels, à faire prévaloir le principe éminemment chrétien de l'égalité des hommes devant la loi, persuadée que l'union sincère des personnes de toutes les conditions, est la meilleure base du bien-être commun (1).

Les occupations complexes de la commune de Laon favorisaient beaucoup l'aptitude du maire et de ses 36 jurés. Le nombre de ces derniers peut paraître considérable ; mais, en réfléchissant aux difficultés de toute nature qu'ils avaient à éluder ou à combattre, on reconnaît facilement qu'il était nécessaire (2).

(1) Grand cartulaire de l'évêché de Laon, f^{os} 64 et 65, Olim, t. 1, p. 579 et 790.

(2) Le faubourg de Vaux comptait, en 1237, un prévôt et douze maires de

La besogne était distribuée entre les jurés d'après leurs connaissances spéciales. Les plus capables étaient chargés de l'exercice de la justice, de la police et de la voirie, qui occasionnaient continuellement des conflits et des réclamations de la part des nombreux possesseurs de censives, et obligeaient à rechercher les moyens de triompher des résistances (1); d'autres, s'occupaient de l'étalonnage des poids

justices seigneuriales, présentant ensemble un revenu de 675 livres parisis ainsi réparti: le roi, 10 livres; l'évêque, 100; le chapitre de St-Pierre, 70; le chapitre cathédral, 60; l'abbaye de Thenailles, 80; celle de St-Michel, 60; celle de Clairfontaine, 20; celle de St-Vincent, 100; celle de St-Martin, 20; le chapitre de St-Julien de Laon, 10; Gilles de Colligis, bourgeois de Laon, et Gobert de Malval, 25; Henri Levieux, 15; Jean Béduin, chevalier, 100 sous et d'autres ensemble 100 livres. Bibl. imp^{le}. suppl^{le} latin, n° 9227.

Ardon avait quatre échevins et trois maires en 1253, (archives de l'Hôtel-Dieu de Laon). Quatre jurés représentaient chaque faubourg. Ces domaines et ceux des autres censives de Laon étaient habités par des personnes soumises aux droits de formariage et de morte-main, qui pouvaient contracter et témoigner. Elles obéissaient à leurs justices particulières, en faisant cependant partie de l'association communale.

Les maire et jurés nommaient des tuteurs, validaient la vente des biens des pupilles, émancipaient d'après l'avis du conseil de famille composé de deux parents de chaque ligne (lorsque ces actes intéressaient des personnes de la banlieue, trois jurés du faubourg assistaient le maire); recevaient les transactions, les actes de vente avec garantie de huit cautions, les donations et les obligations des personnes qui tenaient à laisser des traces de leurs engagements. Un coffre était affecté à la conservation des titres de famille sous la sauvegarde de la commune entière. Ils ne se bornaient pas seulement à des obligations relatives à des propriétés d'hommes libres, ils s'étendaient encore aux personnes et aux immeubles des censives du voisinage. Les actes étaient quelquefois rédigés en latin comme ceux de l'officialité, mais le plus souvent en langue vulgaire. Les archives de Laon en contiennent quelques-uns, fort utiles à étudier au point de vue de la philologie de nos contrées. On y remarque un principe de droit d'une application fréquente: la femme mariée peut, à cause de sa dot, consentir à une aliénation faite par son époux.

(1) Les maire et jurés punissaient les voleurs en leur coupant l'oreille; bénissaient au son de la cloche; révoquaient les bannissements; arrêtaient en flagrant délit l'étranger agresseur, sauf à le remettre ensuite aux officiers de justice de sa localité; détenaient les violateurs de la paix et les perturbateurs du repos public jusqu'à satisfaction convenable en leur *olant les*

et mesures (1); d'autres, de l'organisation, de l'armement et du mouvement des milices; d'autres, des intérêts du dehors; d'autres, des impositions nécessaires pour satisfaire aux dépenses communales de tout genre; d'autres, de la gestion des biens communaux; d'autres, de la convocation des assemblées populaires au son de la cloche de la cité, où les laïques de toutes les conditions devaient se rendre, sous peine d'amende, pour entendre et faire les règlements des maire et jurés.

Cette organisation était indispensable pour les mesures de police et la fixation des rapports, soit entre les maîtres compagnons et ouvriers, soit entre les marchands, de manière à entretenir entre eux la bonne foi nécessaire aux relations quotidiennes.

Une ordonnance de 1248, faite pour les marchands drapiers de Laon, donne des renseignements très-curieux sur les relations commerciales. Les ventes étaient traitées au comptant, le paiement devant être effectué au plus tard dans la quinzaine de la livraison. Les marchands qui continuaient à trafiquer sans remplir cette condition, étaient censés manquer à leurs engagements. Ils s'obligeaient envers le vendeur par des arrhes : *las getans sans denier donnant*. Le propriétaire ne pouvait acheter en gros ou en détail, soit par lui-même, soit par des intermédiaires, pour revendre ensuite. Aucune marchandise ne devait être exposée en vente le dimanche ni circuler dans les cloîtres, afin d'éviter la juridiction ecclésiastique, qui exigeait de fortes amendes. L'achat de draps mouillés en lisière était interdit, celui des draps et sayettes de couleur blanche était également prohibé chez le fabricant, et ne pouvait être effectué qu'à des endroits spé-

forces lorsqu'ils entraient en ville; prononçaient des peines pécuniaires et condamnaient les malfaiteurs à la prison. Bibl. imp. n° 9227, supplément latin f° 7 et 12. Les devoirs qu'ils avaient à remplir n'étaient pas sans danger, à cause des nombreuses censives de leur territoire.

(1) La commune condamna, en 1233, à 100 marcs d'argent, Jean Piot, qui s'était installé au marché sans se servir des poids et mesures de la ville. id:

viaux bien connus du public (1). On tenait essentiellement à ce qu'aucune opération ne fut faite en cachette.

Aucune précaution ne devait être négligée, pour assurer le succès de ceux qui donnaient aux artisans un salaire convenable pour faire vivre leurs familles. L'excellente réputation des marchands de la commune de Laon était bien connue de ceux de la Flandre, qui entretenaient avec eux des relations augmentant tous les jours d'importance. Les laines abondaient dans les campagnes ; elles étaient exportées et mises en œuvre dans les villes avec une grande habileté, après avoir été lavées avec soin dans les eaux limpides des nombreux ruisseaux du Laonnois et de la Thiérache.

Les marchands jouissaient de privilèges très-étendus entre les rivières de Serre et d'Aisne, et notamment de franchises de péage qui leur étaient quelquefois contestées par des seigneurs avides. La commune de Laon donna, au mois de janvier 1240, une somme de 140 livres parisis à Robert, seigneur d'Eppes, pour jouir du libre transit sur ses terres (2). Elle éprouva plus de difficultés de la part du puissant comte de Roucy, et ne put prouver, dans une enquête de Geoffroy de Roncherolles, bailli de Vermandois, la parfaite légitimité de ses franchises de vinage entre les rivières de Serre et d'Aisne (3). Ce droit était pourtant sérieux et ancien, Jean, comte de Soissons, l'approuva, en déclarant qu'il s'en rapportait à la bonne foi des voituriers et des expéditeurs, pour tout ce qui passerait dans ses domaines de Pargny-Filain et de Chavignon (février 1267) (4). Gobert de Montchâlons, sire de Bouconville, reconnut les mêmes franchises (août 1269) (5).

Les préposés des comtes d'Artois et de Nesle, à Bapaume, se montrèrent moins accommodants, et prétendirent que le droit

(1) Archives de la ville de Laon, Série FF.

(2) Archives de la ville de Laon.

(3) Parlement de Teussaint 1265. Olim, t. 1, p. 216.

(4) Archives de la ville de Laon.

(5) id.

de péage était dû, bien que le transit n'eut pas été effectué par cette dernière ville. Ils consentirent cependant à donner main-levée de saisies opérées sur des marchandises appartenant à des bourgeois de Laon, en prenant toutefois leurs précautions pour prévenir la fraude et se garantir de tout reproche. Ils déclarèrent qu'ils s'en rapportaient au bailli de Vermandois pour la fixation de l'amende, s'il y avait réellement infraction aux droits de péage (août 1283) (1). Le procès n'eut pas de suite ; le Parlement de Paris ayant décidé que les bourgeois pouvaient conduire leurs marchandises de Flandre à Laon, en acquittant les droits dus seulement dans les lieux où elles circulaient (2). Malgré cette décision, les préposés de Bapaume voulurent faire passer dans leur ville les vins légers du Laonnois exportés aussitôt le décuage (3) ; mais le Parlement se prononça en faveur des franchises, le 8 avril 1309 (4).

La viticulture était la ressource principale de ceux qui ne s'adonnaient pas à la préparation des laines, à la fabrication et au commerce des draps. On cultivait la vigne dans le Laonnois et même dans la Thiérache, jusqu'à la rive gauche de l'Oise. La culture en était surtout répandue entre les rivières de Serre et d'Aisne, circonstance qui, dans des temps très-reculés, fit probablement établir la franchise de vinage, pour favoriser le transport d'une boisson très-recherchée par les rois, les seigneurs français et les Flamands.

La commune de Laon avait des droits d'usage et de pâturage très-étendus. Le champ St-Martin (5) et une grande partie des marais d'Ardon et de Leuilly lui appartenaient. L'abbaye de St-Jean, le vicomte et les templiers seigneurs d'Ardon, l'abbaye de St-Vincent, propriétaire des censives de Semilly et de Leuilly, les laissaient volontiers jouir de ces

(1) Archives de la ville de Laon.

(2) Olim, t. 2, p. 224.

(3) Archives de la ville de Laon.

(4) id.

(5) 1279, Olim, t. 4, p. 373.

propriétés (1). Il y avait, entre le clergé régulier et la commune, un égal désir de favoriser les artisans et les cultivateurs, qui, en augmentant leur bien-être, accroissaient celui des propriétaires du sol.

La commune possédait encore les tours et remparts qui formaient l'enceinte de la ville; les portes qui en ménageaient l'entrée; l'hôtel communal; des maisons; l'emplacement de l'ancien beffroi où sonna le tocsin de la révolte de 1142; des droits de change, de tonlieu, rouage, jalage, lardage (2), d'étalage, de chaussée (3); des droits sur les légumes et fruits apportés à Laon (4); des droits sur les actes particuliers passés devant les maire et jurés, entre laïques de toutes conditions, même entre étrangers, pour être déposés dans le coffre communal, les amendes de la justice de la paix (5). Les habitants de la commune joignaient à ces privilèges la faculté d'acquérir des immeubles dans les villages de Bruyères, de Chérêt, de Vorges et de Valbon, qui constituaient la commune de Bruyères (6).

Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, Laon était devenu très-riche. Sa fortune excita la convoitise des rois. Ceux-ci cherchèrent à augmenter les ressources de leur trésor, même au mépris de la loyauté et de la reconnaissance dues à une institution

(1) Archives de la ville de Laon. L'abbaye de St-Vincent abandonna en 1290, à la ville, le pré dit le grand-pré.

(2) La commune acquit ces droits de Roger de Rozoy, évêque de Laon, moyennant une rente de 47 livres. Les vassaux de l'évêque et du chapitre ainsi que l'hôpital de N.-D., en étaient exempts. (G. cartul. de l'évêché de Laon, n° 11, arch. de l'Aisne).

(3) Les habitants de Montaigu et de Sissonne étaient exempts des droits de chaussée. (Olim. t. 2, p. 126).

(4) La commune acquit ces droits, au mois de juin 1266, de Guillaume, évêque de Laon, moyennant 100 livres tournois (grand cartulaire de l'évêché. f°s 13, 25, 89).

(5) La commune partageait avec l'évêque la moitié du produit des amendes provenant des différends pour les droits à percevoir, (gd cartul. de l'évêché de Laon, n° 11).

(7) Olim., t. 1, p. 546.

qui n'avait négligé aucun sacrifice pour eux, et leur avait parfois donné un contingent de 200 hommes armés et équipés (1).

Le sceau équestre de 1271 de la commune de Laon montre le maire au milieu de trois fleurs de lys, qui figurèrent plus tard au chef des armoiries de la ville; au contre-sceau paraît une fleur de lys. La commune voulait elle flatter la royauté, en reconnaissant volontairement qu'elle n'existait que par elle et pour elle, ou bien subissait-elle le signe de l'autorité royale qui la dominait, pour la fonder peu-à-peu dans l'État (2)?

Les embarras de tout genre qu'occasionnait la commune (3), et l'envie de sa fortune (4), furent les causes principales de sa perte. Sa mission civilisatrice finissait au profit de la royauté et de l'unité nationale, grâce à l'énergique conduite du bailli de Vermandois. Chacun s'adressait à celui-ci par voie d'appel et souvent sous les plus frivoles prétextes, pour combattre les abus. Ce magistrat cherchait à faire prévaloir les principes de l'équité et à en assurer les développements réguliers, pour éviter les prévarications et l'arbitraire. La puissance des adversaires l'inquiétait peu. Il ne cédait ni aux sollicitations, ni aux promesses, ni à la menace, ni aux séductions dont on l'accablait; sa volonté était ferme; le danger de sa situation ne l'intimidait point.

(1) 1276, archives de la ville de St-Quentin.

(2) Du reste, le parlement venait d'ordonner au chapitre de réparer l'injure faite à Renaut de St-Vincent, bourgeois de Laon, que le chanoine Simon de Vendeuil s'était permis de faire incarcérer sans motif plausible.

(3) Parlement de Pentecôte, Olim, t. 2, p. 200. La ville mettait dans l'exécution des ordres trop d'énergie; elle fit arrêter dans la censive épiscopale et incarcérer pendant trois jours et autant de nuits, des préposés qui devaient rendre compte de leurs recettes au domaine royal. La commune fut obligée pour ce fait de s'amender au roi. Un arrêt du Parlement décida qu'aucune *recousse* ne serait faite dorénavant par la commune et par l'évêque, sans s'adresser directement au bailli de Vermandois.

(4) Archives de l'Empire, trésor des chartes, registre, 72, pièces 27, 310, 331 et 436 registre 74, pièces 226, 531.

La royauté ménagea les institutions communales jusqu'au moment où elles devinrent une cause incessante de troubles entre le clergé et la population. Elle supprima la commune de Laon, mais elle conserva ses éléments de force, auxquels elle donna une meilleure direction et un plus ferme appui (1). Elle paraît céder aux pressantes sollicitations du chapitre et des évêques ; mais pour peu qu'on examine avec attention le mécanisme de l'ordonnance philippine de mars 1331, on reconnaît facilement que cette loi a été édictée par la royauté, uniquement pour utiliser ses forces et dominer la situation.

CHARTES OU LES SCEAUX INDIQUÉS SONT APPENDUS.

Universis ad quos presentes littere pervenerint maior et jurati laudum salutem. Noverit universitas vestra nos jurasse quod pro toto posse nostro fideliter servabimus corpus membra vitam et honorem terrenum karissimi domini nostri ludovici regis Francie illustris et domine regine matris ejus et filiorum suorum et adharebimus et nos tenemus eidem domino regi et domine regine matri ejus et filiis suis contra omnes homines et feminas qui possunt vivere et mori et in hujus rei testimonium sigillum nostrum presentibus litteris duximus apponendum. Actum anno domini M. CC°. XX°. octavo mense octobri.

« Nous maires et li juré de Loon, faisons savoir a tous
» ceaus qui ces présentes lettres verront et orront que par
» devant nous vinrent Berterans quon appelle dou Glouas et
» Méhais sa femme et Wautiers Dors li clers et Gertrus sa
» femme et reconnurent que il avoient vendut et livreit et
» dou tout en tout parduravlement ottoict et quitet à maistre
» Thierrî prestre chapelain en léglise de Loon par le pris
» de vint et cinc livres de parisis des ques li devant dit ven-
» deur reconnurent pardevant nous que leur plains creans
» leur avoit esté fais dou devant dit maistre Thierrî en de-
» niers contans deux vignes ainsint comme eles se portent
» a tout les drois et les appendices diceles desqueles li une

(1) Olim, t. 2, p. 384 et 385, grand cartulaire de l'Evêché de Laon, n° 81.

» est séans ou liu qui est dis a Roecourt entre la vigne qui fu
» Jehan Mouton de une part et la vigne dou maistre Thierri
» dautre part qui doit tant seulement par an disme et li au-
» tre vigne est séans devant le persoir dou tenple entre le
» chemin de Ardon de une part et la vigne Thierri quon ap-
» pele de Cerni d'autre part liquele vigne doit tant seule-
» ment par an cinc sestiere et un tiercuel de vin et disoient
» et affreмоient icil vendeur que il avoient droit et pooir de
» vendre les dites vignes et dou délivrer a icelui maistre
» Thierri par plain droit et quitières icius Bertrans et
» Mehaus et Wautiers et Gertrus au devant dit maistre
» Thierri et tresportèrent et otroièrent tout entièrement en-
» vers icelui maistre Thierri quaque de droit de signerie de
» propriété et de possession il avoient ou pooient avoir ou
» devoient par quelconques droit ou par quelconques raison
» que ce fust es deux vignes deseurdites ou par la raison
» dite les vignes proumetant par leur foi fiancie par devant
» nous li devant dit vendeur et espécialement les dites Mehaus
» et Gertrus de leur plainne volente et sans force faisant
» si comne eles disoient et de la volente et de lassentement
» as devant dis Berteran et Wautier lors maris qui de tout
» ce faire leur donnerent plain pooir et auctorité par devant
» nous que il désorenavant a nul jour encontre le vendage
» lottroi la quitance et le tresportement deseurdis ne venrront
» ne venir ne feront ne es devant dites deus vignes vendues et
» tresportées en la manière deseurdite riens ne réclameront
» ne réclamer ne feront pas droit déritage par raison d'aquest
» par raison de doaire ou en autre manière par eaus ne par
» autrui aincois proumisent par lor dite foi li devant dit ven-
» deur que il au devant dit maistre Thierri a ses oirs et a ses
» successeurs loia warandie porteront des devant dites deus
» vignes vendues et tresportées en la manière deseurdite
» envers tous ceaus qui a droit et a loi en vourront venir
» parmi les débites païans qui si deseur sont nommées. Et
» a ceste warandie porter a tous jours bien et loiaument
» en la manière deseur dite obligièrent par devant nous

• li devant dit vendeur eaus et leur oirs et leurs successeurs
• et pour ce que ce soit ferme chose et seure nous par laccort
• et a la requeste des dites parties en avonmes ces presentes
• lettres faites seeler dou seel de la pais de Loon as causes.
• Ce fu fait en lan de lincarnation Nostre Seigneur mil deus
• cens et soissante unze ans ou mois de juing. •

SCEAUX ET CONTRE-SCEAUX DE LAON.



1228



1271





NOTICE SUR DOM BUGNIATRE,

*Religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur,
Historien de Laon.*

Par M. THILLOIS, membre titulaire

Il est des hommes qu'une sorte de fatalité semble pour-suivre sans relâche jusqu'au dernier terme de leur carrière, pour les priver de recueillir les fruits qu'on peut légitime-ment attendre d'un travail consciencieux : telle a été la des-tinée bizarre et souverainement injuste qu'a subie le pre-mier et le plus érudit historien de la ville de Laon. L'intrigue, la jalousie et, par suite, le défaut de publicité le firent mécon-naître de ses contemporains ; quant à la génération suivante elle le laissa dans l'obscurité où elle l'avait trouvé.

Bugniâtre, Nicolas-Charles-Gédéon, naquit à Laon, le 4 novembre 1718. Son père était avocat en Parlement et pro-cureur du roi en la maîtrise des eaux-et-forêts. Il jouissait comme magistrat d'une grande considération dans cette ville. Son fils, après avoir fait d'excellentes études dans le collège de Laon, les termina à l'âge de 17 ans. Sa vocation s'étant prononcée pour l'état religieux, son père le présenta à l'abbaye de St-Jean, ordre des Bénédictins de la congréga-tion de Saint-Maur. Le prieur, qui connaissait le mérite du jeune Bugniâtre, l'envoya à Meaux où il fit sa profession dans l'église de Saint-Faron de cette ville, le 15 décembre 1735. Quelques jours après il revint à Laon résider de nouveau dans l'abbaye de St-Jean.

Vers l'année 1740, un moine de la même abbaye s'occu-pait de réunir des matériaux historiques qu'il comptait dis-poser pour en faire l'histoire de la ville de Laon. Ce religieux nommé dom Varoquaux, étant mort en 1743, dom Bugniâtre demanda et obtint de ses supérieurs la cession pure et simple de ces matériaux. Dom Varoquaux était né à Montigny le-Franc, diocèse de Laon.

En 1750, Monsieur Daguesseau, alors chancelier de France, admirateur des travaux historiques des Bénédictins français, proposa aux prieurs de cet ordre d'engager leurs religieux à faire des recherches historiques sur les villes qu'ils habitaient et par suite avec ces matériaux d'en écrire l'histoire.

Ce fut alors que dom Gédéon Bugniâtre demanda et obtint de ses supérieurs l'autorisation de travailler à *l'Histoire du diocèse de Laon*. Mais ce n'était pas assez, il fallait se procurer les moyens d'exécution. Comme simple religieux, dom Bugniâtre ne possédait rien ; il fallait cependant obtenir des secours par un moyen quelconque. Il pensa qu'il ne pouvait mieux faire pour en avoir que de s'adresser aux conseillers municipaux de la ville de Laon ; il s'agissait d'un ouvrage qui devait les intéresser, puisque c'était l'histoire ecclésiastique et civile des ville, comté et diocèse de Laon. Il présenta donc à M. de Buzerolle, alors maire de cette ville une requête à cet effet ; elle était datée du 7 avril 1755. Ce magistrat convoqua le conseil et lui soumit quatre cahiers de l'histoire de Laon que dom Bugniâtre lui avait remis à l'appui de sa requête. On nomma des députés à l'effet d'examiner ces papiers et d'en faire un rapport ; l'opération terminée, on réunit de nouveau de conseil ; les députés examinateurs firent leur rapport : il fut si avantageux à dom Bugniâtre, que l'assemblée, d'une voix unanime, conclut à adopter son ouvrage et à lui accorder les secours qu'il demandait. L'acte de délibération, qui est du 7 avril 1755, fut dressé sur-le-champ, il servit de fondement au traité que les officiers municipaux firent avec lui le 29 juin suivant. Le contrat passé par-devant notaire fut autorisé par le général des Bénédictins et par M. Méliand, intendant de la province. La ville, par cette transaction, s'obligea de fournir tant pour les voyages et menues dépenses nécessaires que pour présider à l'impression de l'ouvrage, plusieurs sommes, payables en différents termes et jusqu'à la concurrence de deux mille quatre cents francs. De son côté, dom Bugniâtre s'engage

son travail fini, de le remettre entre les mains des officiers municipaux de la ville de Laon, avec tous les titres et mémoires qui auront pu servir à la composition de l'ouvrage.

Dès que le traité fut revêtu de toutes les formalités requises, ce religieux mit aussitôt la main à l'œuvre. Il ne pouvait mieux commencer que par la recherche des titres dont il avait besoin pour continuer ses travaux. Quoique moins il lui fallut voyager, il monta donc à cheval et parcourut tout le diocèse, il se transporta dans les villes voisines ; partout il fouilla dans les chartriers et dans les bibliothèques publiques et particulières. Il employa à cette besogne près de trois années. Ce terme ne peut paraître long qu'aux personnes qui ignorent ce que c'est que de déchiffrer des titres et de les transcrire. Ce travail est immense ; mais, quelque pénible qu'il fut, il ne rebuta point dom Bugniâtre, et il se trouva bien dédommagé des peines qu'il avait prises, par l'ample recueil de chartes qu'il rassembla. Il contient plus de neuf cents pages *in folio* et forme à lui seul la masse des pièces justificatives de l'histoire du diocèse de Laon. Dom Bugniâtre reprit ensuite le corps de son histoire et y travailla pendant l'espace de six mois. Enfin il rédigea et mit à la tête de son travail une description générale de toute la contrée pour servir d'introduction à toute l'œuvre. Il y parle d'abord de l'origine de la ville de Laon, de sa situation, des différents noms sous lesquels elle a été connue ; il prouve qu'elle est la Bibrax de César. Il parle ensuite du Laonnois, de l'étendue de cette province, de sa fertilité, de son commerce, de ses forêts, de ses rivières et enfin de ses vignobles. Après cette introduction ou discours préliminaire, dom Bugniâtre entre dans le détail de son histoire et, pour ne pas s'égarer, il la partage en neuf paragraphes ou articles.

Le premier traite de l'église de Laon, de la fondation de son siège épiscopal, des droits de l'évêque et de ses prérogatives. Le deuxième article concerne le chapitre de Laon et ses prérogatives ou immunités ; le troisième, des membres

dépendant du chapitre, tels que les chapelains de Laon et le corps des curés de cette ville, la collégiale de Ste-Geneviève, l'Hôtel-Dieu et la chapelle de Liesse ; le quatrième traite des dix-neuf abbayes du diocèse, de leur histoire ainsi que celle de leurs abbés ou abbesses ; le cinquième traite du gouvernement général de la ville, ancien et moderne, du corps des officiers municipaux, tel qu'il fut autrefois et tel qu'il est aujourd'hui, de la prévôté royale, du bailliage et du présidial, de la police, de la maîtrise des eaux-et-forêts, de l'élection, du grenier à sel et de la juridiction des traites foraines ; le sixième article contient l'histoire particulière des villes du Laonnois ; le septième, les bibliothèques, les manufactures et les maisons royales. Il n'oublie pas de donner le catalogue des manuscrits rares et précieux qui se rencontrent dans les bibliothèques et les cabinets particuliers ; le huitième article renferme le nobiliaire du Laonnois, c'est à dire les généalogies, non-seulement des grandes maisons qui ont figuré anciennement dans l'histoire, mais encore d'une partie des familles nobles qui subsistent actuellement ; quant à celles dont on ne donne point la généalogie, faute de mémoires suffisants, on s'est contenté de les nommer et de marquer leur origine et leur antiquité, conformément aux procès-verbaux qui furent dressés lors de la recherche de la noblesse sous le règne de Louis XIV ; le neuvième article traite des grands hommes du Laonnois : on y voit le précis de l'histoire de toutes les personnes qui se sont rendues célèbres, soit par leur piété ou par leurs talents en tous genres, soit par les dignités et les grandes places qu'elles ont remplies ; enfin le dixième article contient le pouillé général du diocèse, avec le nom des villes, bourgs et villages qui le composent ; on y a joint une suite exacte des évêques et des doyens de Laon, comme aussi des gouverneurs de cette ville, des baillis de Vermandois et de leurs lieutenants-généraux.

Voilà ce que renferme l'histoire du diocèse ; on peut juger par l'analyse qu'on vient d'en donner de la grandeur et de la bonté de ce travail.

Conséquemment au traité du 27 juin 1755, dom Bugniâtre, en 1756 et 1757, toucha diverses sommes qui montaient à celle de six cents francs ; il s'en servit pour ses voyages, pendant trois ans que durèrent ses recherches dans les diocèses et villes voisines. Au commencement de l'année 1760, ayant quelques dettes à payer et de nouvelles dépenses à faire relativement à son travail, il demanda de l'argent aux officiers municipaux ; selon la lettre du traité, ils ne pouvaient lui en refuser, ils le firent néanmoins. Ils alléguèrent pour raison que depuis qu'ils avaient transigé avec lui, ils n'avaient rien vu de son travail ; que cependant, par un article du traité, il était obligé de leur passer son ouvrage à mesure qu'il l'avancerait. Dom Bugniâtre leur répondit : sa lettre est du 7 janvier 1760, il leur mande que l'article sur lequel ils appuyaient leur prétexte avait été inséré à son insçu ; que dans le temps, il avait réclamé contre, et que s'il avait paru y consentir en signant le traité, il ne l'avait fait que sur la parole que les premiers d'entre les officiers de ville lui avaient donnée, que jamais il ne serait inquiété à ce sujet, il leur prouva en même temps que cette clause était aussi inutile qu'injurieuse pour lui. Ces raisons, quelques péremptoires quelles fussent, n'opérèrent aucun changement dans la façon de penser des officiers municipaux, ils persistèrent d'exiger que dom Bugniâtre se soumit à leur exigence, et afin de pouvoir en imposer sur l'odieux qu'elle paraissait renfermer, ils l'assurèrent qu'ils satisferaient à sa demande dès qu'en communiquant ses travaux, ils seraient certains qu'ils avançaient.

Ce langage était bien peu conforme à leur pensée, car ils avaient déjà résolu de faire échouer son entreprise. Si les preuves de ce qu'on avance ici manquaient, leur conduite postérieure pourrait en servir. Dom Bugniâtre disposé cependant à les contenter, lorsqu'il pourrait le faire sans déshonneur, n'insista pas d'avantage à demander de l'argent, il eût recours à l'obligeance de ses amis ; il en trouva qui lui prêtèrent les sommes dont il avait besoin. Avec cette pré-

cieuse ressource il continua paisiblement son travail, jusqu'au mois de décembre 1760. A cette époque, dom Bugniâtre apprit que les officiers municipaux affectaient de répandre dans le public des propos injurieux contre son ouvrage. Ces bruits d'ailleurs étaient si ridicules et si peu fondés qu'ils ne méritaient que le mépris. Cependant ces discours, quoique ne signifiant rien de raisonnable, firent assez d'impression sur l'esprit des personnes qui lui avaient prêté de l'argent pour leur inspirer de l'inquiétude et les engager à le venir trouver. Il tâcha de les rassurer de son mieux, et leur montra à cet effet le traité qu'il avait passé avec le conseil de la ville, le 22 juin 1755, et leur promit d'en presser l'exécution.

Le corps de l'histoire du diocèse de Laon était presque achevé ainsi que le recueil des pièces justificatives. Dom Bugniâtre les présenta aux officiers municipaux. Tous ces documents jetés sur le bureau eurent l'air de les embarrasser. Messieurs les échevins se regardèrent les uns les autres, et loin de témoigner de l'empressement à jeter un coup-d'œil sur l'ouvrage, il fallut pour ainsi dire les contraindre à l'examiner; enfin trois d'entre eux, les sieurs Daneau de Richécourt et les frères Leleu se distribuèrent entre eux les différents cahiers, il les lurent et purent les examiner à loisir pendant six semaines. Ce temps écoulé dom Bugniâtre les redemanda; on les lui renvoya, mais sans daigner lui faire dire le moindre mot. Ce fut alors qu'il ne put douter de leurs véritables dispositions à son égard et du parti pris depuis longtemps de rompre définitivement avec lui et d'éluder les engagements; il était ainsi censé ignorer leur mauvaise volonté. On ne lui avait pas encore parlé officiellement; il leur écrivit donc; sa lettre est du 23 janvier 1761, elle porte que leur ayant donné des assurances et des preuves qu'il continuait l'histoire du Laonnois, il les prie de lui faire délivrer des fonds. Les officiers municipaux répondirent à sa lettre et l'invitèrent à repasser de nouveau son histoire, afin, disaient-ils, qu'elle pût être examinée dans

le conseil de ville, qu'on avait l'intention de convoquer et qui déciderait sur sa demande. Dom Bugniâtre ne laissa point leur réponse sans réplique, il leur fit toucher du doigt le ridicule et l'injustice de leur proposition. Son travail venait de sortir de leurs mains ; avaient-ils la mémoire si courte qu'il fallût de suite le leur remettre sous les yeux ?

Dom Bugniâtre et personne avec lui n'eût deviné le motif ou plutôt le prétexte de l'assemblée du conseil de ville qu'on lui proposait. Il en fut instruit quelques jours après par le sieur Mahieux, alors maire de la ville de Laon. Ce personnage lui apprit que les conseillers municipaux se bornaient à dire que l'histoire de dom Bugniâtre était purement ecclésiastique ; qu'un pareil ouvrage ne leur convenait pas et que conséquemment ils ne se croyaient plus tenus aux engagements qu'ils avaient contractés ; qu'au reste, on lui proposait de convoquer de nouveau le conseil municipal et que l'assemblée après avoir examiné une dernière fois son travail prononcerait sur son sort, comme elle le jugerait à propos. Il ne fut pas difficile à dom Bugniâtre de faire voir le faux et l'absurdité de la proposition qu'on lui faisait ; il écrivit aux officiers municipaux, il leur parla en homme qui sentait tout le faible des difficultés qu'on lui opposait, il mit dans le plus grand jour l'injustice de leur procédé. Il leur représenta le déshonneur qu'il y avait à vouloir détruire ce que leurs prédécesseurs, pour le moins aussi habiles qu'eux et peut-être plus sages, avaient faits après de mûres réflexions pour l'avantage de leur ville, enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvait les rappeler aux règles de l'équité. A ces raisons, les officiers de l'échevinage répondirent qu'ils ne se désisteraient pas de leurs prétentions et persistèrent à demander la tenue de l'assemblée du conseil. Dom Bugniâtre, pour leur enlever jusqu'à l'ombre de protester, joignit aux remontrances des offres d'accommodement ou de conciliation ; il ne fut pas mieux écouté.

Quel parti lui restait-il à prendre dans ces conjonctures ? Dom Bugniâtre sur un refus aussi déraisonnable, aussi

épiniâtre crut qu'il devait se pourvoir par-devant M. Méliand, intendant de Soissons. Il s'y détermina d'autant plus volontiers que le traité du 29 juin 1755 avait été passé de son consentement et sous son autorité. Il s'adressa donc à lui et, par une lettre du 4 février 1764, il lui donna le détail des difficultés qu'il éprouvait de la part des officiers municipaux de Laon, pour régler son compte avec eux. Il le supplia de vouloir bien en être l'arbitre et le juge. Ce magistrat, après avoir reçu la plainte de dom Bugniâtre ne tarda point à écrire aux officiers du conseil de ville; il leur manda de lui faire connaître les motifs de leur conduite vis-à-vis de ce religieux. Leur réponse est en date du 13 février. Ils lui marquèrent qu'ayant eu occasion de jeter la vue sur le travail de dom Bugniâtre, ils n'en étaient nullement satisfaits; que l'ouvrage ne leur paraissait pas mériter l'honneur de l'impression, et que dans cette croyance, ils se croyaient dispensés de continuer de nouveau les dépenses auxquelles ils s'étaient engagés; du reste ils proposaient à l'auteur, la tenue d'un conseil de ville où serait examiné définitivement son travail pour être statué ensuite sur ce qu'il serait convenable de faire aux deux parties.

La voie d'examen que proposaient les officiers de ville frappa d'abord M. l'intendant Méliand. Dans ce moment il ne faisait point autrement attention au traité du 27 juin 1755, dont il n'avait d'ailleurs qu'une légère idée, il crut donc le moyen d'examen convenable; seulement pour ôter une partie de l'odieux qu'il ne pouvait s'empêcher d'apercevoir, il écrivit aux officiers de ville que l'examen devait se faire par des confrères de dom Bugniâtre. Il ajouta qu'il devait y avoir d'autant moins de répugnance de leur part que lui, intendant, promettait de ne choisir pour cet examen que des personnes aussi intelligentes que d'une probité reconnue. La lettre est de la fin du mois de février 1764; elle révolta pour ainsi dire les officiers municipaux. Ces messieurs, sans réfléchir sur les motifs qui avaient déterminé M. l'intendant, regardèrent comme une injustice, ce qui dans le

fond était en effet des ménagements que la prudence avait suggéré au magistrat en leur faveur.

Le 2 mars suivant ils eurent occasion de tenir le conseil de ville, ils y parlèrent des différents qu'ils avaient avec dom Bugniâtre. On lut ensuite la lettre de l'intendant; la lecture faite, on arrêta que ce magistrat serait prié de permettre que la ville choisît de son côté une commission pour examiner l'ouvrage de dom Bugniâtre. Il est clair qu'en cette occurrence, l'assemblée délibéra et se décida sur une matière dont elle n'était pas suffisamment instruite; pour la mettre à portée de ne point tomber dans l'erreur, il convenait de lui représenter le traité du 29 juin 1755 et une partie des lettres que dom Bugeiâtre avait écrites à l'échevinage au sujet de leurs difficultés réciproques. Dom Bugniâtre avait prévu cette supercherie, et pour y parer autant qu'il était en son pouvoir, il fit porter au Conseil assemblé, la lettre ou le mémoire qu'il avait envoyé à l'Intendant le 4 février précédent. Les détails qu'il renfermait auraient mis le Conseil à couvert de toute surprise, les officiers de l'échevinage le sentirent parfaitement. Ils refusèrent en conséquence de donner lecture de ce mémoire. Ils alléguèrent que le temps pressait et qu'ils avaient d'autres affaires à proposer. Ils promirent d'en rendre compte une autre fois, et rien ne fut fait. Le sieur de Vaumadent, chanoine officiel de Laon, l'un des quatre délégués du clergé, voulut parler en faveur de dom Bugniâtre; on lui ferma la bouche en lui riant au nez, et la délibération du deux mars par laquelle le Conseil demandait l'examen du travail de dom Bugniâtre par une commission qui ne fût pas toute entière à sa discrétion, fut transmise à l'intendance.

En toute autre circonstance, les officiers de ville auraient peut-être eu quelque droit de se plaindre s'ils n'eussent point eu d'engagement; mais après le traité du 29 juin 1755, ils n'étaient point recevables à demander que le travail de dom Bugniâtre fût de nouveau examiné. La transaction ne porte rien de pareil; elle suppose même le contraire. Quoiqu'il en

soit, sur la réponse des officiers municipaux en date du 11 mars 1761, l'Intendant demanda qu'on lui envoyât une copie du traité du 29 juin 1755. Il la lut à loisir, et après l'avoir sérieusement examinée, ainsi que les raisons des parties adverses, il adressa au commencement du mois d'avril, une lettre au Conseil de ville. Elle porte en substance, que de l'examen fait de la transaction passée entre les officiers municipaux et dom Bugniâtre, il résulte que les dits officiers ne peuvent se dispenser de remplir vis-à-vis de l'historien du Laonnois, les engagements pris avec lui, sauf à eux, lorsque l'ouvrage sera fini et qu'il leur aura été remis, de ne point le faire imprimer, s'ils le jugent à propos.

Il n'est personne qui ne se fût soumis à cette décision de M. l'Intendant de Soissons; mais les officiers municipaux de la ville de Laon n'en firent rien. Ils répondirent même qu'ils persistaient dans leur arrêté et que si dom Bugniâtre avait si bon droit qu'il l'annonçait, les tribunaux lui étaient ouverts.

Dom Bugniâtre fut instruit de la réponse des officiers municipaux. Il crut qu'un intendant de province en sa qualité de chef et de supérieur des officiers des villes de sa généralité, avait la puissance nécessaire pour les contraindre à observer les lois de l'équité et de l'honneur lorsqu'ils s'en écartaient; dans cette persuasion, il s'adressa de nouveau à M. l'intendant et le supplia de rendre une ordonnance en forme, avec injonction de l'enregistrer au greffe de la ville et de la mettre à exécution; mais le magistrat ne pensa pas qu'il lui fut permis d'aller aussi loin. Par une lettre, en date du 18 mai 1761, il manda à dom Bugniâtre qu'il ne pouvait décider de son différend avec le conseil de la ville de Laon; que s'il voulait avoir justice, il fallait qu'il eût recours aux juges chargés de la rendre.

Quoique cette voie fût celle que communément doivent suivre ceux qui ont des différends à vider, dom Bugniâtre, par déférence pour des personnes qui lui étaient chères et qui méritaient ses égards ne crut pas devoir la prendre. Il se

trouvait, d'ailleurs, dans le cas de décliner la juridiction du baillage de Laon. Les officiers qui formaient ce siège, remplissant habituellement les premières places de l'échevinage, ils devenaient à la fois juges et parties. Dans cette position embarrassante, il s'adressa à Monseigneur le Chancelier de France et le supplia de vouloir bien lui permettre de porter sa cause au conseil royal. Sa Grandeur reçut avec bonté le placet de dom Bugniâtre, lui accorda sa protection et lui fit la promesse de lui rendre justice. Sur le rapport de M. Taboureaudes-Reaux, maîtres des requêtes, le Ministre avant de prononcer, jugea à propos d'ordonner que les manuscrits renfermant l'histoire du diocèse de Laon, de Dom Bugniâtre, seraient remis à deux savants de l'Académie des inscriptions et belles lettres, afin de s'assurer que l'auteur de ces manuscrits avait rempli ses engagements. Quoique ces ordres eussent paru un peu durs à dom Bugniâtre, il s'y soumit, tant par respect pour le Ministre qui les donnait, que pour mettre les officiers de ville de Laon dans tous leurs torts.

Que résulta-t-il de l'examen sérieux des deux académiciens ? Que Dom Bugniâtre avait rempli religieusement tous ses engagements depuis le traité du 29 juin 1755, tandis que depuis la même époque, les officiers de ville s'étaient fait un jeu d'éluder ou de manquer aux engagements réciproques qu'ils devaient remplir.

Des plaintes qu'ils portaient contre dom Bugniâtre, la seule à laquelle ils semblaient s'arrêter était celle où ils lui reprochent que son œuvre n'est qu'une histoire ecclésiastique pour avancer le paradoxe et en faire un crime à l'auteur. Il aurait fallu prouver qu'il eut exclu de son histoire la partie civile ; or, non-seulement on ne pouvait l'en accuser avec justice, car il s'était étudié à rapporter tous les faits de ce genre. Mais dom Bugniâtre désirait qu'on lui citât un fait tant soit peu intéressant qu'il eût oublié et négligé de rapporter ? « Si » ces faits ne sont pas aussi communs que le désiraient ces » Messieurs, » disait dom Bugniâtre, « à qui la faute ? Ils voudraient un enchaînement de révolutions ; amateurs de

» grands évènements, ils voudraient voir des trônes renver-
» sés, des guerres sanglantes; en un mot, les scènes les plus
» tragiques les amuseraient. Ces faits, il est vrai, se ren-
» contrent dans leur histoire, mais non pas à chaque page.
» Est-ce donc un roman que j'ai entrepris d'écrire? Et à un
» travail qui n'est pas de leur goût, m'est-il permis de sup-
» pléer par l'imagination? A la bonne heure? qu'on dise que
» les matières civiles ne fournissent point autant que les
» affaires ecclésiastiques, cela est possible, mais la plupart
» de celles-ci ne sont-elles pas intimement liées aux pre-
» mières? et quand elles n'y auraient pas un rapport direct,
» en intéresseraient-elles moins le lecteur curieux et réfléchi?
» De ce qu'il plaît aux officiers municipaux de Laon de bail-
» ler en lisant d'anciens rites d'église, de ce qu'ils jugent à
» propos d'appeler établissement de moinerie, il faudra donc
» ensevelir ces faits dans le plus profond silence? Ces Mes-
» sieurs sont difficiles et il est à craindre qu'on ne puisse jamais
» les contenter. La description générale que j'ai donnée de-
» vait exciter quelle qu'attention de leur part; la partie civile
» n'y est pas oubliée; cependant comment l'ont-ils accueil-
» lie? Ils n'en ont pas été plus satisfaits que du corps de
» l'histoire. Le nobiliaire du Laonnois les a presque offensés.
» Que nous importe, ont-ils dit, de savoir que la maison de
» Coucy figurait avantageusement dans l'État, il y a six
» cents ans; quelle était alliée à toutes les couronnes de
» l'Europe et qu'elle possédait la plus grande partie du Laon-
» nois et des provinces voisines? Que répondre à des gens
» si indifférents et si froids? qu'on leur donne du goût pour
» l'Histoire; qu'on infuse dans leur âme une étincelle de
» l'amour du pays, ils changeront apparemment de langage. »

C'est avec aussi peu de bonne foi qu'ils reprochèrent à Dom Bugniâtre d'avoir laissé échapper dans son histoire des traits mordants et satyriques; ils l'accusèrent également d'avoir maltraité des évêques et des abbés; ils voulaient sans doute parler d'un adultérin et d'un fanatique?... Quel intérêt avaient-ils à la mémoire de ces personnages qui ont cessé

de vivre il y a sept ou huit cents ans ? Ces évêques , après tout , méritaient-ils plus d'égards que des rois , que des empereurs de qui des historiens estimés ont fait des portraits peu avantageux ? Qui , jamais donc a pensé faire procès à ces historiens ?

On a aussi reproché à dom Bugniâtre d'avoir donné un catalogue ou liste des livres des différentes bibliothèques de la province ; l'accusation était erronée. Il ne s'agissait point de livres , mais de manuscrits. Il a donné le catalogue de ceux qui étaient les plus rares et les plus précieux , tant pour leur antiquité que pour la beauté de leurs caractères.

En un mot les conventions de dom Bugniâtre avec la ville étaient toutes à l'utilité et à l'avantage du pays , et en poursuivant l'exécution de son traité , il ne faisait que réclamer en faveur du public qu'on voulait priver d'un bien qu'on lui avait promis , et qui , par conséquent , lui appartenait.

En 1762 , dom Bugniâtre crut devoir tenter de nouveau quelques démarches près du conseil de ville afin d'arriver , s'il était possible , à un rapprochement des parties adverses. Il offrait à ces Messieurs de rayer de son histoire tous les faits ou articles qui auraient pu les contrarier ou leur déplaire , pourvu cependant , que ces suppressions fussent jugées nécessaires et raisonnables par des amis communs. Cette nouvelle proposition ayant été rejetée comme insuffisante , dom Bugniâtre se décida alors à adresser une supplique au roi. Ce monarque évoqua l'affaire devant lui ; il ordonna au conseil municipal de Laon d'exposer les raisons qui le portaient à ne pas exécuter le traité qu'il avait passé avec dom Bugniâtre , le 29 juin 1755.

On n'a point su qu'elle décision intervint , mais des indices presque certains ou du moins très-vraisemblables , portent à croire que la ville de Laon fut contrainte de payer à Dom Bugniâtre la somme quelle lui redevait ; mais elle obtint cependant , en renonçant à ses droits sur son manuscrit , de ne pas être contrainte à le faire imprimer à ses frais.

Dom Bugniâtre , cinq ans après , voulut voir s'il ne pouvait

pas tirer parti lui-même de son manuscrit et fit imprimer, en 1768, chez M. Melleville, alors imprimeur-libraire à Laon, un prospectus dans lequel il annonça qu'il livrerait son ouvrage à l'impression, aussitôt qu'ils se serait présenté un nombre de souscripteurs assez considérable pour en couvrir les frais. Cette circonstance ne se présenta pas. Loin de là, des préventions nombreuses déprécièrent tellement cet ouvrage, qu'on ne put trouver dans toute la province qu'une soixantaine de souscripteurs.

Dom Bugniâtre se consola aisément des odieuses machinations dont il était victime dans sa ville natale, par la considération bien méritée dont il jouit constamment près de ses supérieurs. Il fut successivement nommé par les généraux de son ordre, d'abord supérieur de l'abbaye des Blancs-Manteaux de Paris, et ensuite, pour satisfaire à son goût de retraite, prieur de l'abbaye du Mont-Saint-Martin. Ce fut dans ce dernier asile qu'il s'éteignit en 1779, à l'âge de 61 ans.

Le manuscrit de cet ouvrage, après sa mort, passa entre les mains des Bénédictins, ses confrères, et fit plus tard, partie de la collection de Dom Grenier, à la bibliothèque Impériale.

VUE DE LA VILLE DE LAON

AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE.

L'accueil bienveillant que la Société académique de Laon a bien voulu faire à la reproduction du *Plan de Laon avant 1660*, que nous avons publié en 1864 (1), nous a encouragé à entreprendre la reproduction d'une ancienne *Vue à vol d'oiseau de la ville de Laon*, publiée en Hollande, par Jean Janssonius, dans l'ouvrage intitulé : *Illustriorum regni galliæ civitatum tabulæ* (2).

Jean Janssonius, fils de Jacques, était d'une famille de graveurs et éditeurs Hollandais, dont le nom est attaché à une grande quantité d'ouvrages, de cartes géographiques, plans de villes et vues à vol d'oiseau, publiées pendant les XVI^e et XVII^e siècles.

A la même époque, un autre éditeur, Merian, publiait dans son ouvrage, intitulé : *Topographiæ galliæ* (Amsterdam 1664), une vue de la ville de Laon (T. I. p. 22), mais la comparaison de la gravure de Merian, avec celle de Jansson, fait mieux ressortir le talent consciencieux de ce dernier.

Laon était alors comptée parmi les villes de France les plus illustres et les plus considérables, puisque Jansson la faisait figurer dans son *Recueil*; et, de toutes les villes des environs, il n'y a que Cambrai, qui s'y trouve à côté de Laon dans son ouvrage.

La gravure représente d'un côté les armes du roi de France et de l'autre les armes de la ville de Laon. Celles-ci ne sont pas figurées comme celles que Laon a gravé sur son Hôtel-de-Ville. Elles portent : *d'azur aux fleurs de lys sans nombre; au chef d'argent chargé de 3 merlettes de sable*; tandis

(1) Bulletin de la Société académique de Laon. T^e XIV. P. 257.

(2) Bibl. Imp. Département des cartes de géographie. N^o 257, f^o 1.

que les armes portées actuellement par la ville de Laon sont: *d'argent à 3 merlettes de sable au chef d'azur chargé de 3 fleurs de lys d'or.*

Cette vue, très intéressante et très rare, représente la ville de Laon (*Laudunum*, vulgo Laon, en, Picardie), telle qu'elle était au commencement du XVII^e siècle. Elle indique avec exactitude les établissements religieux, les églises, les portes et les rues de la ville, avec des chiffres qui renvoient à un tableau placé en bas de la gravure.

Quoique la ville de Laon paraisse, à première vue, n'avoir pas subi de changements importants depuis le XVI^e siècle, on est frappé quand on étudie cette gravure dans ses détails, de voir le grand nombre d'églises et d'établissements religieux qui ont disparu, ou qui ont aujourd'hui une destination différente; les rues supprimées ou remplacées par des impasses.

Entreprendre de faire ici une étude sur chacun des monuments, nous entraînerait trop loin; nous nous contenterons donc de donner, à la suite des indications de Jansson, une courte notice qui aidera à retrouver, sur la gravure, l'emplacement du monument. Nous renvoyons ceux qui voudraient étudier plus amplement les transformations de Laon, à *l'Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Laon*, par le P. Le-long, en 1783; à *l'Histoire de la ville de Laon*, par M. Devisme, 1822, à *l'Histoire de la ville de Laon*, par M. Melleville, 1846.

1. *St-Martin*. Ce numéro comprend, non-seulement l'église St-Martin, mais encore l'abbaye et ses dépendances; on voit que son enceinte était fort étendue, puisqu'elle occupait (sauf le collège St-Nicolas) toute la partie circonscrite par le champ St-Martin et les rues actuelles des Casernes, de l'ancien Collège, St-Martin et du Champ St-Martin. L'Hôtel-Dieu a été transféré en 1803 dans les bâtiments de l'ancienne abbaye St-Martin.

2. *Les Capucins*. Leur couvent est placé au Nord des terrains qui bordent la rue actuelle des Casernes, en face du

retranchement de Galliot, dans l'emplacement depuis longtemps abandonné par les Cordeliers.

3. *St-Pierre-le-Viel (ou le Vif)*. Une des plus anciennes églises de Laon, placée à l'angle de la rue de l'ancien Collège et de la rue St-Martin.

4. *Le Collège St-Nicolas*, indiqué sur la gravure à l'angle de la rue des Casernes et de la rue de l'ancien Collège, au nord de l'abbaye de St-Martin; ses cours et jardins longeaient l'enceinte du monastère St-Martin.

5. *Les Filles de la Congrégation* occupaient la plus grande partie de l'emplacement circonscrit par le rempart et les rues des Casernes et de la Congrégation.

6. *St-Julien*. Une des plus anciennes églises et collégiale; elle est placée dans la rue des Casernes, presque vis-à-vis l'angle formé par le carrefour de la rue des Casernes et de la rue St-Martin.

7. *St-Jean-au-Bourg* avec son cloître et son chapitre, s'élevait dans le Bourg entre le rempart St-Jean et la rue St-Martin.

8. *St-Cyr*. L'église est indiquée dans la rue de ce nom, entre le rempart et la rue du Cimetière St-Cyr.

9. *St-Michel*. petite église placée à côté de la porte des Cheniselles, à droite en entrant en ville.

10. *St-Remy* appelé quelquefois *St Remy-porte*. Son église est marquée à l'angle du rempart St-Remy, sur l'emplacement actuel de la salle de spectacle.

11. *St-Martin-le-Petit* ou *St-Martin-au-Parvis*, petite église placée sur la place du parvis, au Nord.

12. *St Remy-d-la-Place*, indiqué sur la place du parvis de la cathédrale, vers le midi.

13. *Les Cordelières (pour les Cordeliers)*, placés au centre de la Cité, dans un pâté de maisons circonscrit aujourd'hui par les rues St-Jean-de-Jérusalem, des Cordeliers, de l'impasse des Cordeliers et de la place de la Préfecture. Le ter-

rain sur lequel fut bâti le couvent était appelé, au XII^e siècle : *La vieille cour du Roi*. Les Cordeliers avaient été primitivement établis dans l'emplacement occupé depuis par les Capucins.

44. *St-Jean-l'Abbaye*, dans l'origine abbaye de femmes, fondée par Salaberge ; dissoute au XII^e siècle et remplacée par des religieux de St-Jean. Ce monastère comprenait l'enceinte actuelle de la Préfecture.

45. *Ste-Benoïste*. L'église se trouve indiquée au fond de l'impasse de ce nom dans la partie supérieure de la rue Ste-Benoîte, aujourd'hui Porte-d'Ardon.

46. *St-Cornille*. L'église St Cornille est placée à droite de la rue Porte-d'Ardon, dans le pâté de maisons situé entre la rue Ste-Geneviève et la rue des Bouchers.

47. *Ste-Geneviève*. Une des plus anciennes églises de Laon, se trouvait dans le même quartier que celles de Ste-Benoïste et de St-Cornille, entre la rue Ste-Geneviève et la rue des Bouchers.

48. *Les Minimes*. Etablis dans le prieuré de St-Nicolas-Cordelle, sur l'emplacement même du collège actuel de Laon, dans la rue des Bouchers. Les Minimes ont donné leur nom à la rue qui mène de la rue des Bouchers aux remparts.

49. *St-Pierre-au-Marché*. Ancienne collégiale du quartier St-Georges qui s'élevait au bout et en face de la rue du Cloître.

20. *Les Chartreux* entre la rue des Bouchers et les remparts ; la rue des Minimes et la ruelle des Chartreux.

21. *Notre-Dame (au Marché)*. Ancienne église qui se trouvait près de la cathédrale et dont le numéro se trouve au-dessus du toit, entre deux tours.

22. *L'hôtel-Dieu* est indiqué au bout de la rue Sérurier, formant l'angle de la place du Palais-de-Justice, au Nord de la cathédrale. Il a été transporté en 1803 dans les bâtiments de l'ancienne abbaye St-Martin, où il est aujourd'hui.

23. *La tour du Roy (Louis d'Outremer)* est représentée avec ses fossés et son enceinte. vis-à-vis la ruelle qui conduit à la porte de Chenizelles, à l'angle de la rue du Bourg et de la place actuelle de l'Hôtel-de-Ville.

24. *Porte St-Martin*. Cette porte, indiquée sur la gravure, dans la muraille de la première enceinte, non loin de l'abbaye St-Martin, a été supprimée lors des travaux de fortifications faits de ce côté et descendue au bas de la seconde enceinte.

25. *Rue St-Martin*. Porte encore aujourd'hui le même nom.

26. *Place du Bourg*. C'est la place formée par le carrefour des rues David, du Bourg et de St-Jean.

27. *Rue neuve*. C'est aujourd'hui la rue des Casernes.

28. *Rue Marion*. Aujourd'hui rue des Ecoles (il y a dans la gravure un numéro 28 placé par erreur dans la rue St-Martin.

29. *Rue du Bureauet*. Aujourd'hui rue de l'ancien collège, dans le quartier St-Martin.

30. *Rue des Juifs*. C'est la rue qui conduit de la rue des Casernes au rempart.

31. *Rue St-Cyr*. Porte encore aujourd'hui le même nom.

32. *La porte à Luzeau (à Lupsault Lupi saltus)*. Cette porte, qui donnait accès dans le Bourg, est figurée au bout de la rue David, entre deux tours, placées en encorbellement sur la muraille.

33. *La Placette*, petite place qui se trouvait à l'entrée de la rue Sérurier, réunie en 1833 à la place actuelle de l'Hôtel-de-Ville.

34. *Rue du Bloc*, aujourd'hui rue Sérurier.

35. *Rue Chatelaine* porte encore aujourd'hui le même nom.

36. *Rue des Cordeliers* porte le même nom.

37. *Rue Ste-Genève* porte le même nom.

38. *Rue des Minimes* porte le même nom.

39. *Rue Ste-Benoite* C'est aujourd'hui la partie haute de la rue Porte-d'Ardon.

40. *Rue des Bouchers* porte encore le même nom.

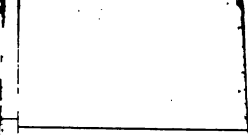
41. *Porte Royes (Porta regalis)*. C'est aujourd'hui la Porte-d'Ardon.

42. *Porte Sancniselle (Chenizelles)*. Cette poterne, qui existe encore aujourd'hui, part de la rue du Bourg pour descendre à la cuve St-Vincent.

43. *Rue des Chartreux*. Conduit de la rue des Bouchers aux remparts.

44. *Cloistre Notre-Dame*. Aujourd'hui rue du Cloître.

CH. GOMART.



Pa
A
2

ss i.

x

ÉTUDE SUR LES FILIGRANES

DES PAPIERS

EMPLOYÉS EN FRANCE AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES.

I. — Origine. — Définitions. — Le papier de coton et le papier de chiffé. — Marques des Marchands. — Commerce du papier. — Utilité et but de cette étude.

Vers le VI^e siècle, le papyrus ou papier d'Égypte, est employé en France, surtout pendant la période Mérovingienne.

A la fin du VII^e siècle, le parchemin le remplace.

Le papier de coton ou papier de Damas, déjà en usage chez les Orientaux, au IX^e siècle, est répandu en Occident vers la fin du XI^e; mais rien ne prouve qu'on en ait fabriqué en France.

Le papier de chiffé, connu dès le XIII^e siècle, n'est guère employé chez nous avant le XIV^e. C'est celui dont nous voulons essayer de montrer les différents caractères, en reproduisant ses marques ou *filigranes*. Il est fabriqué de vieux linge de chanvre ou de lin; on l'appelle communément *papier vergé*. Nous ne pouvons dire, ni en quelle année on commença à le fabriquer, ni dans quelle contrée ce mode de fabrication a été inventé; mais il est certain qu'en 1189, Raymond Guillaume, évêque de Lodève, permit la construction de plusieurs moulins à papier sur l'Hérault, et qu'à la fin du XIV^e siècle, les papeteries d'Essone et de Troyes, étaient en pleine prospérité.

C'est sur les bords des cours d'eau, dans les pays où l'on cultivait et filait le chanvre, que les papetiers établirent leurs ateliers. Appelés par Guillaume Fichet, recteur de l'Université, Martin Krantz, Ulrick Gering, Michel Freyburger

vinrent d'Allemagne à Paris, monter leurs premières presses dans les bâtiments de la Sorbonne, en 1469. Ils formèrent bientôt de nombreux élèves qui allèrent exercer leur art là où des moulins à papier fonctionnaient déjà. Encouragé par Louis XI, les papetiers et les imprimeurs se multiplièrent et les procédés furent connus et pratiqués partout en France.

Le moule dans lequel se fait chaque feuille de papier se nomme *forme* ; c'est un châssis en bois recouvert d'un tissu métallique, qui permet à la pâte trop liquide de couler.

La feuille de papier est l'empreinte de la forme et les dimensions de celle-ci donnent le *format*.

On appelle *vergures* les fils de laiton rapprochés qui sont fixés sur le fond de la forme et leur impression sur le papier, dans sa plus grande dimension.

Les *pontuseaux* sont des lignes ou coutures parallèles placées à des distances à peu près égales, perpendiculairement aux vergures qu'elles maintiennent équidistantes.

La marque en fil de cuivre soudée en relief sur les vergures de la forme, ou fixée sur un ou plusieurs pontuseaux, se nomme *filigrane*. Dans le papier, c'est une empreinte en creux, placée presque toujours au milieu de l'une des moitiés de la feuille pliée dans sa longueur, en deux parties égales ; son image apparaît distincte et claire, en le regardant par transparence.

Le papier de coton, fabriqué avant le papier de chiffé, est facilement reconnaissable : il est plucheux, mou, absorbant, de couleur jaunâtre, peu solide malgré son épaisseur ; sa pâte mal délayée est fibreuse, opaque et sans grains. S'il porte une marque, elle se voit bavocheuse et floue.

Le papier de chiffé, fabriqué au XIV^e siècle, est épais, transparent, maculé de taches d'eau. Il présente une surface raboteuse, et des stries très sensibles à l'œil et au toucher ; ses vergures sont fortes et séparées quelquefois par des intervalles à peu près égaux à leur grosseur. Le filigrane

est grossièrement contourné et de grande dimension. Ce papier d'un beau gris, plutôt que blanc, se casse aux contours du filigrane et aux pontuseaux où il est plus mince. Certains papiers, employés dans le midi, sont plucheux et chauds en couleur ; les vergures et les pontuseaux n'y sont pas bien visibles. On dirait un autre mode de fabrication ?

Au XV^e siècle, les papiers deviennent meilleurs. Ils ont plus de corps, sont plus fins et plus lisses, d'une pâte diaphane moins inégale ; les vergures et les pontuseaux assez ténus, se rapprochent : le progrès est sensible. Pendant ce siècle, comme au précédent, on ne fabrique que de bon et solide papier, toujours fortement collé.

Nous n'avons pas rencontré une seule feuille de papier des XIV^e et XV^e siècles sans marque, ni de filigrane double ; ce qui se voit fréquemment dans les siècles suivants.

Les maîtres de chaque corps d'état avaient un sceau ou marque particulière qu'ils appliquaient sur leurs marchandises, pour faciliter le contrôle des personnes chargées, soit par les communes, soit par les marchands eux-mêmes, d'inspecter les produits. Cette distinction était de rigueur, celui qui oubliait de l'*enseigner*, s'exposait à une amende, dont le maximum était fixé par des dispositions spéciales. Ces contrôleurs désignés sous le nom d'*Eswards*, parce que leur attention sérieuse était portée sur la valeur et la qualité des choses de leur métier, étaient fidèles à l'honneur du corps dont ils étaient les représentants électifs. Ils exigeaient la loyauté de la marchandise et soutenaient, par leur vigilance incessante, l'excellente réputation des maîtres, réconfortée d'ailleurs par les liens de solidarité et de confraternité que la religion tendait à maintenir. Leurs rapports, inspirés par l'équité, étaient souvent verbaux, et alors, il leur fallait bien, à l'imitation des corporations ecclésiastiques, sceller par une marque authentique et connue, les objets loyalement fabriqués ; ce qui ne dispensait pas, du reste, les producteurs de donner de leur côté, par une

autre marque, un témoin irrécusable de la provenance (1). Est-ce l'exemple ainsi donné qui porta les papetiers à se servir aussi de signes spéciaux, à l'aide desquels on pût reconnaître leurs produits, ou ces signes étaient-ils imposés par l'autorité, à laquelle chacun devait obéissance ?

Les papetiers répondaient aux demandes des débiteurs et des consommateurs, sur l'indication des marques que ceux-ci désignaient. Ce qui le prouve, c'est que plus tard, (2) pour éviter toute confusion, les papiers prennent les noms de leurs filigranes. Il fallait donc que ces marques fussent des signes distinctifs et reconnus, indiquant les qualités et les formats des divers produits de chaque fabrique.

Nous n'avons jamais vu, dans les papiers du Midi, les ancres, les pots, les armes de France et les armes de Champagne, que nous trouvons en très grand nombre dans ceux employés et très probablement fabriqués dans le Nord. Mais nous ne pouvons pas dire qu'une marque appartenait exclusivement à une fabrique, puisque des papetiers de divers pays se servent, à la même époque, de types communs, distingués par des signes particuliers. De là, les si nombreuses variétés de la fleur de lys, du P, de la tête de bœuf, de la Licorne, de l'ancre, du pot, de la main, etc.

Ce qui prouverait qu'on ne faisait pas de provision de papier, ou qu'il s'en fabriquait peu ayant le même filigrane, c'est que les manuscrits et les livres de comptes étaient, pour la plupart, formés de feuilles à peu près assorties de même qualité, portant le plus souvent des marques différentes.

Avant le XVI^e siècle, les formats et les qualités du papier étaient peu variés, et pourtant, un grand nombre de lettres majuscules, de signes et de figures symboliques, avaient été

(1) Ordonnances des rois de France, t. 4, p. 208, 1361. Statuts des tisserands de Commines.

(2) Avant le règlement rédigé par ordre de Louis XIV, en 1671, pour empêcher à l'avenir le désordre, et rétablir la fabrique du papier en toute sa bonne qualité et perfection.

employés par les fabricants. Ce qui semble indiquer que les papeteries étaient déjà très-nombreuses.

La ville et l'Hôtel-Dieu de Laon faisaient, au XIV^e siècle, leurs achats près de la cathédrale (Moustier Notre-Dame), chez Gérard Galiot, moyennant douze deniers la main (1); celle de mauvais papier ne coûtait que dix deniers. La main de papier *de grant volume pour faire des petis portatis là où sont escriptes les rentes de l'ostel*, valait quatre sous.

Ce commerce ayant pris plus d'extension au commencement du XV^e siècle, la concurrence devient plus grande à Laon, et les prix tendent à baisser; la rame ne coûte que seize sous en 1404. La guerre survient et met quelque perturbation dans la fabrication et l'écoulement des produits. La valeur de la main s'élève à quatorze deniers; descend à huit, en 1412, pour se relever à un sou, en 1420; à deux, en 1440, et encore ne pouvait-on s'en procurer de bon que très-difficilement (2). Elle valait encore quatorze deniers en 1461 et s'abaissait enfin à huit deniers, en 1500 (3).

Le papier destiné aux comptes et aux manuels paraît avoir été d'un prix plus élevé à Soissons. On l'achetait seize deniers parisis la main, de 1407 à 1426. On s'en procura cependant à quatorze et à quinze deniers parisis, en 1405, mais ce ne fut que par exception.

On remarque dans les comptes de l'Hôtel-Dieu de Soissons, depuis 1475, cette formule invariable : « premiers pour • pappier et encre pour faire ces présents comptes, cédulas • et quittances, quatre sols parisis, » autorisant à présumer que ce dernier prix avait été maintenu (4).

Les grands formats furent affectés aux cartulaires, aux

(1) Comptes de l'Hôtel-Dieu de Laon, de 1389, f° 113; de 1394, f° 107.

(2) Comptes de l'Hôtel-Dieu de Laon.

(3) Comptes de la ville de Laon.

(4) Comptes de l'Hôtel-Dieu de Soissons. Le papier valait quatorze deniers main à Mézières, en 1478. (Archives des Ardennes, comptes de la collégia de St-Pierre).

expéditions de terriers, aux cueillerefs et aux autres recueils importants que les seigneurs et les établissements de main-morte rédigèrent, pour conserver les traces évidentes de droits anciens, dont les populations cherchaient à s'affranchir. Il ne faut pas croire cependant que le parchemin fût négligé. On y mentionna encore des droits importants pour mieux en assurer la conservation, mais le papier continuait à le remplacer de plus en plus.

Les petits formats étaient d'un très grand usage. Il y avait au moins deux qualités de ce papire : le fin, c'est-à-dire le beau et le solide, destiné à des manuscrits et à des comptes qui devaient être conservés, et le mauvais, affecté à la consommation journalière.

Les villes et les établissements ne s'approvisionnaient annuellement que de ce qui leur était absolument nécessaire ; des motifs administratifs ou topographiques limitaient les relations et occasionnaient la diversité des provenances. Le défaut de sécurité et d'entretien des chemins, obligeait des villes très-voisines, à ne point se fournir chez les mêmes marchands.

On trouve, dans les archives de St-Quentin, à la date du 26 février 1387-88, un tarif des droits à percevoir sur les papiers qui passaient à Roye. Il ne laisse pas le moindre doute sur le mode de transport préféré par les marchands.

« Item tous marchans et par especial de Ham, de St-Quentin, d'Artois ou de Flandre, alans à cheval par le pays à frain et à selle, qui ont trouisse derrière eulx, soit lin, mercherie, toille, drap, pappier, quevrequies ou aultres quelconques choses que ce soit, et combien qu'il y en ait, doivent quemin par Roye et paient pour ce que il ont trouisse d'eux, X deniers por le trousse à Roye. Et s'il est parmi les archons de le scelle, il doit XVI deniers et se le marchant passe par chemin desvoyet, il doit double paage, et se non, il doit l'amende et les frais de l'arrest. »

Le papier était soumis au droit commun et ne jouissait pas encore de la franchise de circulation. Ce privilège lui fut

probablement conféré plus tard, afin d'aider au débit de cette marchandise dont on reconnut partout l'utilité (1). La présence des Italiens et des Provençaux aux foires de Champagne et la fixation des Lombards dans les villes importantes, stimula l'activité des régions septentrionales de la France, et y créa les branches de commerce qui faisaient la richesse de l'Italie. La Champagne dut probablement ses papeteries aux idées étrangères favorisées par la protection des puissants seigneurs de cette province. Elle eut à soutenir, avec les papetiers Hollandais, une concurrence sérieuse. Les produits étrangers obtinrent d'abord une certaine préférence; mais l'énormité des taxes perçues à la circulation, ne leur permirent point d'arriver dans des conditions de bon marché suffisantes pour assurer le placement régulier. La longueur du trajet en rendit la vente fort difficile, sans empêcher cependant l'importation des papiers flamands. Il ne faut pas oublier que la Flandre eut avec la Picardie des rapports intimes, dans les intervalles de paix qui parsemèrent le XIV^e siècle. Les marchands se défrayaient par la vente de leurs toiles et de leurs papiers, en s'approvisionnant de vin. Mais, quand la Picardie fut à diverses reprises convertie en un immense champ de bataille, on ne s'adressa que là où se trouvait de la sécurité. Il faut donc étudier les luttes politiques pour se faire une juste idée des relations que le hasard et la possession du sol déterminèrent.

Les marchands de toile et les lingers de Laon n'étaient pas nombreux dans la première moitié du XV^e siècle; ce qui permet de supposer que des papeteries n'étaient pas établies dans son voisinage. Les femmes de Daniel Delabarre, de Guillaume Blanchet et de Raoul de Ployart, furent les seules qui exposèrent aux foires de St-Thomas et de la fête du St-Sacrement, établies en 1428, aux champs St-Martin. Barthelmeu le Testu, marchand de toiles, vint de Bar-sur-Aube,

(1) Un registre de droits d'aides, perçus en 1410, dans le diocèse de Laon, prouve que le papier était déjà exempt d'impôt. (Archives de l'Empire, J. 801).

indice précieux que le commerce des toiles se faisait principalement dans la Champagne, où les foires étaient très fréquentées. Celles de Laon n'eurent pas d'heureux débuts. Elles furent, dès 1429, *de nulle valeur pour l'empeschement des guerres*. Les foires de Bruyères, de Crépy et de St-Quentin, antérieures à celles de Laon, n'eurent probablement pas un meilleur sort.

Nous trouvons encore, dans les *comptes de la ville de Laon*, un autre indice que le commerce des toiles avait une certaine activité dans la Champagne : la ville acheta, à Reims, quatre pièces de toile, pour les offrir à la reine Isabelle, qui se rendait en Angleterre, au mois d'août 1396.

La culture du chanvre était cependant assez répandue dans le Noyonnais, le Soissonnais et la Brie. Les sœurs de l'Hôtel-Dieu de Soissons parcouraient annuellement à pied ces contrées, pour y recueillir les aumônes de matières textiles, en faveur des malheureux privés de linge.

Il serait impossible d'affirmer l'âge et l'origine d'une feuille de papier, en ne considérant que son degré de perfection. Aussi les archéologues devront-ils en colliger les marques, les classer chronologiquement, et à défaut d'écriture, y joindre des observations minutieuses.

La description des filigranes ne pourrait en donner une idée : une copie scrupuleusement exacte peut seule être un guide sûr, et la connaissance de ces marques de fabrique employées à des dates précises, devenir un élément matériel de contrôle pour la bibliographie, la paléographie et la diplomatique. Les pièces qui passent dans les ventes, ne peuvent être examinées que superficiellement et achetées sur la foi des experts. C'est pour éviter aux uns les méprises et aux autres les contestations, que nous conseillons aux iconophiles et aux catalographes de mentionner les filigranes, pour compléter les indications quelquefois si vagues, qui caractérisent les différents états et tirages d'une planche gravée, et aider même à la solution toujours pen-

dante de l'origine de la gravure et de l'imprimerie. Les amateurs de dessins des maîtres devront aussi considérer ces preuves secondaires de l'authenticité, pour discuter les attributions toujours intéressées des trafiquants.

Ce fut de la comparaison des monuments écrits de toutes les époques, que les bénédictins purent établir des règles qui permirent de les lire, de les interpréter et de les dater. Ces savants n'avaient pas compris, dans le programme de leurs études, la connaissance des filigranes du papier qui pouvait, au début surtout, les préserver de bien des tâtonnements, en servant de point d'appui à leurs rigoureuses observations, et donner plus de rapidité et d'autorité à leurs affirmations.

En dehors de l'importance particulière que l'archéologue donne aux monuments datés qui aident à la chronologie de l'histoire et de l'art, l'étude des marques du papier révèle une naïve imagerie à ajouter aux nombreuses figures employées, comme symboles, par les maîtres de tous les métiers, et montre, une fois de plus, combien les croyances religieuses étaient vives et dominaient tout au moyen-âge. Il est bien intéressant aussi, de suivre pas à pas les progrès de cette industrie qui pourrait, mieux que toutes les statistiques, donner une idée de la civilisation d'un peuple.

Les chercheurs et les curieux trouveront, dans cette étude, un appoint concluant à ajouter à leurs connaissances : elle les aidera, par un simple rapprochement, à économiser un temps toujours précieux, et leur permettra de discuter l'authenticité d'un autographe, d'un dessin, d'une gravure, d'un imprimé ; de leur assigner avec certitude une date et souvent une origine.

Le cercle de nos recherches a été restreint. Nous n'avons pu résoudre d'autres questions d'une manière définitive ; nous y reviendrons avec le temps, en multipliant les types et en puisant à des sources nouvelles.

. — Sources : XIV^e et XV^e siècles. — Archives. — Collections particulières.
— Manuscrits des Bibliothèques publiques.

Archives de l'Aisne. — Elles possèdent très peu de papiers du XIV^e et du XV^e siècle. On y remarque un registre de justice de l'abbaye de Saint-Yved de Braine (1398 à 1447); les cartulaires du chapitre de St-Gervais et St-Prothais et de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons.

Laon. — La comptabilité de la ville qui remonte à 1356, se compose de registres de comptes et d'acquets intéressants pour l'étude de l'administration urbaine et de ses nombreux rapports avec l'Etat, dans des luttes acharnées dont les conséquences entraînèrent la perte d'une partie des archives.

Les acquets, souvent incomplets, ne remontent qu'à 1383. Les premiers sont écrits sur parchemin. Le papier n'apparaît qu'en 1389.

La correspondance comprend des documents du règne de Louis XI.

Hôtel-Dieu de Laon. — Les registres de sa comptabilité datent seulement de 1389; elle était confiée, par le chapitre, à l'un de ses chanoines.

Saint-Quentin. — Les papiers des XIV^e et XV^e siècles ne sont pas nombreux aux archives de cette ville. C'est parmi eux que le plus ancien a été trouvé; il n'est pas antérieur à 1330. On remarque aussi des lettres des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII; de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne (1430); du comte de St-Pol (vers 1474) et enfin de Charles, duc de Vendôme (1498).

Hôtel-Dieu de Soissons. — Les comptes remontent à l'année 1356; le premier consiste en un rouleau de parchemin inventoriant les effets mobiliers de la maison. Celle-ci s'approvisionnait de lin au Mont-notre-Dame et donnait 40 deniers par jour pour le treiller. Le filage terminé, on tis-

sait et on blanchissait. Le tisserand prenait 5 deniers par aune; le blanchisseur, un peu plus de 2 deniers pour le *curer*. On préférait la toile de lin à celle de chanvre, affectée déjà à un usage plus grossier.

Ces détails utiles à consulter pour avoir une idée exacte de l'abondance et du prix des matières premières, ne sont point complétés par les comptes suivants. Une lacune existe jusqu'en 1390, où apparaissent, en papier, les manuels portatifs ou journaux de dépenses faites par l'une des huit sœurs, depuis la *Sainte Potense* (invention de la Sainte Croix). L'année finie, les religieuses présentaient au chapitre de St-Gervais et de St-Protais, un état de ce qu'elles recevaient et dépensaient. Les deux frères, chargés des intérêts du dehors, avaient aussi leur comptabilité connue seulement depuis la Saint-Martin, 1398, époque adoptée pour le renouvellement de la jouissance des biens ruraux.

Les manuels ne comprenaient guère que les dépenses d'économie intérieure de la maison; les autres étaient faites par l'un des deux frères. A dater de 1408, l'année administrative commença à la Saint Jean-Baptiste, sans doute pour être en harmonie avec des usages reconnus, mais on ne tarda pas à revenir aux anciennes habitudes. Enfin, en 1479, le chapitre de St-Gervais et de St-Protais confia, à l'un de ses membres, l'administration qu'il conserva désormais.

L'invasion de 1814 entraîna l'incendie des archives municipales de Soissons, où devaient se trouver des papiers anciens et très précieux.

Bruyères. — Inventaire des revenus de la commune apprenant que la ville de Bruyères était affranchie de droits de louverie.

Chauny. — Le contingent de ses archives consiste en un rôle, de 1396, des biens des pauvres de la ville et en trois registres des délibérations. Le premier s'étend de novembre 1486 à la fête de Saint-Jean-Baptiste 1487; le second, de la St-Jean-Baptiste 1491, au 15 novembre 1493; enfin le troisième commence le 17 juin 1492 et se termine à la St-Jean-

Baptiste 1493. Ce terme coïncidait avec celui du renouvellement des officiers municipaux, des sergents et des esgards.

La Fère. — L'assemblée des maires et jurés constituait la maison de paix chargée de rendre la justice et d'administrer la ville, la Maladrerie et l'Hôtel-Dieu. Les registres servaient à la fois à inscrire les délibérations, les jugements et les relevés des amendes. Ils remontent à 1443.

La comptabilité de la Maladrerie (1404) et de l'Hôtel-Dieu (1404) tenue par des receveurs distincts, nommés par la ville, n'était pas longue : 16 à 24 feuillets suffisaient annuellement pour chaque établissement.

Lesquelles. — Fragment d'audiencier et de délibérations remontant à 1483, tout était concis.

Château de Roucy. — La riche collection de M. d'Imécourt, conservée au château de Roucy, offre à la statistique, à l'histoire et à l'archéologie, des éléments précieux qui jettent un grand jour sur les rapports intimes des vassaux et des seigneurs. L'examen de ces documents fait connaître la vaste étendue des territoires soumis à la puissance des comtes de Roucy, et donne ainsi l'explication du grand rôle que ces derniers jouèrent au moyen-âge, dans les affaires de l'Etat et de l'étranger.

Nous exprimons notre vive reconnaissance de l'empressement et de la bienveillance avec lesquels ces intéressantes archives nous ont été communiquées.

Collection de M. Thillois. — Nos sincères remerciements à M. Thillois, bibliothécaire de la ville de Laon, qui a bien voulu mettre à notre disposition les comptes paroissiaux qu'il possède.

Après avoir étudié tous les papiers des archives du département de l'Aisne, nous eûmes l'idée de voir les manuscrits de ses bibliothèques. Quelques-uns étaient datés; d'autres, avaient des types que nous possédions déjà, et des marques très-curieuses que nous n'avions pas encore, se trouvaient

un peu partout. C'était à la fois une occasion d'éprouver la certitude de nos assertions, et ajouter des renseignements précis à cette étude.

Les manuscrits des XIV^e et XV^e siècles de la bibliothèque de Laon ont été étudiés par M. Ravaisson, et analysés dans le recueil des *documents inédits*. Les appréciations de ce savant sont généralement justes; nous ferons cependant quelques restrictions, n'infirmant qu'une très faible partie de son travail. L'écriture du commencement du grand inf^o n^o 390, remonte bien au XIV^e siècle, et le papier de cette partie qui porte deux marques différentes (n^o 48 et 49), employées alternativement, a aussi le caractère de cette époque; mais celles qui suivent (n^o 226 et 349), comme l'écriture, ne sont plus du même temps, ni de la même main: à partir du mot *francia*, le XV^e siècle y est très nettement accusé; les différences de papier, de marques et d'écritures, sont d'accord et font reconnaître que ce manuscrit est très probablement une copie transcrite à de longs intervalles.

Nous avons aussi étudié le M S. n^o 440 in 4^o et reproduit ses filigranes aux n^{os} 441 et 443. Ici, les caractères de l'écriture, du papier et de ses marques, affirment ensemble le XV^e siècle.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LAON.	N° DES FILIGRANES REPRODUITS.	Filigranes employés	
		de	à
XIV ^e siècle. Manuscrit N° 390	48-49; au XV ^e S ^e 226 et 349.		
440	Au XV ^e S ^e 417-430.		
XV ^e siècle. Manuscrit N° 125	417-424.		
146	79-263-273-327-346-356-396- 415	1463	1476
159	258-416-429.	1460	
256	33-77-224-379-427. . . .	1432	1445
267	165-345-397-417-424. . . .	1463	1490
312	373-385-390-398-426-429.		
324	393-400.		
367	404-425.		
368	405-406-garde)425.		
Daté 1443 369	381-382-392-407-428.		
Daté 1459 370	260-307-garde)346. . . .	1459	1465
390	226-349	1454	1456
396	401.		
399	47-423.	1413	1427
429	374.		
436	79	1463	
443	80-155.	1447	1470
454	80-155-174	id.	id.
455	174-399.	1448	1452
456	403-409.		
457	77	1445	
Terminé en 1442 le 1 ^{er} juillet. 460	155-386.	1447	1452
Ecrit par Jean Vilardi, chanoine de Laon, né à Bapaume en Artois. 467	226-376.		

La bibliothèque de Saint-Quentin possède un manuscrit du XIV^e siècle, et huit du siècle suivant, qui proviennent du chapitre de la ville. La plupart traitent du droit canonique; d'autres, des sciences naturelles; un seul, n° 88, très intéressant à étudier pour connaître l'origine de l'art dramatique

en France, contient le mystère de la Passion de *Monsieur Saint-Quentin*.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE. DE ST-QUENTIN.		N° DES FILIGRANES REPRODUITS.	Filigranes employés	
			de	à
XIV ^e siècle. Manuscrit N°	69	50-51-52-53-54-55-56-57.		
XV ^e siècle. Manuscrit N°	70	254.	1459	
Daté 7 septembre 1410 . .	71	383-391.		
	72	XVI ^e siècle.		
Daté 1443.	73	372-375-411.		
	88	37-408	V. 1474	
	93	137-220-371-377-380-421. .	1403	1405
	94	103-371-384-389-400-402-410- 414.	1410	1411
	108	27-79-80-174-254-378-387 - 388.	1448	1470

On remarque, à la bibliothèque de Soissons, sept manuscrits en papier du XV^e siècle, traitant du droit civil et canonique, des sciences naturelles, de philosophie et de théologie.

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE. DE SOISSONS.		N° DES FILIGRANES REPRODUITS.	Filigranes employés	
			de	à
XV ^e siècle. Manuscrit N°	27	77-154-328-394.	1442	1447
	33	8-418-439.	1470	1481
	40	424.		
	51	422.		
	105	412-413.		
	113	8-258.	1460	1470
	127	181.	1475	
	161	258-395.	1480	
	212	281.	1480	1487

Les calligraphes ne trouvant pas dans le papier la douceur du velin, pour y développer avec netteté les finesses de leurs traits de plume, s'imaginèrent de poncer et de polir à la sandaraque, les parties à écrire, en laissant aux marges leur intégrité. Quelques manuscrits de nos bibliothèques en offrent la preuve ; ils sont d'une conservation parfaite. La résine les a préservé de la piqure des insectes.

Les premiers livres furent imprimés sur des papiers collés ; ce qui permit aux miniaturistes et aux calligraphes d'y travailler, et de les faire ressembler à des manuscrits. Ce moyen de transition, trouvé pour occuper des talents que la gravure et l'imprimerie unies allaient mettre sans emploi, donnait aux premiers produits de cet art, l'aspect d'œuvres délicates et originales, auxquelles les yeux étaient accoutumés. Au moyen-âge tout ce qu'on fait va au-delà de l'utile : chaque corporation a ses chefs-d'œuvres : l'art est partout ; les papes et les rois s'en servent pour instruire et gouverner les peuples.

TABLEAUX DES FILIGRANES
DES PAPIERS EMPLOYÉS DANS LE NORD DE LA FRANCE
AU XIV^e SIÈCLE.

N ^{os} des marques.	DÉSIGNATIONS.	USAGE DES MARQUES	
		de	à
1	Une sainte face au nimbe crucifère	1399	
2	Une oie	1356	1356
3	Un chameau	1379	
4	Un cerf gisant	1384	
5	Un cerf passant à trois pieds	id.	
6	Cerf passant	id.	
7	Un dauphin	1398	1400
8	Dauphin	id.	id.
9	Un agneau pascal nimbé portant un étendard qu'il regarde	1398	
10	Agneau pascal soutenant du pied et regardant une croix à laquelle flotte une banderolle .	1399	1410
11	Une tête de bœuf sans nez, surmontée d'une tige portant une croix de St-André	Vers 1387	...
12	Tête de bœuf surmontée d'une tige terminée par une croix latine au-dessus de celle de St-André.	1399	1400
13	Le profil d'une tête de bouc.	1398	
14	Une poire entre deux feuilles soutenues par un anneau	1393	
15	Une feuille de trèfle.	1400	
16	Une navette de tisserand	V. 1387	
17	Un marteau	1388	
18	Une balance.	1377	
19	Une arbalète à pied de biche	1382	1384
20	Une arbalète	id.	id.
21	Un arc tendu armé de sa flèche.	V. 1390	
22	Une croix à double croisillon	1387	
22 ^{bis}	Une croix à pied.	XIV ^e S ^e ?	
23	Une roue de Ste-Catherine formant rosace. . .	1396	
24	Un chapeau de cardinal	1394	
25	Chapeau de cardinal vu en dessous.	1394	
26	Une couronne royale vue en dessous	1389	

ARCHIVES DE					BIBLIOTHÈQUE de		OBSERVATIONS.
Laon.	l'Hôtel-Dieu de Laon.	St-Quentin.	l'Hôtel-Dieu de Soissons.	Roucy.	Laon.	St-Quentin.	
.....				X			Papier reproduit en fac-si- mile.
X							
X							
X							
X							
X							
X							
X							
X				X			Fac-simile.
		X					
X							
X							
X							
	X	X					Fac-simile.
		X					
		X					
X	X						Plusieurs exemplaires dans la garde d'un livre de compte.
	X						
	X						
	X						

N ^o des marques.	DÉSIGNATIONS.	USAGE DES MARQUES	
		de	à
27	Une couronne royale	1398	
28	Une fleur de lis.	1392	
29	Fleur de lis	1393	139
30	Id	1393	
31	Un écu à trois fleurs de lis, posées 2 et 1 (armes de France)	V. 1400	
32	Un P surmonté d'une croix	1384	
33	P surmonté d'une croix	id.	
34	Id	1393	
35	Id	1398	140
36	Id	1398	
37	Un P barré, historié, surmonté d'une croix . .	1399	
38	Un P surmonté d'une croix	1398	
39	Id.	1399	
40	Id.	1399	
41	Id.	1397	140
42	Un R.	1390	140
43	R.	1396	
44	Un E sommé d'une couronne royale	1400	140
45	Une pince ?	V. 1330	
46	Deux grelots accouplés ?	1379	
47	Une roue portant une croix latine ?	1400	
48	Deux clefs en sautoir suspendues à un anneau.	XIV ^e S ^e	
49	Parti fleur de lis et croix pattée.	id.	
50	Un dragon.	id.	
51	Une tête de bœuf.	id.	
52	Une balance	id.	
53	Une peau ?	id.	
54	Un grand A.	id.	
55	Enlacement composé d'un carré dont les côtés prolongés forment quatre triangles égaux. .	id.	
56	Un bateau portant une croix pour mat ? . . .	id.	
57	Un gonfalon ?	id.	

[illegible]

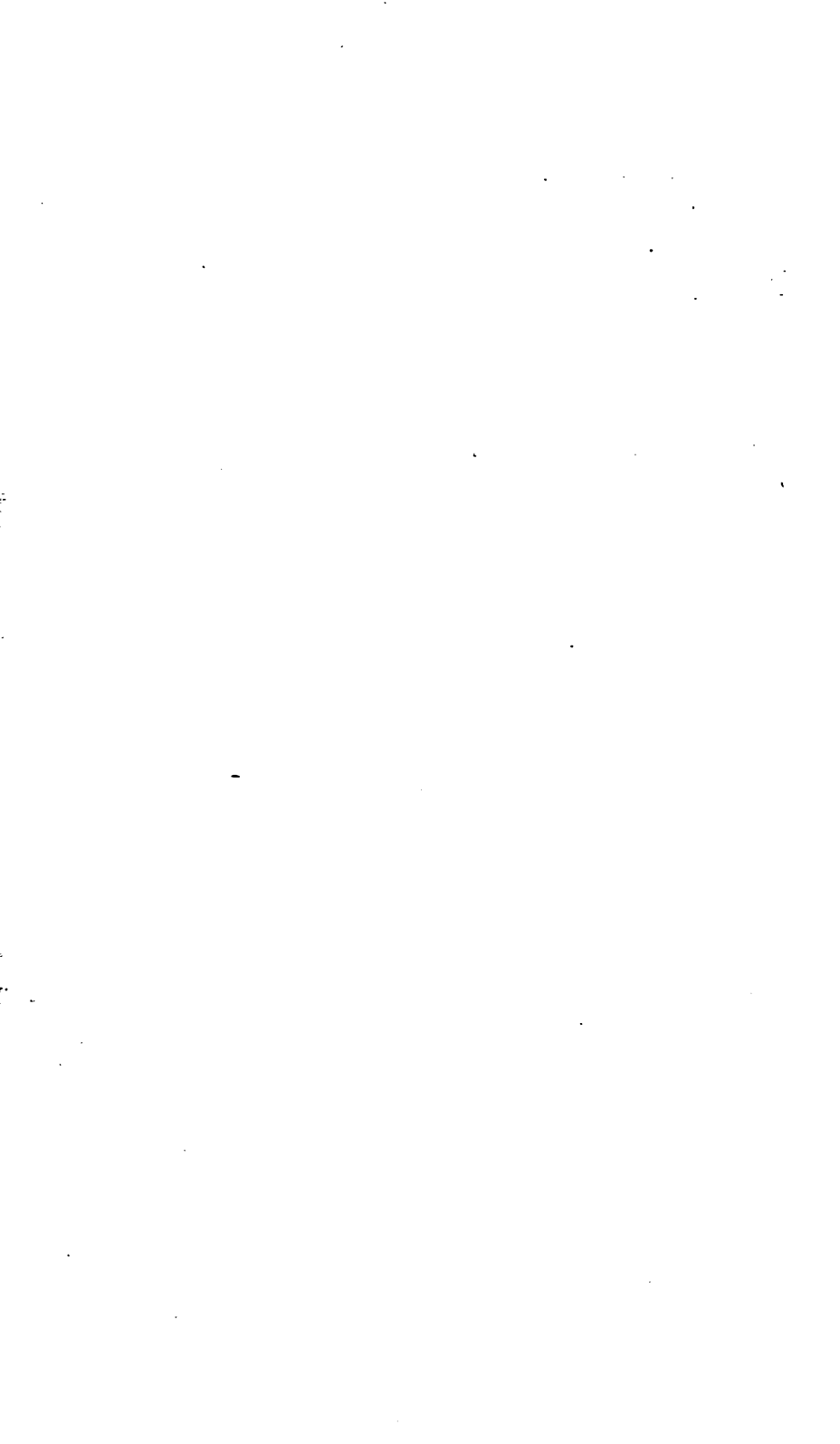
FILIGRANES DU XIV^e SIÈCLE.

(*Papiers du Midi.*)

Les papiers de la famille de la Tour-Maubourg, proviennent du Dauphiné, du Languedoc, du Forez et de la Provence. Ils sont de grands formats pour la plupart et toujours de premier choix, pour mieux assurer la durée de terriers, de cuillers et autres livres de reconnaissance de droits seigneuriaux. Ces documents sont écrits en langue romane, en latin et quelquefois en provençal.

N ^o I.	Un coq	en 1360.
II.	Un bélier.	1385.
III.	Un avant-train de bœuf	1382.
IIII.	Une tête de bœuf ayant les extrémités des cornes rapprochées.	44° S°
V.	Une tête de bœuf.	id.
VI.	Une poire entre deux feuilles soutenues par un anneau.	1360.
VII.	id	1382.
VIII.	Une petite poire id.	1395.
IX.	Quatre fleurs de grenadier ornées d'une croix latine	1365.
X.	Un mur crénelé, percé d'une porte à plein-cintre.	1395.
XI.	Une petite balance	1366.
XII.	Une faucille.	1383.
XIII.	Un arc tendu avec sa flèche empennée	1377.
XIV.	Un arc avec sa flèche.	1395.
XV.	Une arbalète à pied de biche.	1383.
XVI.	Un huchet.	1388.
XVII.	Un capuchon	44° S°
XVIII.	Une cloche	id.
XIX.	Une mitre.	1338.

XX. Une croix annelée sur son pied	1360.
XXI. Une double croix onnée	1363.
XXII. Une grande fleur de lis ornée de deux trèfles	1364.
XXIII. Un quinte feuille.	1360.
XXIV. Un cœur	1395.
XXV. A surmonté d'une croix.	1360.
XXVI. M.	1360.
XXVII. S.	1382.
XXVIII. S avec une croix latine.	1388.
XXIX. R orné d'une croix pattée	1393.



FILIGRANE DE 1399

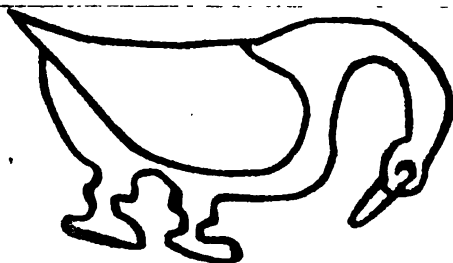
Nº1



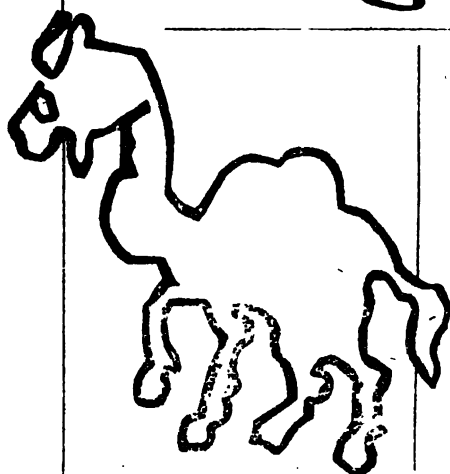


FILIGRANES DU XIV^e SIÈCLE.

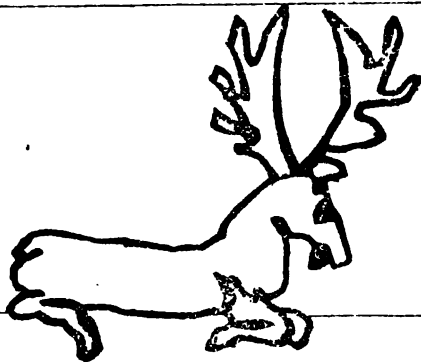
2



3



4

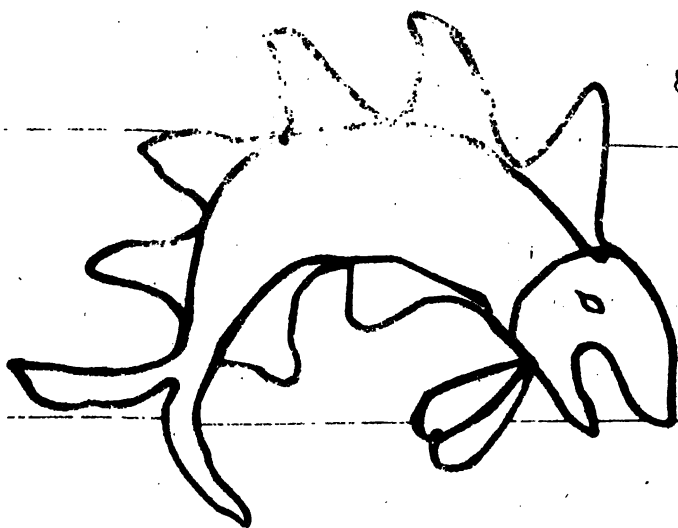




7



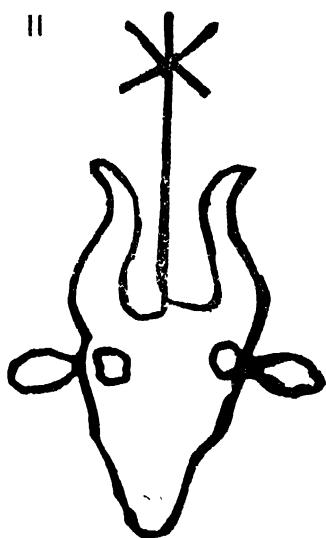
8



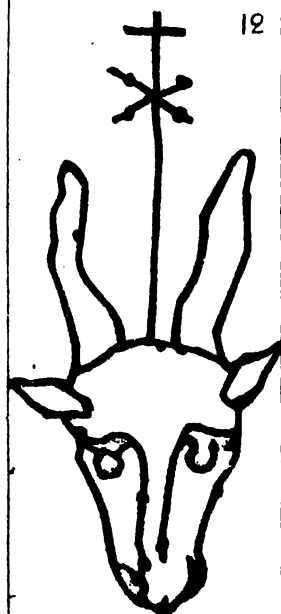
9

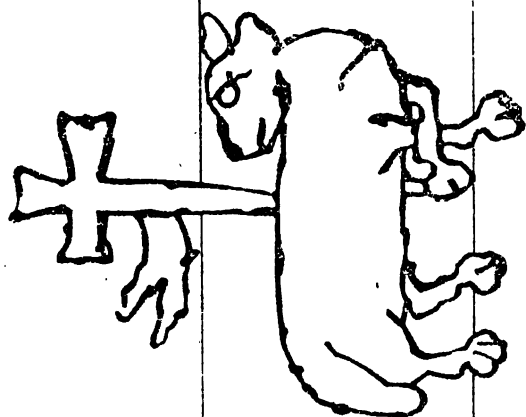


11



12





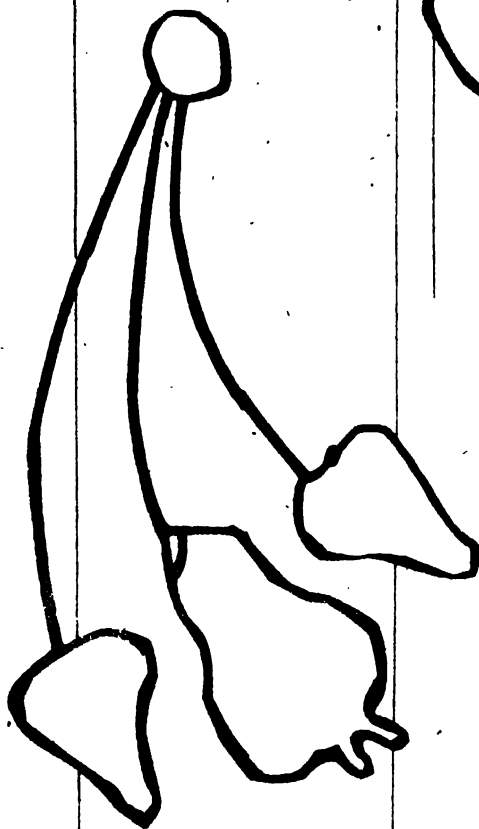
01. N

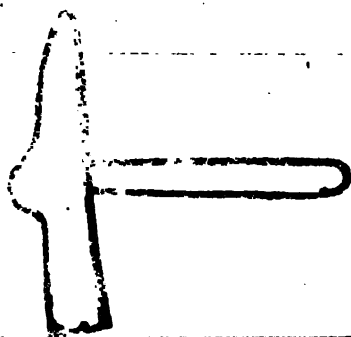
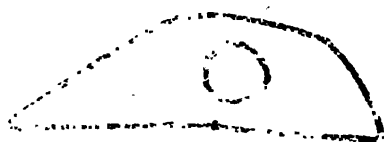
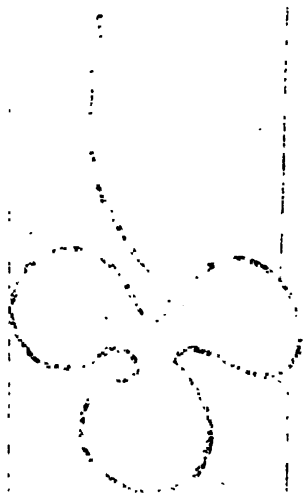


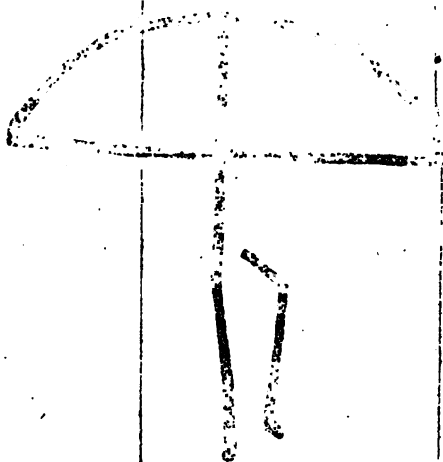
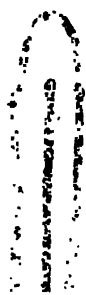
13



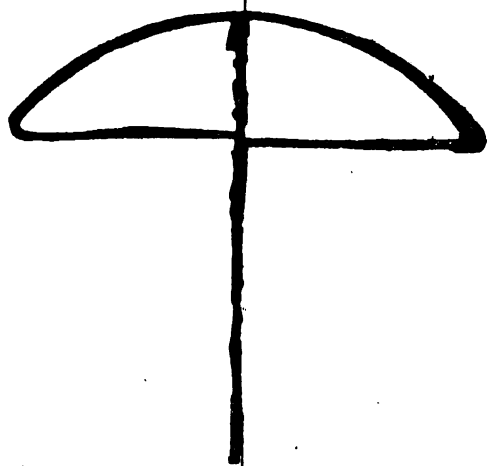
14



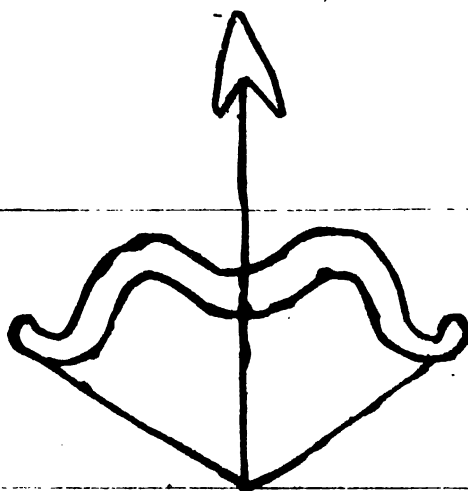




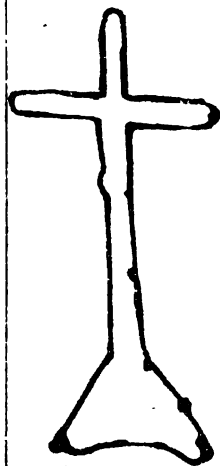
20



21



N. 22

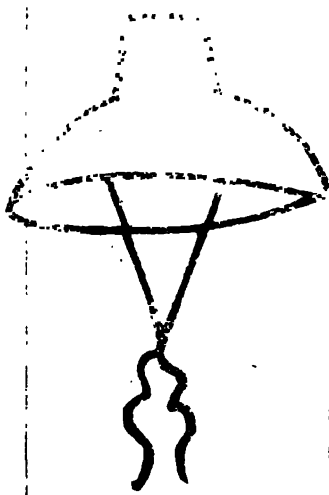
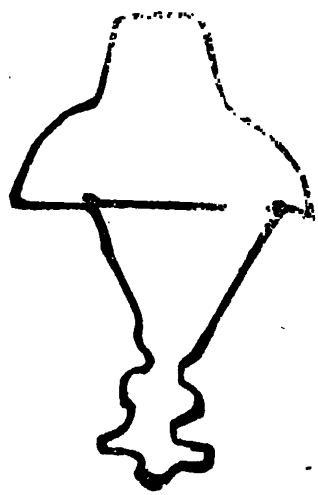




22



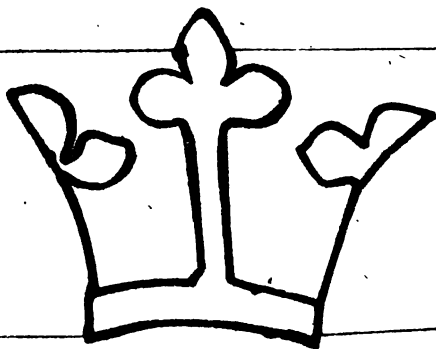
24



26



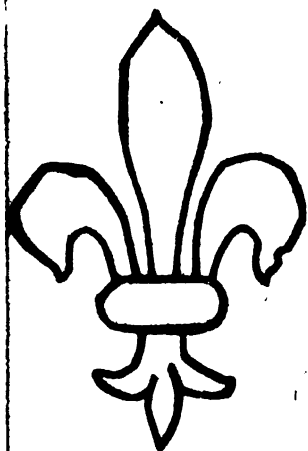
27



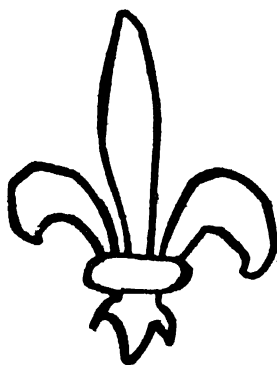
28



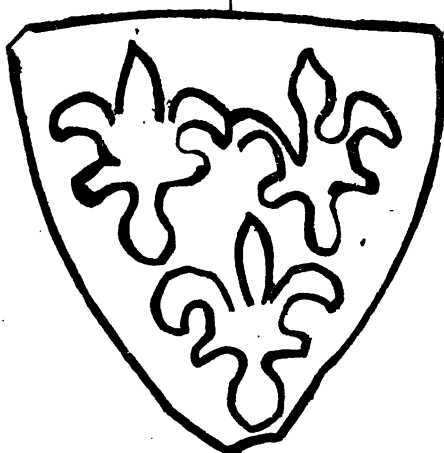
29

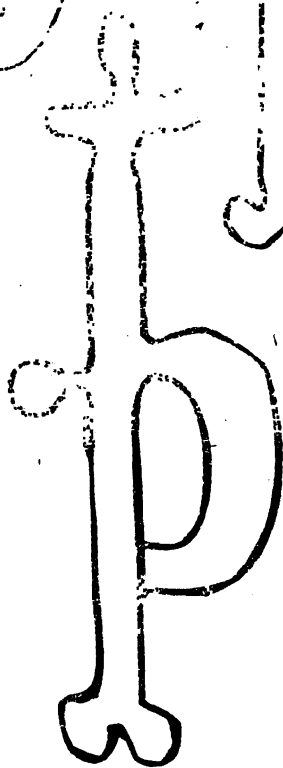
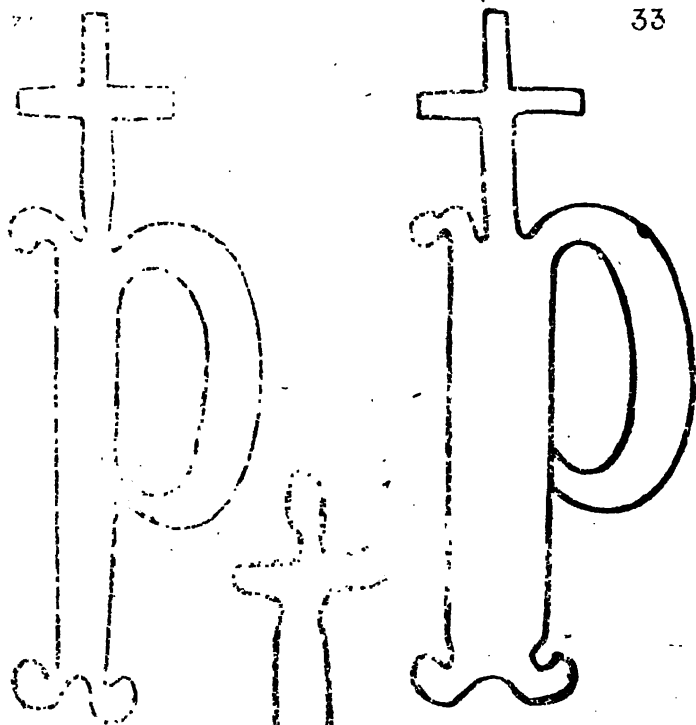


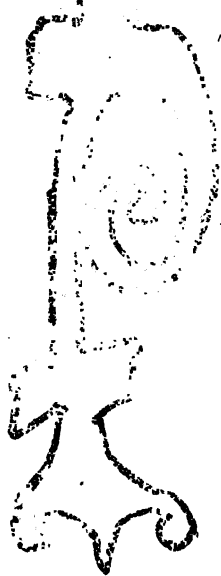
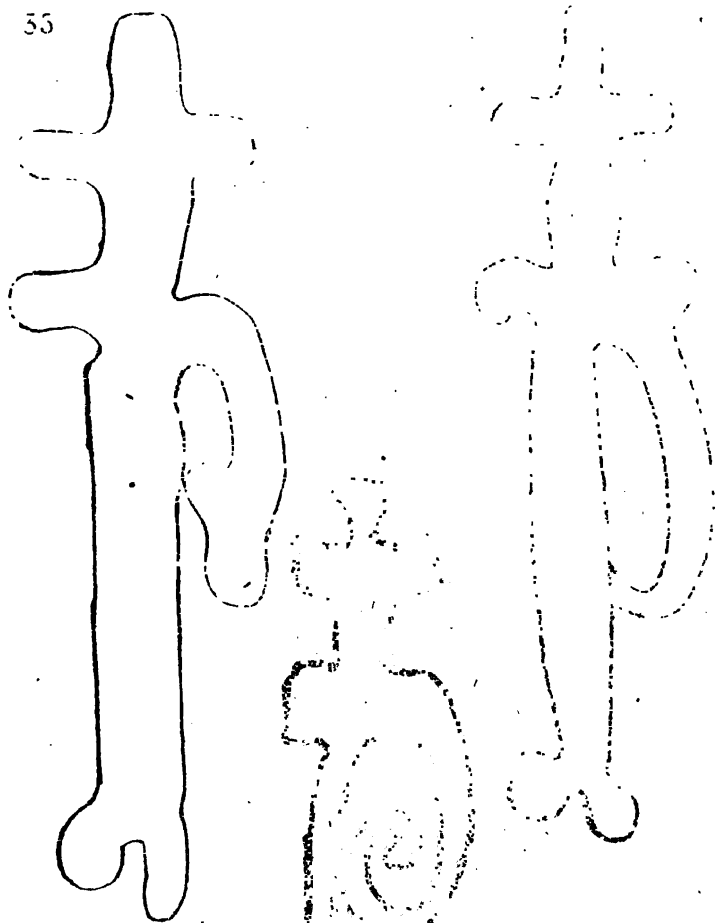
30



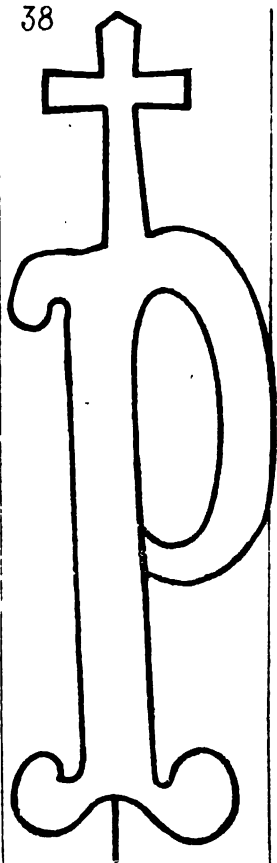
31



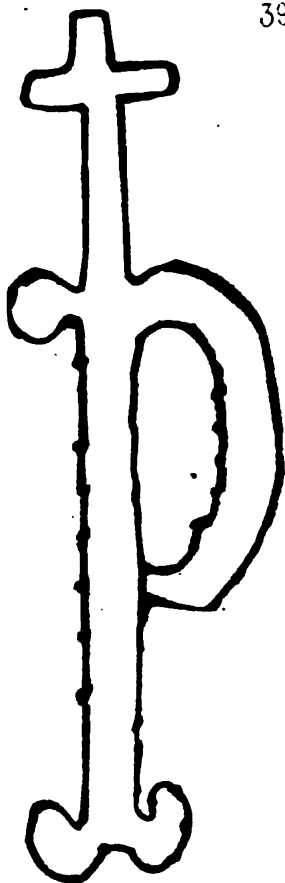




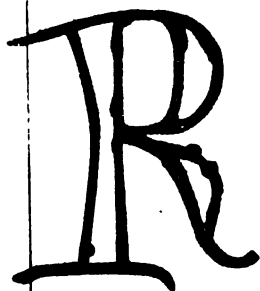
38



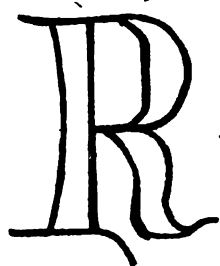
39

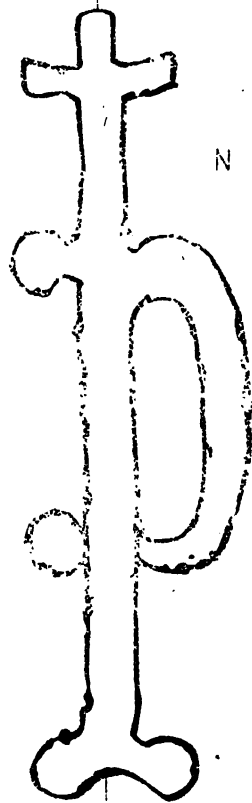


42



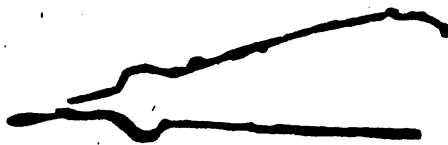
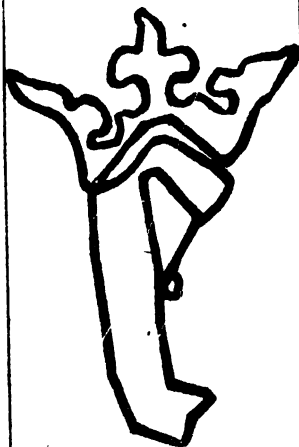
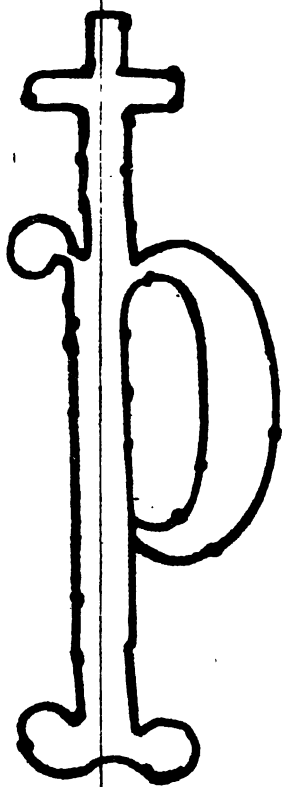
43





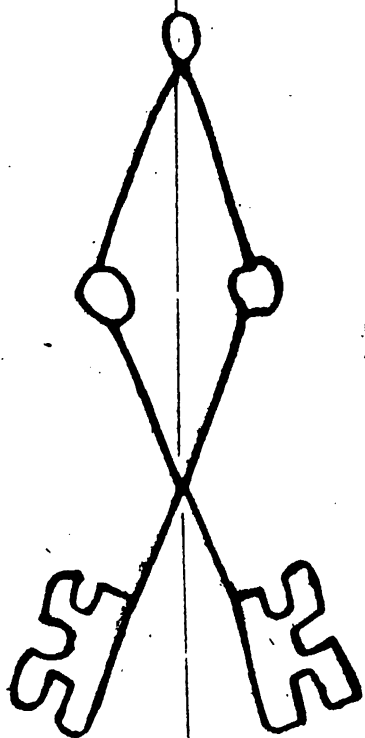
N 40



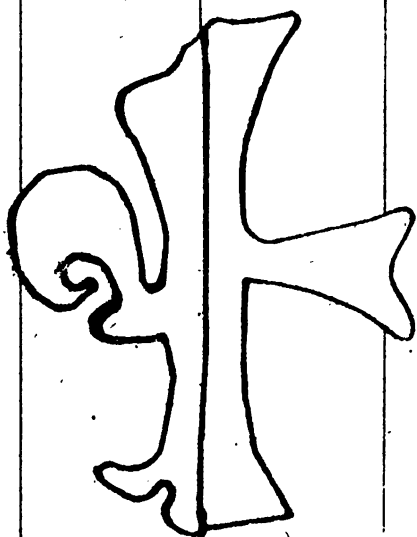




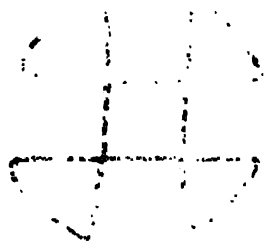
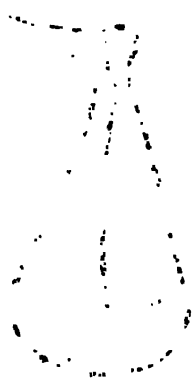
88



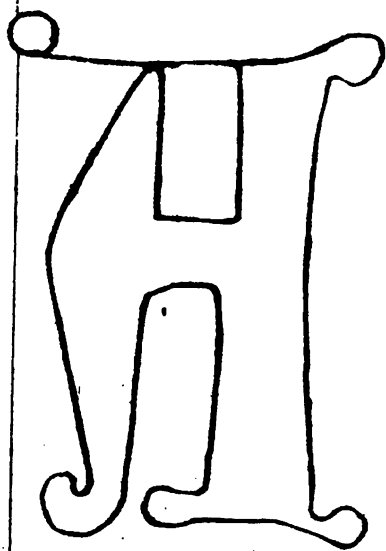
89







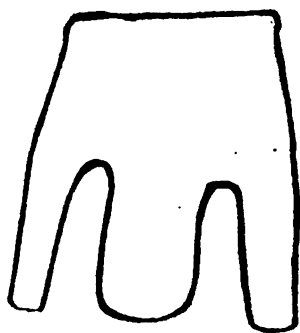
55



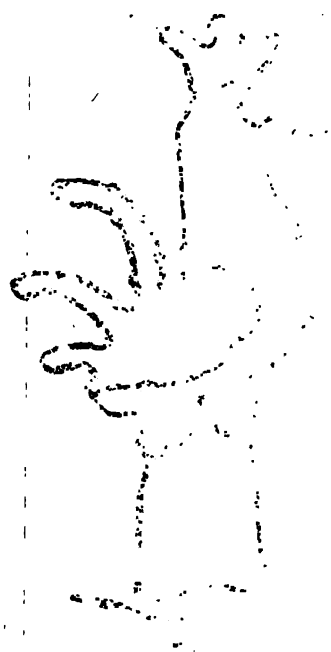
56



57



FILICÉENES DU NORD



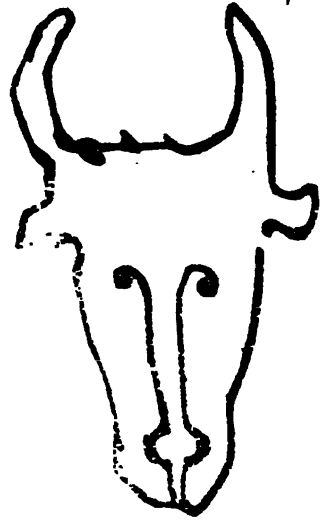
III

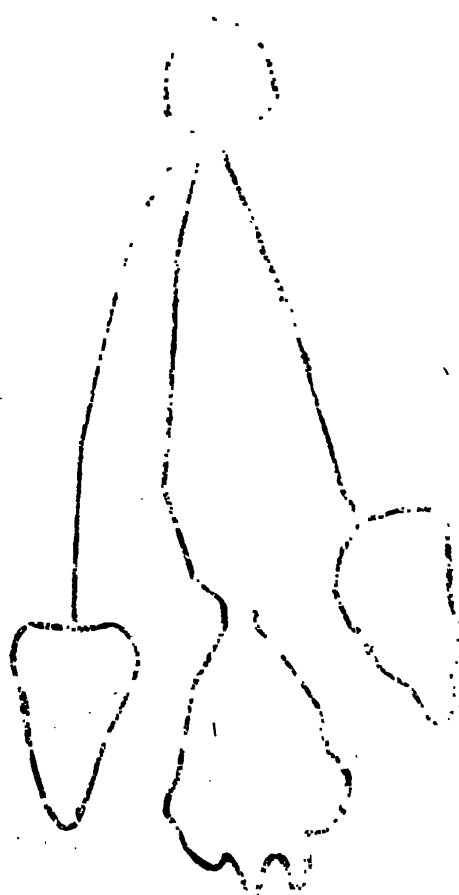


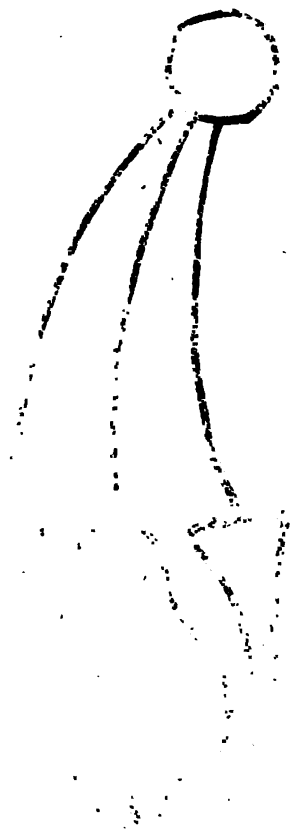
IV



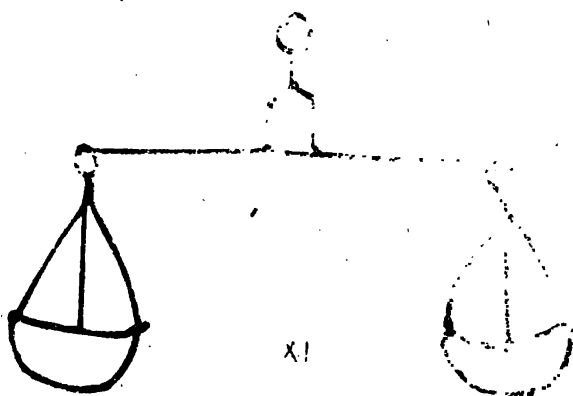
V







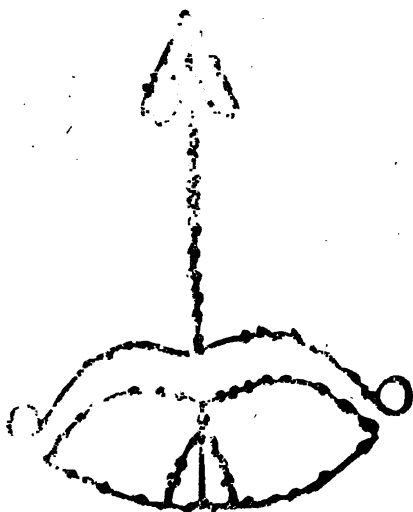
VIII

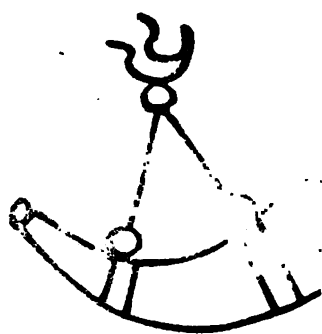


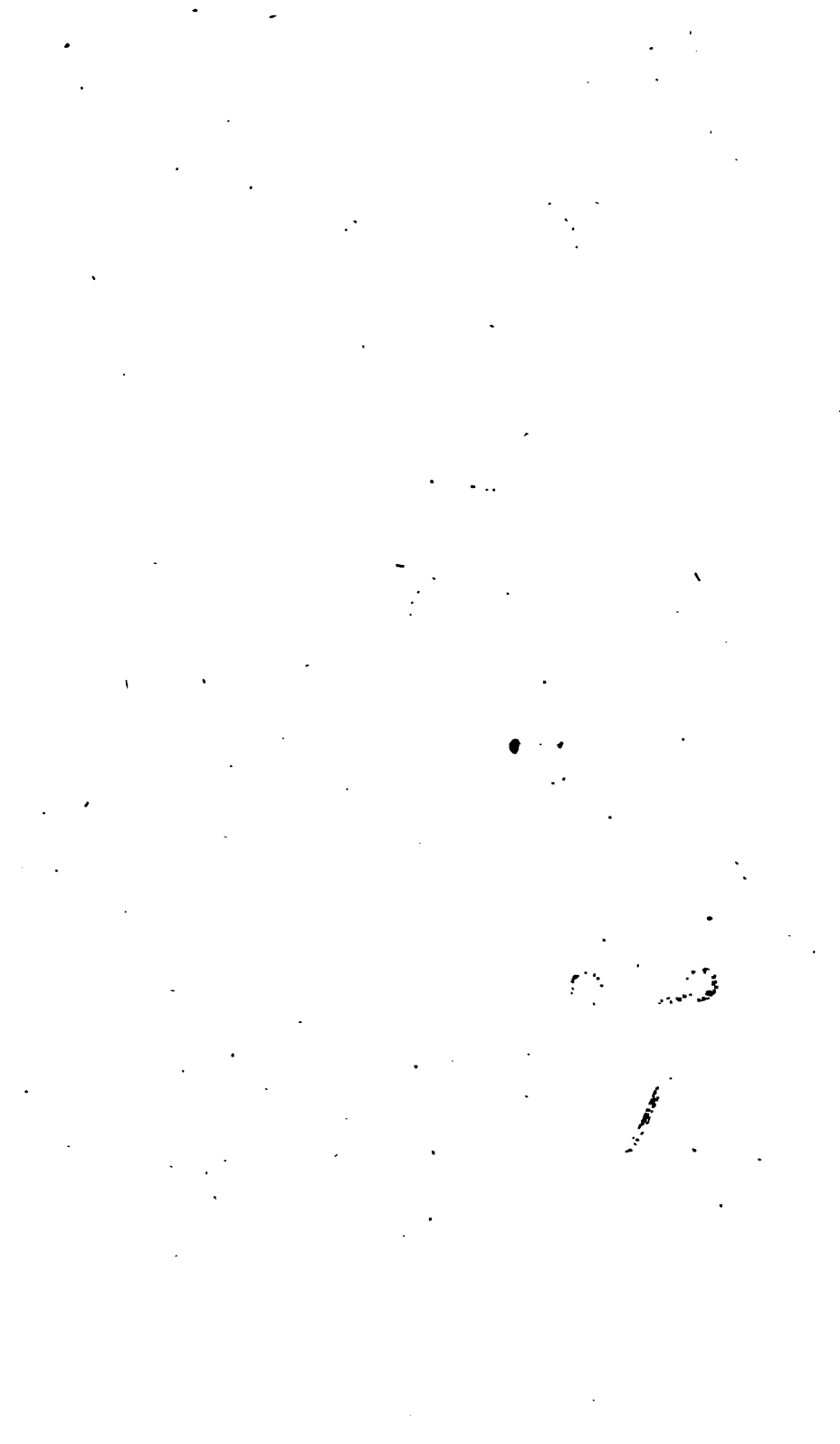
XI

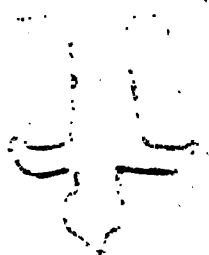


XII

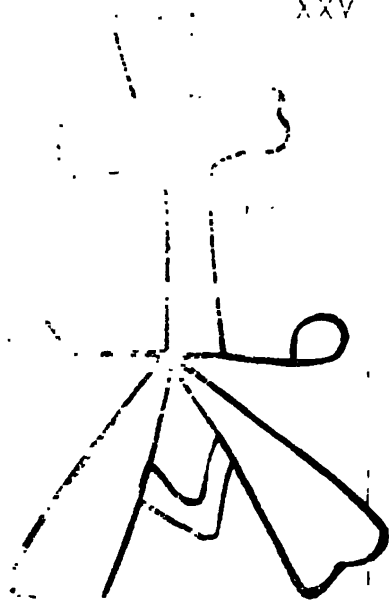








XXV



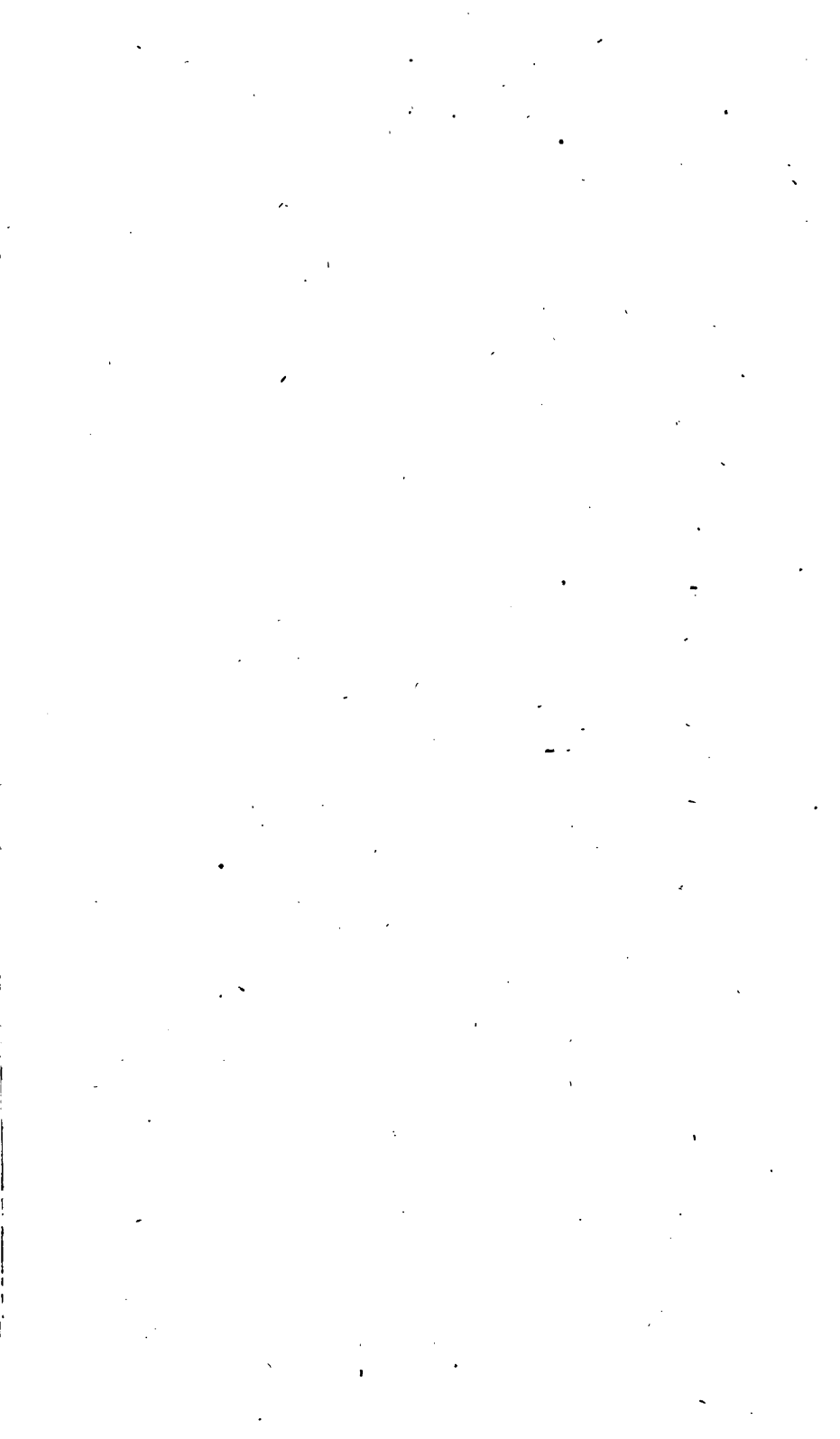
xxviii

18

xxviii

18

18



LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAGN.

(Année 1864-1865.)

Bureau :

Président honoraire, MM. DUCHANGE (✱).
Président, DE VILESTIVAUD (✱), directeur des domaines.
Vice-Président archiviste, PIETTE, contrôleur des contrib. directes.
Secrétaire-Général, TAIÉE (✱), ancien inspecteur d'académie.
Secrétaire des séances, PILLOY, agent-voyer.
Trésorier, FILLIETTE, économe des hospices.

Membres honoraires.

MM. OD. BARROT (O ✱), ancien membre du Conseil général.
BAUCHART (Quentin) (O. ✱), président de section au conseil d'Etat ,
membre du Conseil général.
BOITELLE (C. ✱), ancien préfet du département, Sénateur.
BRETAGNE, directeur des contributions directes à Nancy.
CASTAING (C. ✱), Préfet du département de l'Aisne.
CAUMONT (de) (✱), président de la société Française pour la
conservation des monuments historiques.
CHAMBLAIN (O. ✱), ancien préfet du département, conseiller
d'État.
CORBIN (✱) ancien préfet du département.

NIEUWERKERKE (comte de) C. ✱), membre du Conseil général, sénateur, srntendant des beaux-arts.

VALLÈS (✱), ingénieur en chef à Paris.

WIMPFEN (Félix de) (C. ✱), général de division.

Membres titulaires.

MM. AMIC, directeur des prisons de Laon.

BATON (abbé), curé de Saint-Martin.

BRUYANT, agent-voyer en chef du département.

BEAUVILLÉ (de) (✱), ancien maire de Laon.

COCQUET (de), rédacteur du *Journal de l'Aisne*.

COURVAL (vicomte de), membre du Conseil général.

DÉY, conservateur des hypothèques.

D'ERSU (fils), maire de Chamouille.

ED. FLEURY, ex-rédacteur du *Journal de l'Aisne*, à Vorges.

C. GOMART (✱), propriétaire à Saint-Quentin.

HIDÉ, propriétaire à Laon.

MATTON, archiviste de la Préfecture.

ROTHIACOB (de) (✱), directeur des Contributions directes.

THILLOIS, bibliothécaire de Laon.

VINCHON, maire de la ville de Laon.

Membres correspondants.

MM. BELLIN, Gaspard, juge à Lyon.

BARTHELEMY (Anatole de), auditeur au conseil d'État.

BAROND, secrétaire de la société d'émulation d'Abbeville.

BREVAL, graveur sur bois à Paris.

BONNAIRE (abbé), curé de La Selve.

BOUVENNE, artiste graveur à Paris.

CALLAY, instituteur communal à Sissonne.

CHAMPFLEURY (✱), homme de lettres à Paris.

CORBLET (abbé) (✱), présid. de la Soc. des Antiquaires de Picardie.

COLLARD, chef d'institution à Ribemont.

DÉGIEUX, membre du Conseil général à La Fère.

DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY (comte de), à Bosmont.

DEMARSY, fils, à Compiègne.

DESMAZE (O ✱), juge d'instruction à Paris.

- DUPLOÏÉ, Ém^e** (abbé), à Versigny.
FÉDAX, maître-adjoint à l'école normale de Laon.
GOURMAIN (abbé), curé à Chéry-l'Abbaye.
GUILLOU, juge à Angoulême.
LARNE (C. 衆), membre du Conseil général.
LABREY (abbé), vicaire à Notre-Dame des Victoires à Paris.
LEHAULT, propriétaire à Marle.
LEMOUX, docteur en médecine à Corbeny.
MARVILLE, propriétaire à Trosly-Leire.
MARTIN (衆), membre du Conseil général à Rosoy-sur-Serre.
MIEN, commis principal des postes à Saint-Quentin.
MEDOUX, artiste dessinateur à Laon.
MOUREY, médecin à Marle.
MONTIER, instituteur à Chaillevois.
NOURRY, artiste dessinateur à Paris.
PALANT (abbé), curé de Cilly.
PAPILLON (L.), imprimeur à Vervins.
PERIN, juge à Soissons.
PIETTE (Ed.) (衆), député au Corps législatif, à Vervins.
PLONQUET, docteur-médecin à Aï (Marne).
POQUET (l'abbé), doyen à Berry-au-Bac.
PRIOUX, à Paris.
SENNENILLE. G. (de), auditeur à la Cour des Comptes, à Paris.
TOULMON (E. de) propriétaire à Paris.
TUGNY (de), membre du Conseil général.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

<i>Aisne</i>	Société académique de Saint-Quentin. Société archéologique et historique de Soissons. Société archéologique et historique de Ch.-Thierry,
<i>Allier</i>	Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.
<i>Alpes maritimes</i> .	Société des lettres, sciences et arts de Nice.
<i>Aube</i>	Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, à Troyes.
<i>Aude</i>	Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aude à Carcassonne.
<i>Bouches-du-Rhône</i>	Société de statistique de Marseille.
<i>Calvados</i>	Société des antiquaires de Normandie, à Caen. Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
<i>Cher</i>	Commission historique du département du Cher, Bourges.
<i>Corrèze</i>	Société historique et littéraire du Bas-Limousin, Tulle.
<i>Côte-d'Or</i>	Académie de Dijon.
<i>Eure</i>	Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles lettres de l'Eure, à Évreux.
<i>Gard</i>	Société académique du Gard à Nîmes.
<i>Gironde</i>	Commission des monuments à Bordeaux.
<i>Hérault</i>	Société archéologique de Béziers.
<i>Indre-et-Loire</i> . .	Société médicale.
<i>Loire (Haute)</i> . .	Société d'agriculture, sciences et arts du Puy.
<i>Loire-Inférieure</i> .	Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
<i>Loiret</i>	Société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.
<i>Lozère</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Lozère, à Mende.
<i>Maine-et-Loire</i> . .	Société académique d'Angers.

- Marne** Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, à Châlons.
Académie impériale de Reims.
Société des sciences et arts de Vitry-le-Français.
- Marne (Haute)** . . Société académique de Langres.
- Meurthe** Société des sciences et arts de Nancy.
- Meuse** Société philomatique de Verdun.
- Moselle** Académie impériale de Metz.
- Nord** Société impériale des sciences, agriculture et arts de Lille.
Société des sciences, arts et agriculture de Douai.
Société d'émulation à Cambrai.
Société impériale d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.
Société d'archéologie de l'arrondissement d'Avesnes.
- Oise** Société archéologique de Beauvais.
Société archéologique de Noyon.
Comité archéologique de Senlis.
- Pas-de-Calais** . . Académie d'Arras.
Société des antiquaires de la Morinie à St-Omer.
Académie de Boulogne-sur-Mer.
Société d'agriculture de l'arrondissement de St-Pol
- Puy-de-Dôme** . . Société académique de l'Auvergne à Clermont-Ferrant.
- Rhône** Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.
- Saône-et-Loire** . . Société d'histoire et d'archéologie de Châlons-sur-Saône.
- Savoie** Académie de la Val-d'Isère à Moûtiers.
- Seine** Société des antiquaires de France à Paris.
Société Philotechnique.
Comité de la langue et des arts.
Société française pour la conservation des monuments historiques.
Comité des Sociétés savantes des départements.
- Seine-Inférieure** . Société libre de la Seine-Inférieure à Rouen.
Commission des antiquités de la Seine-Inférieure à Rouen.
- Seine-et-Marne** . Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun.

TABLE DES GRAVURES.

Letres majuscales du XII ^e siècle, (<i>dessin de M. Ed. Fleury, Lithographie de J.-L. Papillon</i>)	82
Miniatures du XV ^e siècle, (<i>dessin de M. Ed. Fleury, Lithographie de M. Papillon</i>)	110
Miniature du XVI ^e siècle. Christ en croix, id.	118
Miniature du XVI ^e siècle. <i>Pourtraict de la ligue infernale</i> (<i>dessin de M. Fleury. Lithographie de M. Papillon</i>)	120
Sceau et contre-sceau de Laon au XIII ^e siècle. Dessin et lithographie de <i>M. Midoux</i>	144
<i>Vue à vol d'oiseau de la ville de Laon</i> au commencement du XVII ^e siècle. Fac simile d'une ancienne gravure de Janssonius; publié par <i>M. Gomart</i>	164
Types des Filigranes des Papiers employés en France au XIV ^e siècle. Dessin et Lithographie de <i>M. Midoux</i>	188

FIN DE LA TABLE.

